Digitized by Google

m 64
++

BL 2 - 851
17399

319619
H

Andrieux (François Guillaume
Jean Stanislas)

Digitized by Google

17399
152
19

CONTES ET OPUSCULES

EN VERS ET EN PROSE.

Digitized by Google

319619

CONTES

ET

OPUSCULES,

EN VERS ET EN PROSE,

SUIVIS DE POÉSIES FUGITIVES.

Par ANDRIEUX, de l'Institut National.

Ubi quid datur oti,
Illudo chartis. Horat. sat. IV. lib. 1.

Si peau d'âne m'était conté,
J'y prendrais un plaisir extrême.
LAFONTAINE.

BIBLIOTHÈQUE DE LA VILLE LYON
BIBLIOTHÈQUE DE LA VILLE LYON 1894

A PARIS.

Chez Ant. Aug. RENOUARD, Libraire, rue St.-André-des-Arcs, N°. 42.

1800.

Digitized by Google

Digitized by Google

AVERTISSEMENT.

Il est difficile de parler de soi. C'est un talent rare que celui de Michel Montaigne.

Il faut aussi se garder de ressembler à certains Poëtes qui, en publiant leurs ouvrages, les font précéder d'une poétique à l'usage de leurs lecteurs, dans laquelle ils ont soin de prouver que leur genre de composition est le meilleur de tous, et qu'ils sont les meilleurs dans leur genre.

Les bagatelles que je recueille et que j'offre au public, ont été composées pour remplir mes loisirs et me délasser d'occupations sérieuses. La lecture de ces petites pièces a quelquefois égayé des séances littéraires. Puisse-t-elle rendre le même service au lecteur dans son cabinet ! encore est-ce quelque chose de faire rire.

Et est quædam tamen hic quoque virtus.

Ce vers d'Horace me fait souvenir du commencement de cette satire, (la 10e. du liv. Ier.) et d'un passage de la 4e. qu'ils n'est pas hors de propos de rappeler ici. Horace est toujours bon à citer.

Digitized by Google

Ce Poëte avait dit que les vers du satyrique Lucilius étaient trop négligés (1), et il paraît qu'on avait attaqué ce jugement. Il le défend d'une manière honorable pour l'auteur même qu'il avait critiqué.

« Il est bien vrai, je l'ai dit quelque part,
» Que trop souvent la muse de Lucile
» Laisse tomber des vers jetés sans art;
» Quel partisan de son talent facile
» Me le nira? Mais de ses traits malins,
» J'ai dit aussi qu'il a charmé la ville,
» Et répandu le sel à pleines mains.
» C'est quelque chose encor de faire rire;
» C'est un talent; et ce genre d'écrire
» Veut l'heureux choix des tours vifs et pressans
» Qui font sortir et briller la pensée.
» Il n'admet point l'emphase cadencée,
» Ni l'appareil des mots retentissans,
» Dont on surcharge un vers vide de sens. »

On m'a reproché que mes vers étaient trop *prosaïques* ; et comme ce reproche m'a été fait par des gens de goût, il faut bien qu'il ait quelque fondement.

Mais je ne serai pas humilié sans doute de répondre à ces gens de goût, ce qu'Horace dit trop modestement de lui-même :

Primum ego me illorum dederim quibus esse poëtas (2), *excerpam numero.*

(1) *Nempe incomposito dixi pede currere versus. Lucili.....* Hor., sat. 10, liv. Ier.

(2) Sat. 4, liv. Ier.

Digitized by Google

« Je commence par me retrancher du » nombre de ceux que je reconnais pour » Poëtes. »

Ce n'est pas, en ce moment, de ses odes, de son chant séculaire qu'il entend parler; car là se trouvent bien *l'ingenium*, le *mens divinior*, *l'os magna sonaturum.*

Mais il a en vue ses satires, ses épîtres qui sont, pour la plupart des chefs-d'œuvres de raison, de délicatesse, d'urbanité, mais qui souvent ne paraîtraient pas écrites en vers sans le nombre et le mélange régulier des syllabes.

Nisi quòd pede certo
Differt sermoni sermo meus.

C'est ce qu'il appelle encore lui-même *scribere sermoni propiora.*

C'est le style convenable au genre.

Plusieurs des contes de ce recueil ont fourni matière à des pièces de théâtre (1); quelques-uns même ont été employés par plusieurs auteurs différens; j'ose donc croire

(1) *La Perruque Blonde* a fourni le sujet d'une jolie comédie à mon ami PICARD; *le Meunier de Sans-Souci* a paru sur deux théâtres; *Amour et Humanité*, *le Dernier Couvent de France*, etc. etc., et plusieurs autres ont été mis sur la scène.

Digitized by Google

que des morceaux sur le fond desquels des hommes d'esprit n'ont pas dédaigné de travailler, ne seront pas tout-à-fait indignes de l'attention du public.

J'espère aussi qu'on me tiendra quelque compte des intentions dans lesquelles ces petits ouvrages ont été composés; il n'en est pas un seul qui n'ait un but moral; et j'ai toujours tâché de faire sortir d'un trait plaisant une leçon utile.

Ridentem dicere verum
Quid vetat ? et pueris olim dant crustula blandi
Doctores.....

Mais je finis, et cesse de citer Horace, de peur qu'on ne m'accuse de vouloir faire un étalage d'érudition, dont personne n'est plus éloigné, et malheureusement moins capable que moi.

Digitized by Google

CONTES ET OPUSCULES EN VERS.

LE SOUPER DES SIX SAGES.

CONTE MORAL.

A * * *

C'est toi, mon cher penseur, que je prétends distraire.
Tâchons de rire un peu, contre notre ordinaire ;
On ne peut à penser employer tout son temps.
Des sages, comme nous, d'environ vingt-cinq ans,
Après un bon dîner, sans crainte du scandale,
Peuvent d'un trait comique égayer leur morale.
Le genre humain, qu'un jour nous devons éclairer,
Voudra bien, pour ce soir, nous laisser respirer.
Fais trève à Condillac ; et sans peine et sans honte
Descends de ton Leibnitz, pour t'amuser d'un conte.
Sous un air d'enjoûment et de frivolité,
Il cachera peut-être un fonds de vérité.
Mais ornons la leçon d'un attrait nécessaire ;
C'est trop peu que d'instruire ; il faut instruire et plaire.

L'athénien Timante un jour philosopha ;
Il étoit jeune, ardent ; sa tête s'échauffa :
De nos sages, dit-il, que j'aime les maximes !
Comme la vertu brille en leurs écrits sublimes !
Comme de nos erreurs leurs esprits dégagés
Frondent éloquemment nos mœurs, nos préjugés !
Au-dessus des mortels, sans doute de tels êtres
N'ont point de passions, ou bien en sont les maîtres.

Voyons-les de plus près. Je suis las de jouir;
Excédé du fracas qu'on appelle plaisir,
Revenu, grace au ciel, des femmes à la mode,
Pour être sage enfin, le moment est commode.
C'en est fait; désormais je m'enferme chez moi,
Et faisant de mes biens un plus utile emploi,
Je veux que chaque jour ces auteurs qu'on révère,
Rassemblés à ma table, apprennent à s'y plaire;
Heureux ! si de m'instruire ils daignent s'occuper !
Demain, pour commencer, j'en ai six à souper.

Il dit, et sur-le-champ, Timagène, Leucippe,
Criton et Lysias, et Crantor et Chrysippe,
Le vieux Socrate encor, dont l'air très-peu malin
Cachait un esprit rare, à l'ironie enclin,
Reçoivent de sa part un billet circulaire;
L'offre d'un bon souper ne se refuse guère.
On accepta le sien sans se faire presser;
Socrate fut le seul qui sut s'en dispenser;
Le bon homme fuyait, soit raison, soit manie,
Les cercles se disant *la bonne compagnie*,
Et les repas priés n'étaient point de son goût.

Timante cependant prépare, ordonne tout.
A l'heure du festin, la troupe réunie
Lorgne du coin de l'œil la table bien garnie.
On s'assied; et jaloux de se faire admirer,
Chacun élégamment commence à pérorer.
« Je vois, disait Crantor, que le luxe d'Athène
» La conduit à grands pas vers sa perte certaine;
» Victimes de l'orgueil, je vois nos citoyens
» Au desir de briller immoler tous leurs biens;

Digitized by Google

» Ils vont chercher au loin, chez les peuples barbares,
» Des habits fastueux, des parures bizarres;
» De ces vains ornemens, dignes de nos mépris,
» Le pur sang de l'état sert à payer le prix;
» Et mettant à profit nos sottes fantaisies,
» Le prudent étranger nous vend cher nos folies. »

En raisonnant ainsi, le modeste Crantor
Relevait avec soin, par une agraffe d'or,
Une robe tissue aux rivages du Gange,
Offrant de trois couleurs l'agréable mélange,
Et que d'un large bord d'une pourpre de Tyr,
On prit encor le soin d'orner et d'enrichir.

Assis auprès de lui, Timagène l'appuie,
Sur des dangers du luxe avec feu se récrie,
Et condamne sur-tout l'excès pernicieux
Des festins recherchés, des mets délicieux:
» Un régime frugal est bien plus salutaire;
» On devrait se borner au simple nécessaire;
» L'art dont un cuisinier emprunte le secours,
» Déguise en vain la mort qu'il nous sert tous les jours;
» Craignons cet art funeste; *il faut manger pour vivre*,
» *Non vivre pour manger*. Je l'ai dit dans mon livre. »

Il allait sur ce point longuement discourir;
Mais il vit les valets tout prêts à desservir,
Et faisant prudemment trêve à son éloquence,
Fondit sur un pâté d'assez belle apparence,
Que, tandis qu'il parlait, on avait fort vanté;
Et c'était le seul plat dont il n'eût pas goûté.
« Entre tous les excès qu'il faut haïr et craindre,

Digitized by Google

» Celui du vin, sans doute, est horrible à dépeindre,
» Dit Chrysippe; ah ! que l'homme, ignorant ce fléau,
» N'a-t-il, pour son bonheur, toujours bu que de l'eau !
» Quel bien de conserver sa raison toute entière ! »

Afin de mieux traiter cette riche matière,
Chrysippe s'arrêtait de moment en moment,
Et d'un verre de vin trempait chaque argument.
C'était là sa méthode; heureux qui peut la suivre !
Tant il argumenta, qu'à la fin il fut ivre.

« Il est encore un vice à fuir, dit Lysias;
» C'est cette ambition que je ne conçois pas,
» La fureur d'aspirer où l'on ne peut atteindre,
» Cette soif des honneurs qui ne sauroit s'éteindre....
» Les postes les plus hauts sont les plus dangereux;
» Dans un état obscur on vit tranquille, heureux.... »

Quelqu'un entrant soudain, apprend à notre sage
Que pour un choix illustre Athène se partage.
Il s'agit de nommer un Prêtre de Cérès,
Et déjà mille voix sont pour Démocharès.
« A lui, dit Lysias, cet emploi ! quand j'y compte !
» Le traître, l'an passé, m'empêcha d'être Archonte;
» Je prendrai ma revanche, et j'y cours de ce pas. »

Il sort; on se regarde, et l'on en rit tout bas.
Devenus au dessert des mortels ordinaires,
Tous parlaient à-la-fois, et ne s'entendaient guères;
Et dans leur entretien, leur hôte un peu surpris
Pensait, tout bien compté, qu'il n'avait rien appris.

Fertile en lieux communs, la savante cohue
Passa du genre humain tous les torts en revue;

Digitized by Google

L'amour sur-tout, l'amour les occupa long-tems ;
Ce délire du cœur, ce tumulte des sens,
Comme il est dangereux ! que de maux il entraîne !
Voyez vingt rois armés s'égorger pour Hélène,
Hercule s'oublier, et sous d'indignes fers
Courber ce même front qui soutint l'univers !
Par-tout Vénus règner, et semer sur la terre
Ses passe-tems cruels, la discorde et la guerre !

« Le sage, dit Leucippe, échappe à ses attraits.
» De son cœur, de ses sens, rien n'interrompt la paix ;
» Il surmonte sans peine un penchant qu'il méprise. »

En ce moment, parut la jardinière Elise,
Portant des fruits soignés et cueillis de sa main,
Mais cent fois moins vermeils et moins frais que son teint.
Elle compte seize ans ; sa grâce est naturelle ;
Son timide maintien la rend encor plus belle ;
Et dans ses grands yeux bleus, modestement baissés,
L'innocence et l'amour ensemble sont tracés.
Elle excite en entrant un trouble qu'elle ignore ;
Chaque sage se tait, et des yeux la dévore ;
Et bouillant à la fois de vin et de désir,
Semble, en la regardant, l'inviter au plaisir.

Près d'elle, et transporté de la voir si jolie,
Leucippe sur sa main porte une main hardie ;
Elise est effrayée, et retire son bras ;
En voulant s'éloigner, elle fait un faux pas ;
Mais pour la retenir, Criton se précipite,
Et ramenant vers lui notre belle interdite,
Passe autour de sa taille un bras voluptueux,

Digitized by Google

Et son geste et son air sont peu respectueux.
La pauvre enfant rougit ; elle en a plus de charmes ;
Ses beaux yeux sont tout prêts à se mouiller de larmes ;
Crantor la voit, s'émeut, et prenant un haut ton
Pour l'avoir à son tour, veut l'ôter à Criton.
Mais tandis qu'entre eux deux s'engage la querelle,
Timagène se lève, et va prendre la belle.
Il l'entraînait déjà dans un salon prochain,
Quand, s'armant d'un flacon qu'il trouve sous sa main,
Chrysippe furieux le lance à son confrère
Qui, renversé du coup, en jurant roule à terre.
Sa chûte fait pousser d'épouvantables cris.
La colère et le vin troublant tous les esprits,
Sans savoir ce qu'on fait, on se lève en tumulte ;
On renverse la table ; on se gourme, on s'insulte.
Déjà plus d'un flacon vole en éclats brisé,
Lorsqu'enfin le patron confus, désabusé,
Pour se débarrasser de la folle cohorte,
Fait mettre par ses gens nos penseurs à la porte.
Chacun d'eux, comme il put, regagna sa maison.

Timante, resté seul, conclut, avec raison,
Que les beaux discoureurs ne sont pas les vrais sages,
Et qu'il est peu d'auteurs qui vaillent leurs ouvrages.

Digitized by Google

LES FRANÇAIS AUX BORDS DU SCIOTO (1),

ÉPITRE A UN ÉMIGRANT POUR KENTUCKY.

Octobre 1790.

Eh bien! vous allez donc, au bout de l'univers,
Peupler du Scioto les rivages déserts?
Et vous vous embarquez, emportant l'espérance
De rendre à ces climats ce qu'a perdu la France,
Les lettres de cachet, les Censeurs dits royaux,
La dixme, la gabelle et les droits féodaux,
Les cours de parlemens, les couvens, les chapitres,
Sur-tout les pensions, le blason et les titres?
Ce projet très-sensé vous occupe et vous rit.
Mais avant de partir, lisez ce qu'on m'écrit:
C'est d'*Alexandria* (2); l'anecdote est nouvelle;
Le récit vient de loin, et n'est pas moins fidelle.

Dans nos beaux jours de gloire et de prospérité,
Quand ces mots dangereux, *patrie* et *liberté*,
Chez nous autres français n'étaient guère d'usage,
Quand la crainte rendait maint écrivain fort sage;
Enfin, dans ce bon tems où tout allait si bien,
Un jeune raisonneur, qui ne doutait de rien,

(1) Rivière de Kentucky, au nord-ouest de la Virginie, dans l'Amérique Septentrionale.

(2) Ville des Etats-Unis d'Amérique.

Digitized by Google

S'avisa de penser et se permit d'écrire
Qu'il serait assez bien que le peuple sût lire;
Que l'ordre qui jetait un bourgeois en prison
Ne prouvait pas toujours qu'un ministre eût raison,
Et que la tolérance et la philosophie
Triompheraient un jour du fanatisme impie.

Sa brochure allait faire un dangereux éclat.
Heureusement alors, nous avions pour prélat
L'ami de Loyola, l'intrépide Christophe,
Qui n'était, comme on sait, rien moins que philosophe;
Phelipeaux trafiquait des lettres de cachet,
Et maître Omer Joly concluait au parquet.

Par un beau mandement, saintement frénétique,
L'ouvrage déclaré scandaleux, hérétique,
Par arrêt de la cour fut lacéré, brûlé.
L'auteur qu'on ménagea, ne fut qu'embastillé.

La retraite eût guéri sa tête mal timbrée.
Il s'échappa, courut de contrée en contrée;
Enfin le malheureux, après mille accidens,
Aux bords du Scioto fixa ses pas errans.

Bientôt il rassembla des familles sauvages,
Eparses dans les bois qui couvraient ces rivages;
Ces farouches humains, instruits par ses leçons,
Défrichèrent des champs, bâtirent des maisons;
Et de feu Robinson évoquant le génie,
Il vit d'hommes nouveaux naître une colonie.

Ce n'était pas assez; il voulut, comme on dit,
Leur former à-la-fois et le cœur et l'esprit;

Digitized by Google

Mais que leur apprit-il? Vingt absurdes chimères;
Que les hommes sont nés tous égaux et tous frères;
Que les distinctions dont chacun est jaloux
Doivent n'avoir pour but que l'intérêt de tous;
Que l'homme s'avilit et dégrade son être,
Lorsqu'il sert un autre homme, et lui dit : sois mon maître;
Que l'on doit consulter sur les lois, sur les mœurs,
La loi de la nature, écrite en tous les cœurs;
Et que, malgré l'éclat de la valeur guerrière,
Etre utile aux mortels est la vertu première.

Les pauvres Indiens attendris, hébétés,
Ecoutaient, retenaient ces puérilités,
A d'utiles objets bornaient leurs connaissances,
Et ne soupçonnaient pas les plus belles sciences,
La chicane, le droit et civil et canon,
Et la théologie et l'esprit du blazon.

Sainville, au milieu d'eux, coulant des jours tranquilles,
Voyait à ses conseils ses compagnons dociles
Lui rendre chaque jour grace de leur bonheur,
Et du nom de Français faire un titre d'honneur.

Mais qui peut étouffer l'amour de la patrie?
Des regrets s'élevaient dans son ame attendrie;
Sur le rivage assis, des pleurs mouillaient ses yeux :
« Je suis donc, disait-il, exilé dans ces lieux!
» O France! heureux climat! si cher à mon enfance!
» De rentrer dans ton sein j'ai perdu l'espérance;
» J'ai servi ma patrie; ils m'en ont éloigné;
» Je ne pense jamais, sans en être indigné,
» Aux gothiques erreurs, aux coutumes bizarres,
» A tout l'absurde amas des préjugés barbares,

Digitized by Google

» Dont le poids accablait les Français asservis ;
» Ils riaient de leurs maux et s'en croyaient guéris.
» Oh ! s'ils osaient un jour sortir de l'esclavage !
» De vouloir être heureux s'ils avaient le courage !
» S'ils ne gardaient de joug que celui de la loi !
» France, le monde alors serait jaloux de toi ! . . . . .
» Mes prières jamais ne seront exaucées ».

Tandis qu'il s'abymait dans ces tristes pensées,
De grands cris ont troublé la paix de son désert ;
Sur le fleuve, à ses yeux un vaisseau s'est offert ;
Il se lève ; il le voit, qui vogue, qui s'avance ;
On gagne le rivage ; on débarque ; on s'élance ;
Sainville accourt : O ciel ! se peut-il ?... ô bonheur !
» Quoi ! ce sont des Français ! quel Dieu consolateur,
» Quel miracle inouï dans ces lieux vous envoie ?
» Mes frères, mes amis, que faut-il que je croie ?
» Je suis Français aussi ; je suis né dans Paris ;
» Qu'y fait-on ? Répondez. J'aime encor mon pays ».

» — Hé bien, si vous l'aimez, dit un homme à tonsure
Portant d'une croix d'or la brillante parure,
» Pleurez sur ce pays ; car il est profané ;
» On n'y croit plus en Dieu ; tout Français est damné.
» On détruit les couvens ; on ne veut plus de moines ;
» Des hommes tempérans, utiles, des chanoines
» Pour prix de leurs travaux n'ont qu'une pension !
» Faire un pareil outrage à la religion !
» Nous prendre tous nos biens ! nous parler de salaire
» Et m'appeler *Monsieur* comme un petit vicaire !
» O scandale ! le peuple élira ses pasteurs !
» On ne connoîtra plus les gros décimateurs !

Digitized by Google

» Mon évêché valait cent mille francs de rente ;
» Ils ont eu la noirceur de le réduire à trente ;
» Sans abbaye encore ! . . On nous a tout ôté !
» J'ai contre les décrets, intrigué, protesté,
» Et dans un mandement conforme à l'évangile,
» Exhorté les Français à la guerre civile,
» Le tout par charité, par un zèle chrétien,
» Pour l'intérêt du ciel, et non pas pour le mien ».

Un jeune homme criait : « Je plains fort peu les prêtres ;
» Mais m'avoir fait la loi de valoir mes ancêtres !
» Jadis à coups de lance ils se sont bien battus ;
» Puisque je suis leur fils, j'ai toutes leurs vertus ;
» Je suis plus noble qu'eux ; ainsi je les efface ;
» Comment a-t-on osé me soutenir en face,
» Lorsque mon trisaïeul a bien servi l'état,
» Que je puis n'être, moi, rien qu'un sot et qu'un fat ?

» Ah ! disait un commis, ma douleur est mortelle ;
» Ils ont, le croirez-vous ? supprimé la gabelle ».

Sainville, hors de lui, les serrait dans ses bras ;
Frappé de cris confus qu'il ne comprenait pas,
Il s'informe, il répond, il court de l'un à l'autre.
« Ah ! vous n'étiez pas là ; quel bonheur est le vôtre !
» Non ; vous n'avez pas vu la révolution,
» Se soulever, s'armer toute la nation ;
» De prendre la Bastille ils ont eu la folie.
— » Ciel ! comment ? la Bastille est prise ? — Et démolie.

» Je ne puis revenir de mon étonnement ;
» Mais où renferme-t-on les auteurs à présent ?
— » On n'en renferme aucun ; c'est une chose horrible ;
» La liberté, toujours aux talens si nuisible,

Digitized by Google

» Fait des progrès affreux qu'on ne peut réprimer;
» On a droit de tout dire et de tout imprimer;
» On examine tout, on s'éclaire, on raisonne;
» On osera bientôt censurer la Sorbonne.
» Les lois vont distinguer et borner les pouvoirs,
» Montrer aux citoyens leurs droits et leurs devoirs;
» La France ne veut plus s'agrandir par la guerre,
» Et déclare la paix au reste de la terre;
» Le royaume est détruit, abymé, renversé,
» Et nous quittons sans peine un pays insensé
» Où nous perdons faveurs, pensions, bénéfices!
» Où l'on vient d'établir des juges sans épices!.....
» Les voilà, ces décrets qui nous ont indignés;
» La Nation les veut, le Roi les a signés;
» Lisez-les; ressentez nos fureurs, nos allarmes ».

Sainville lut; ses yeux se mouillèrent de larmes;
« O ciel! s'écria-t-il, ô Dieu que je bénis!
» Je pourrai donc encor revoir mon cher pays!
» Et vous l'avez quitté, malheureux que vous êtes!
» Que venez-vous chercher dans ces tristes retraites?
» Des forêts, des déserts, des champs non cultivés,
» Et des travaux trop durs pour vos bras énervés?
» Où retrouverez-vous votre heureuse patrie,
» Et les trésors qu'elle offre à l'active industrie?
» Eh! que lui manquait il, qu'un bon gouvernement?
» La raison, qui préside à ce grand changement,
» Des nations un jour la rendra le modèle;
» Qui peut l'abandonner, n'était pas digne d'elle.
» Puisque la liberté renaît dans ses remparts,
» J'y vole; adieu, messieurs. Vous arrivez; je pars ».

Digitized by Google

AVERTISSEMENT

Sur l'Epître au Pape.

Je n'attends pas, pour la pièce de vers suivante, l'indulgence des prêtres ni celle de ces hommes qui, depuis quelque tems, crient *au Philosophe* comme on criait autrefois *au Huguenot*, ou *à l'Armagnac*, et qui s'obstinent à mettre sur le compte de la philosophie tous les maux et même les crimes que le concours des évènemens et des passions humaines a produits pendant la révolution.

J'ai eu l'intention de faire un ouvrage utile, en affaiblissant la superstition, pour mieux graver dans les cœurs la religion universelle.

On ne peut disconvenir que les dogmes de l'église romaine, tels qu'ils sont enseignés par la plupart de ses ministres, n'aient le double effet d'obscurcir l'intelligence et d'endurcir le cœur.

Le dogme qui prescrit de croire sans examen, de renoncer à faire usage de sa raison, que peut-il produire autre chose, qu'une bigoterie stupide ?

Et celui qui enseigne que hors l'église il n'y a point de salut, que les infidèles doivent être convertis de gré ou de force, où conduit-il, sinon à la haine de ses semblables, à la cruauté, à l'intolérance sanguinaire ?

Louis IX, d'ailleurs plein de vertu et de sagesse, avait coutume de dire qu'il ne fallait répondre aux hérétiques qu'en leur plongeant une épée dans le cœur. Où avait-il pris cette maxime barbare, et si contraire à sa bonté naturelle ?

Digitized by Google

Il faut donc pardonner à un ami de l'humanité, d'avoir voulu apprendre aux hommes à faire un libre usage de la plus noble faculté qu'ils aient reçue de la nature, de les avoir exhortés à s'entre-aimer au lieu de s'entre-détruire ; et de leur avoir répété que toutes les religions ne diffèrent que par la forme, tandis que le fonds est par-tout le même.

Il faut lui pardonner d'être de la religion de Socrate, de Platon, de Cicéron, de Voltaire, etc.

Le sage Virgile mettait en beaux vers le système d'Epicure, faisait un magnifique éloge de l'athée Lucrèce, et l'on ne dit point que le collège des Augures ait dénoncé l'auteur des Géorgiques ! ni que les dévots romains se soient soulevés contre le sixième livre de l'Enéide !

« La politique des empereurs et du sénat (1), dans tout ce » qui concernait la religion, était heureusement secondée, » dit l'historien Gibbon, par les réflexions de la portion » éclairée de leurs sujets, et par les habitudes de la portion » superstitieuse. Les différens genres de cultes, qui ré- » gnaient dans le monde romain, étaient tous considérés » par le peuple, comme également vrais, par *le philo-* » *sophe*, comme également faux, par le magistrat, comme » également utiles. Et cette tolérance produisait non-seule- » ment une indulgence mutuelle, mais un véritable accord » entre les religions.

» La superstition du peuple n'était mêlée d'aucune haine, » d'aucune aigreur théologique, ni enchaînée dans le cer- » cle d'un système exclusif. Le dévot polythéiste, tout at- » taché qu'il était à son culte et au rit national, admettait, » avec une foi implicite, toutes les religions de la terre ».

(1) Histoire de la décadence et de la chûte de l'empire romain ; par Édouard Gibbon, tome 1er. chap. 2.

Digitized by Google

Voilà pour ce qui regarde la multitude ; et voici ce que le même auteur dit un peu plus loin des hommes éclairés, des sages de l'antiquité.

» *Les philosophes* conservaient, dans leurs écrits et dans » leur conversation, l'indépendance et la dignité de leur » raison ; mais pour leurs actions, ils se soumettaient aux » règles établies par les lois et par l'usage. Regardant, avec » un sourire de pitié et d'indulgence, les erreurs du vul- » gaire, ils pratiquaient avec exactitude les cérémonies re- » ligieuses de leurs ancêtres ; ils fréquentaient dévotement » les temples des Dieux ; tel même d'entr'eux, jouant un » rôle sur le théâtre de la superstition, cachait les sentimens » d'un Athée sous la robe d'un Pontife. Il eût été difficile » de déterminer des hommes qui raisonnaient ainsi, à s'en- » tre-disputer sur les différens modes de croyance ou de » culte. Il leur était fort indifférent que les folies de la mul- » titude prissent telle forme plutôt que telle autre ; et ils » approchaient, avec le même mépris intérieur et le même » respect apparent, des autels du Jupiter de Lybie, de ce- » lui de l'Olympe, ou de celui du Capitole ».

Il est bon qu'une nation ait un culte public ; car il est bon que l'homme croie en Dieu, et manifeste cette croyance. En se rassemblant pour rendre hommage à l'Être Suprême ; les hommes prennent entre eux, à la face du ciel, l'engagement solemnel d'être justes et bons les uns envers les autres. Ainsi le culte public ajoute de la force et prête un charme à la morale ; mais il faut qu'il ne soit ni exclusif ni intolérant ; il faut surtout que le prêtre (si l'on ne peut se passer de prêtres) soit soumis au magistrat ; et que jamais une puisance prétendue spirituelle n'ait l'ambition de rivaliser avec la puissance civile.

Digitized by Google

ÉPITRE AU PAPE.

1792.

Nec verò (id enim diligentèr intelligi volo) superstitione tollendâ, Religio tollitur.

CICER. DE DIVINATIONE. lib. 2.

Assistez-moi, grand Dieu, dans ma sainte entreprise;
Je veux prêcher le Pape et convertir l'église;
De tant de plats sermons j'ai supporté l'ennui!
Je prendrai, s'il se peut, ma revanche aujourd'hui;
Du cardinal *Maury* je n'ai pas l'éloquence;
Mais je prêche du moins d'après ma conscience.

Saint-Père, je remarque, avec quelque chagrin,
Que votre vieux pouvoir penche vers son déclin;
On ne court plus en poste à Rome prendre date
Et pour un bien vacant vous offrir une annate;
On nargue le saint-siége, et ses foudres éteints
Sont même décriés chez vos ultramontains.
L'audace des railleurs s'accroît avec leur nombre,
Et d'un grand nom bientôt vous n'êtes plus que l'ombre.
Me sera-t-il permis, en cette extrémité,
D'oser lever la voix vers votre sainteté?
Je puis la conseiller mieux que le consistoire;
Je lui proposerai pour son bien, pour sa gloire,
Un projet de bon sens, fait pour être approuvé,
Et que ses cardinaux n'eussent jamais trouvé.

Saint-Père, il faut vous dire à quel point nous en sommes;
Jadis, en les trompant, vous gouverniez les hommes;

Les

Digitized by Google

Les tems sont bien changés ; le monde s'est instruit.
Ce fier Innocent Trois, ce Boniface Huit,
Parlaient au nom de Dieu sur un ton despotique;
Prenez un nouveau style, une autre politique,
Et, pour que l'Univers écoute votre voix,
Dites la vérité, pour la première fois.

Oh! qu'il ferait beau voir une bulle papale,
Bien pleine de raison, bien sage, bien morale,
Où, ne s'expliquant plus en pontife romain,
Et portant la parole à tout le genre humain,
Sa sainteté dirait : O mes amis, mes frères,
On vous a bien trompés, bien conté des chimères;
Les prêtres, de tout tems, ont eu l'art d'effrayer,
De mentir, et sur-tout de se faire payer;
On mettait son argent aux pieds des saints apôtres.
Moi, j'ai du droit divin usé comme les autres;
J'en demande pardon; j'en ai quelques remords,
Et je veux désormais réparer tous mes torts.

Je ne citerai plus Grégoire, ni Basile,
Ni le mauvais latin de quelque vieux Concile,
Ni l'absurde fatras de l'Epître aux Romains.

Il est un livre écrit dans le cœur des humains,
Qu'ils doivent consulter, qui peut seul les instruire,
Dont la lecture enfin suffit pour les conduire.
Ce livre est la raison; ses préceptes divins
Sont loin de ressembler à tous ces dogmes vains,
Rêves extravagans de cerveaux en délire.
Deux prêtres peuvent-ils se regarder sans rire?
Et les hommes épris de ces illusions
Ont pu s'entre-égorger pour leurs religions!

Digitized by Google

Chacun vengeait la sienne ; aveuglement extrême !
Il n'en existe qu'une, et tous ils ont la même.
Rien n'en change le fonds, aucun tems, aucun lieu ;
Juifs, Chrétiens, Turcs, Chinois, tous adorent un Dieu,
Principe intelligent de toute la nature,
Un Dieu caché pour nous dans une nuit obscure,
Et de qui la sagesse a su nous éclairer,
Trop peu pour le comprendre, assez pour l'adorer.

C'est tout ce que je sais, hélas ! sur ce grand Etre ;
En Sorbonne un docteur prétend le mieux connaître ;
Et voilà ce que c'est d'avoir lu Saint-Thomas !
On définit fort bien tout ce qu'on n'entend pas.
J'ai possédé jadis ce talent très-commode ;
Vous voyez qu'aujourd'hui je change de méthode ;
Je veux, par la clarté, me remettre en crédit ;
Il est bon de savoir à-peu-près ce qu'on dit.

Comme tout l'Univers croit un Dieu qu'il adore,
A la même morale il se rallie encore ;
Tout coupable en son cœur est d'abord condamné.
Suivant les argumens du vieux penseur René, (1)
Notre ame atteste ainsi son origine sainte,
Et d'un cachet divin garde l'auguste empreinte ;
Elle apporte avec soi des principes innés,
Eternels comme Dieu dont ils sont émanés.
L'imagination, brillante aventurière,
Egara trop souvent René dans sa carrière.
Locke, à pas plus égaux, et moins précipités,
Par le chemin du doute arrive aux vérités ;
Ce Locke, qui sonda l'abyme de notre être,
Ne nous supposa pas instruits avant de naître :

(1) René Descartes.

Digitized by Google

L'homme n'a rien appris, dit-il, que par les sens ;
Les objets ont frappé ses organes naissans,
Et dans l'entendement chaque image tracée
Compose sa mémoire, et devient sa pensée.

Mais sans chercher comment nous luisent ces clartés,
Il est, nous le sentons, il est des vérités
Que nos premiers regards apperçoivent sans peine,
Dont le charme séduit et dont la force entraine.
Homme, qui que tu sois, parle à ton propre cœur ;
Te dit-il d'être ingrat, inhumain, imposteur ?
N'es-tu pas averti par une voix secrette
Qu'il faut traiter autrui comme on veut qu'il nous traite ?
C'est chez tous les humains la première des lois.

Je me ruine ici, je le sais, je le vois :
De mon trésor papal je vais tarir la source ;
Quand je parle raison, je me coupe la bourse ;
Mais n'importe ; aussi bien cela touche à sa fin ;
Ceux qui vivaient d'erreur, s'en vont mourir de faim ;
La France nous fait tort ; on ne nous croit plus guères ;
Ne m'en veuillez donc pas, charlatans, mes confrères ;
Au point où nous voilà, je puis au monde entier
Dire notre secret, et gâter le métier.

Peuples, défiez-vous de tous tant que nous sommes ;
La morale est du ciel ; le dogme vient des hommes.
Le mensonge se cache à l'ombre des autels,
Et qui fait parler Dieu, veut tromper les mortels.
Chaque prêtre, jaloux d'achalander sa secte,
Comme envoyé d'en haut prétend qu'on le respecte ;
Ecoutez un Iman, un Bonze, un Capucin ;
Dieu même est avec nous ; nous lisons dans son sein ;

Digitized by Google

Il n'a daigné qu'à nous révéler ses lumières ;
Il répond à nous seuls, n'entend que nos prières :
Mes enfans, croyez-nous ou vous serez maudits ;
Sans nous, vous ne sauriez entrer en paradis.

Hélas! de tous ces fous j'étais le plus risible ;
N'avais-je pas le front de me dire infaillible ?
Ne prétendais-je pas au pouvoir singulier
De lier les pêcheurs et de les délier ?

C'est ainsi, qu'exploitant l'humaine extravagance,
Nous savions en tirer fortune, honneur, puissance,
Et d'un manteau sacré couvrant nos passions,
Vendre à deniers comptans nos absolutions.

Parmi tous ces docteurs, qui prendrez-vous pour guide ?
Décidez en quel lieu la vérité réside !
Qui croirez-vous ? Vitznou, Moyse, Mahomet,
Ou l'humble et doux mortel sorti de Nazareth,
Numa, Confucius, Zoroastre et tant d'autres ?
Chacun eut ses martyrs, chacun eut ses apôtres ;
Chacun fit en son tems des miracles fameux,
Tous certains, tous prouvés par des témoins nombreux.

Comment marcherez-vous vers le souverain maître ?
A ces signes douteux pouvez-vous le connaître ?
Faudra-t-il le chercher dans un dédale obscur ?
Non, non ; il nous traça le chemin le plus sûr.

De lui vient la loi sage, universelle, auguste,
Qui me dit de l'aimer, qui me dit d'être juste,
D'offrir à mon semblable un fraternel appui,
De chercher mon bonheur dans le bonheur d'autrui,

Digitized by Google

De faire un peu de bien, s'il est en ma puissance.
Le crime malgré lui respecte l'innocence;
L'hypocrisie envain affecte un beau dehors;
Elle échappe à la peine et non pas au remords;
On hait la trahison, en se servant des traîtres:
Socrate condamné meurt victime des prêtres;
Cependant ô justice! ô pouvoir des vertus!
On veut être Socrate, on abhorre Anitus.

C'est ainsi que par-tout la morale est la même;
C'est ainsi qu'aux humains, l'Etre unique et suprême,
D'interprêtes menteurs sans emprunter la voix,
A su parler lui-même et révéler ses lois.

Mais j'entends qu'on me crie: O ciel! qu'allez-vous faire?
La superstition au peuple est nécessaire;
Ne le savez-vous pas? Ces gueux, ces gens de rien,
Sont par leur naturel très-peu portés au bien;
D'entendre la raison ils sont trop incapables;
Il faut leur faire peur de l'enfer et des diables;
Sans la confession et tout ce qui s'ensuit,
Votre valet viendrait vous égorger la nuit;
Tout paysan bientôt serait anthropophage,
S'il n'allait plus baiser la châsse du village;
C'est là le frein du peuple, heureusement pour nous.

Le peuple, mon ami, n'est pas plus sot que vous.
Il sortit votre égal des mains de la nature;
N'a-t-il, à votre avis, d'humain que la figure?
Au lieu de prendre soin, dès sa jeune saison,
De gâter son esprit, de fausser sa raison,
De l'hébêter enfin par des fables grossières,
Développez en lui ces notions premières,

Digitized by Google

De l'humaine raison élémens précieux ;
Plus près de la nature, il la sentira mieux ;
Et vous aurez plus fait qu'en chargeant sa mémoire
D'impertinens récits qu'il tâche envain de croire.

N'attendez rien de bien de la stupidité ;
L'ignorance conduit à la férocité.

Que l'on m'appelle Athée, et qu'on crie au scandale,
Lorsqu'au nom d'un seul Dieu je prêche la morale ;
Quand je dis aux humains : Soyez bons, aimez-vous ;
C'est le père commun que vous adorez tous ;
Porter le joug des lois, être humain, charitable,
C'est par-tout à ses yeux le culte véritable ;
Ce culte doit lui plaire, et nous devons penser
Que ce Dieu tôt ou tard sait le récompenser.

Espoir cher et sacré du faible qu'on opprime,
Recours de la vertu que foule aux pieds le crime,
D'une autre vie enfin flatteuse opinion,
N'êtes-vous qu'une douce et vaine illusion ?
Peut-être avec Platon un fol orgueil m'enivre ;
Mais, j'ose l'avouer, j'espère me survivre,
Voir d'un monde meilleur le désordre banni,
La vertu plus heureuse et le crime puni.

Quelle religion, quel sage, quel sectaire,
A manqué d'enseigner ce dogme salutaire ?
Il faut le conserver, puisqu'il nous rend meilleurs.
Errons utilement, s'il nous faut des erreurs.
Mais voulez-vous toujours, mes frères, mes semblables,
Pouvant vous accorder, vous battre pour des fables ?
Qu'importent, mes amis, au Dieu de l'Univers,
Et vos opinions, et vos cultes divers ?

Digitized by Google

Ne vous égorgez pas pour sa plus grande gloire;
Ce que vous croyez tous, est tout ce qu'il faut croire,
Tout ce qui vient de lui; mais pour ces visions,
D'imposteurs ou de fous tristes inventions,
Ces prétextes sacrés de vengeance et de guerre,
Je veux, si je le puis, en délivrer la terre;
Je l'essaîrai du moins; malgré la papauté,
Je suis homme, et voudrais servir l'humanité.

Saint Père, vous voyez à quoi je vous engage;
J'ose de la raison vous prêter le langage.
C'est ainsi qu'occupé de vous faire plaisir,
J'allais, rêvant tout seul, aux heures de loisir;
Un pape quelquefois peut écouter un sage;
De mes réflexions je vous offre l'hommage.
Ce n'est ici qu'un plan, à ma guise ébauché,
Qui sans doute a besoin d'être un peu retouché;
Consultez là-dessus messieurs vos secrétaires,
Camerlingues, prélats, greffiers, protonotaires,
Gens d'esprit; puissent-ils, faisant un rare effort,
Avec le sens commun se mettre enfin d'accord!
En excellens effets cette bulle féconde
Vous ferait, croyez-moi, de l'honneur dans le monde;
Les hommes, abjurant la superstition,
Disputant de vertu, non de religion,
Se ralliraient sous vous à la loi naturelle;
Votre église serait alors universelle.

Allons, Saint Père, allons; prenez votre parti,
Ou, sur votre refus, je m'adresse au Muphti.

Digitized by Google

LES DEUX RATS.

FABLE,

IMITÉE D'HORACE. Satyre 6, liv. 2.

Mévoisins, près Maintenon; Juillet 1793.

Certain rat de campagne, en son modeste gîte,
De certain rat de ville eut un jour la visite;
Ils étaient vieux amis; quel plaisir de se voir!
Le maître du logis veut, selon son pouvoir,
Régaler l'étranger; il vivait de ménage,
Mais donnait de bon cœur, comme on donne au village.
Il va chercher, au fond de son garde-manger,
Du lard qu'il n'avait pas achevé de ronger,
Des noix, des raisins secs; le citadin, à table,
Mangé du bont des dents, trouve tout détestable;
Pouvez-vous bien, dit-il, végéter tristement,
Dans un trou de campagne, enterré tout vivant?
Croyez-moi, laissez-là cet ennuyeux asyle;
Venez voir de quel air nous vivons à la ville;
Hélas! nous ne faisons que passer ici bas;
Les rats, petits et grands, marchent tous au trépas.
Ils meurent tout entiers, et leur philosophie
Doit être de jouir d'une si courte vie,
D'y chercher le plaisir. Qui s'en passe est bien fou.
L'autre persuadé saute hors de son trou.

Digitized by Google

Vers la ville à l'instant ils trottent côte à côte;
Ils arrivent de nuit; la muraille était haute;
La porte était fermée; heureusement nos gens
Entrent sans être vus, sous le seuil se glissans.
Dans un riche logis nos voyageurs descendent;
A la salle à manger promptement ils se rendent.
Sur un buffet ouvert, trente plats desservis
Du souper de la veille étalaient les débris.
L'habitant de la ville, aimable et plein de grâce,
Introduit son ami, fait les honneurs, le place;
Et puis, pour le servir, sur le buffet trottant,
Apporte chaque mets, qu'il goûte en l'apportant.
Le campagnard, charmé de sa nouvelle aisance,
Ne songeait qu'au plaisir et qu'à faire bombance,
Lorsqu'un grand bruit de porte épouvante nos rats;
Ils étaient au buffet: ils se jettent en bas,
Courent, mourant de peur, tout autour de la salle;
Pas un trou!..... de vingt chats une bande infernale
Par de longs miaulemens redoublent leur effroi.
— Oh! oh! ce n'est pas là ce qu'il me faut, à moi,
Dit le bon campagnard; mon humble solitude
Me garantit du bruit et de l'inquiétude;
Là, je n'ai rien à craindre, et si j'y mange peu,
J'y mange en paix du moins, et j'y retourne..... adieu.

Digitized by Google

AUTRE IMITATION

D'HORACE.

Mévoisins, près Maintenon; Septembre 1793.

HEUREUX qui, loin du bruit, sans projets, sans affaires,
Cultive de ses mains ses champs héréditaires,
Qui, libre de desirs, de soins ambitieux,
Garde les simples mœurs de nos sages ayeux!
A peine il sait les noms d'intérêts, de créances;
Il ne redoute point les jours des échéances.
La guerre et ses dangers, la mer et ses fureurs,
Les promesses des grands, leurs dédains, leurs faveurs
Ne le troublent jamais, et jamais ne l'abusent.

Mais d'aimables travaux l'occupent et l'amusent.
Il émonde un jeune arbre ou greffe un sauvageon;
Il enlace au rameau le flexible bourgeon,
Dépouille les brebis de leur laine pendante,
Prépare un toit commode à l'abeille prudente,
Et soignant fleurs et fruits, vendanges et moissons,
S'enrichit des présens de toutes les saisons.

Tantôt sur un gazon, tantôt sous un vieux chêne,
Au doux chant des oiseaux, au bruit d'une fontaine,

Digitized by Google

Il cherche le repos, s'assied, rêve et s'endort.

Au retour de l'hiver, il attaque en son fort
Le sanglier que lance une meute rapide ;
La caille voyageuse et le lièvre timide
Viennent étourdiment se prendre dans ses rets.

O peines de l'amour ! ô tourmens ! ô regrets !
Vous fuyez, et des champs le calme vous remplace.

Chargé de son butin, revient-il de la chasse ?
Il retrouve une épouse et des enfans chéris,
Qu'il a vu s'élever, que leur mère a nourris.

Oh ! qu'un simple foyer, des pénates tranquilles
Valent mieux que le luxe et le fracas des villes !
Que servent nos festins avec art apprêtés,
Ces mets si délicats, et ces vins si vantés ?
L'orgueil en fit les frais ; l'ennui les empoisonne.
J'aime un dîner frugal que la joie assaisonne ;
Tout repas est festin, quand l'amitié le sert ;
La treille et le verger fournissent le dessert.
Pour régal, aux bons jours, la fermière voisine
Apporte en un gâteau la fleur de sa farine.

Quel plaisir, lorsqu'à table entre tous ses enfans,
Leur père chaque soir voit revenir des champs
Ses troupeaux bien soignés, la vache nourricière
Et l'agneau qui bondit à côté de sa mère !
Ses bœufs, à pas pesans, las, et le col baissé,
Ramenant la charrue et le soc renversé !
De jeunes serviteurs, que son toit a vu naître,
Animent la maison et bénissent leur maître.

Digitized by Google

Tous ses jours sont pareils, tous ses jours sont sereins,
Et sa porte rustique est fermée aux chagrins.

Après ce beau discours, le financier Dormène,
Plein du bonheur des champs, tout près de s'y fixer,
Fait rentrer tous ses fonds dans la même semaine,
Et le lundi suivant cherche à les replacer.

Digitized by Google

LE PROCÈS DU SÈNAT DE CAPOUE,

ANECDOTE TIRÉE DE L'HISTOITE ROMAINE.

(Tite-Live. — Décade III. Livre XXIII.)

Lu à la première séance publique de l'Institut National, le 15 germinal an 4.

AMENANT la terreur du haut des Apennins,
Lorsqu'il pouvait dans Rome accabler les Romains,
Annibal triomphant s'arrêta dans Capoue.
On l'a souvent blâmé ; quant à moi, je le loue.
Vous savez que Capoue était un lieu charmant,
Un pays de Cocagne où l'on vivait gaîment ;
Où chacun, se livrant à sa chère paresse,
S'enivrant chaque jour de vin et de tendresse,
Du matin jusqu'au soir, riait, dansait, chantait,
Et puis du lendemain fort peu s'inquiétait.
Que le ciel me conduise en un semblable gîte,
Et je ne pense pas que sitôt je le quitte.
Ne valait-il pas mieux, dans cet heureux séjour,
Passer les nuits au bal, jouer, faire l'amour,
Que de courir le monde, et d'aller à la guerre,
Tout le jour à cheval et couchant sur la terre,
Ou vainqueur ou vaincu, s'estimer un héros ?
Ne me dites donc plus qu'au sein d'un doux repos
Annibal ne sut pas user de la victoire ;
Il s'y connaissait mieux que vos faiseurs d'histoire;
Les revers sont communs ; le succès peut nous fuir ;
Et qu'est-ce qu'en user, si ce n'est en jouir ?

Digitized by Google

Mais laissons Annibal et sa gloire ou sa honte ;
Aujourd'hui, mes amis, il faut que je vous conte
Un trait de politique un peu vieux, mais certain ;
Il est, chez Tite-Live, écrit en beau latin,
Et dans de faibles vers j'essaie à le traduire ;
Par les siècles passés notre âge peut s'instruire.

Dans Capoue autrefois, chez ce peuple si doux,
S'élevaient des partis, l'un de l'autre jaloux ;
L'orgueil, l'ambition, l'envie à l'œil oblique,
Tourmentaient, déchiraient, perdaient la république.
D'impertinens bavards, soi-disans orateurs,
Des meilleurs citoyens ardens persécuteurs,
Excitent à dessein les haines les plus fortes,
Et pour comble de maux, Annibal est aux portes.
Que faire et que résoudre en ce pressant danger ?
Tu vas tomber, Capoue, aux mains de l'étranger.

Le sénat effrayé délibère en tumulte ;
Le peuple soulevé lui prodigue l'insulte ;
On s'arme ; on est déjà près d'en venir aux mains ;
Les meneurs triomphaient. Pour rompre leurs desseins,
Certain Pacuvius, vieux routier, forte tête,
Trouva dans son esprit cette ressource honnête :

« Avec vous, sénateurs, je fus long-temps brouillé ;
» De mes biens sans raison vous m'avez dépouillé,
» Leur dit-il ; mais je vois, dans la crise où nous sommes,
» Les périls de l'état, non les fautes des hommes.
» On égare le peuple ; il le faut ramener ;
» Il est une leçon que je lui veux donner.

Digitized by Google

» J'ai du cœur des humains un peu d'expérience.
» Laissez-moi faire enfin ; soyez sans défiance ;
» La patrie aujourd'hui me devra son salut ».

La peur en fit passer par tout ce qu'il voulut.
Il prend cet ascendant, et ce pouvoir suprême.....
Quand chacun consterné tremble et craint pour soi-même,
S'il se présente un homme au langage assuré,
On l'écoute ; on lui cède ; il ordonne à son gré.
Ainsi Pacuvius, du droit d'une ame forte,
Sort du sénat, le ferme, en fait garder la porte,
S'avance sur la place ; et son autorité
Calme un instant les flots de ce peuple irrité.
« Citoyens, leur dit-il, la divine justice
» A vos vœux redoublés se montre enfin propice ;
» Elle livre en vos mains tous ces hommes pervers,
» Ces sénateurs noircis de cent forfaits divers,
» Dont chacun d'entre vous à reçu quelqu'offense ;
» Je les tiens renfermés, seuls, tremblans, sans défense ;
» Vous pouvez les punir, vous pouvez vous venger,
» Sans livrer de combat, sans courir de danger.
» Contre eux tout est permis, tout devient légitime ;
» Pardonner est honteux, et proscrire est sublime.
» Je suis l'ami du peuple ; ainsi vous m'en croirez,
» Et sur-tout gardez-vous des avis modérés ».

L'assemblée applaudit à ce début si sage,
Et par un bruit flatteur lui donne son suffrage.

La harangueur reprend : « Punissez leurs forfaits ;
» Mais ne trahissez pas vos propres intérêts.
» A qui veut se venger trop souvent il en coûte.
» Votre juste courroux, je n'en fais aucun doute,

Digitized by Google

» Proscrit les sénateurs, et non pas le sénat.
» Ce conseil nécessaire est l'ame de l'état,
» Le gardien de vos lois, l'appui d'un peuple libre.
» Aux rives du Vulturne, ainsi qu'aux bords du Tibre,
» On hait la servitude, on déteste les rois ».
Tout le peuple applaudit une seconde fois.

« Voici donc, citoyens, le parti qu'il faut suivre.
» Parmi ces sénateurs que le destin vous livre,
» Que chacun à son tour, sur la place cité,
» Vienne entendre l'arrêt qu'il aura mérité;
» Mais avant qu'à nos lois sa peine satisfasse,
» Il faudra qu'au sénat un autre le remplace,
» Que vous preniez le soin d'élire parmi vous
» Un nouveau sénateur, de ses devoirs jaloux,
» Exempt d'ambition, de faste, d'avarice,
» Ayant mille vertus, sans avoir aucun vice,
» Et que tout le sénat soit ainsi composé.
» Vous voyez, citoyens, que rien n'est plus aisé ».

La motion aux voix est soudain adoptée,
Et sans autre examen bientôt exécutée.
Les noms des sénateurs, qu'on doit tirer au sort,
Sont jetés dans une urne; et le premier qui sort
Est, aux regards du peuple, amené sur la place.
A son nom, à sa vue, on crie, on le menace;
Aucun tourment pour lui ne semble trop cruel,
Et peut-être de tous c'est le plus criminel.
« Bien, dit Pacuvius; le cri public m'atteste
» Que tout le monde ici l'accuse et le déteste;
» Il faut donc de son rang l'exclure, et décider
» Quel homme vertueux devra lui succéder.

Digitized by Google

» Pesez les candidats, tenez bien la balance.
» Voyons; qui nommez vous ? » Il se fit un silence;
On avait beau chercher; chacun, excepté soi,
Ne connaissait personne à mettre en cet emploi.

Cependant, à la fin, quelqu'un de l'assistance
Voyant qu'on ne dit mot, prend un peu d'assurance,
Hazarde un nom; encor le risqua-t-il si bas,
Qu'à moins d'être tout près, on ne l'entendit pas.
Ses voisins, plus hardis, tout haut le répétèrent.
Mille cris à l'instant contre lui s'élevèrent.
« Pouvait-on présenter un pareil sénateur ?
» Celui qu'on rejetait était cent fois meilleur ».
Le second proposé fut accueilli de même;
Et ce fut encor pis, quand on vint au troisième.
Quelques autres après ne semblèrent nommés
Que pour être hués, conspués, diffamés. . . .
Le peuple ouvre les yeux, se ravise; et la foule,
Sans avoir fait de choix, tout doucement s'écoule.

De beaucoup d'intrigans ce jour devint l'écueil.
L'adroit Pacuvius, qui suivait tout de l'œil,
« Pardonnez-moi, dit-il, l'innocent artifice
» Qui vous fait rendre à tous une exacte justice.
» Et vous, jaloux esprits, dont les cris détracteurs
» D'un blâme intéressé chargeaient nos sénateurs,
» Pourquoi vomir contre eux les plaintes, les menaces ?
» Eh! que ne disiez-vous que vous vouliez leurs places ?
» Ajournons, citoyens, ce dangereux procès;
» D'Annibal qui s'avance arrêtons les progrès;
» Éteignons nos débats, que le passé s'oublie,
» Et réunissons-nous, pour sauver l'Italie ».

Digitized by Google

On crut Pacuvius; mais non pas pour long-tems.
Les esprits, à Capoue, étaient fort inconstans.

Bientôt se ralluma la discorde civile;
Et bientôt l'étranger, s'emparant de la ville,
Mit sous un même joug et peuple et sénateurs.

Français, ce trait s'appelle un avis aux lecteurs.

Digitized by Google

L'HOPITAL DES FOUS,

CONTE PERSAN,

POUR FAIRE SUITE AUX MILLE ET UNE NUITS.

Lu à la séance publique de l'Institut-National, le 15 messidor de l'an 4.

« Schérazade, ma sœur, si vous ne dormez pas,
» Vos contes variés ont toujours tant d'appas!
» En attendant le jour qui doit bientôt paraître,
» Amusez d'un récit le Sultan notre maître ».

Schérazade, à ces mots, s'empressant de conter,
Trouvait l'heureux secret de se faire écouter;
Le jour venait trop tôt mettre fin aux merveilles
Dont elle embellissait ses attachantes veilles;
O sultane célèbre entre tous les conteurs,
Qui, *mille et une fois*, charmas tes auditeurs,
Ta voix les réveillait; pour moi, conteur vulgaire,
Je rends à mes amis le service contraire.
Si vous ne dormez pas, je vais vous endormir.

Il était une fois à Bagdad un Émir;
(Émir, c'est à-peu-près un gouverneur, un prince)
Il avait pris l'emploi de régir la province

Digitized by Google

Dans un moment fâcheux ; des esprits turbulens
S'étaient précipités en des débats sanglans ;
Et la guerre étrangère et la guerre intestine
Entraînait chaque jour la Perse à sa ruine.
Ce n'était qu'anarchie, et démence, et fureur.

Mohammad (c'est le nom du nouveau gouverneur)
De l'état déchiré vint soigner les blessures,
Au dedans, au dehors, prit de sages mesures,
Des étendards persans dirigeant les progrès,
Força les étrangers à demander la paix,
Réprima des partis la fougueuse imprudence,
Ramena pas à pas le calme et l'abondance ;
Des jours moins orageux semblaient se préparer.
Mais hélas ! que le mal est lent à réparer !
A ses efforts constans les Persans applaudirent ;
Jusqu'aux moindres objets ses regards s'étendirent ;
Ennemi des abus, et les recherchant tous,
Il vit le *Déliskan* ; c'est l'hôpital des fous.

Mais dans cette maison, asile salutaire,
Il trouva moins qu'ailleurs de réformes à faire ;
On sait que de tout tems, chez les orientaux,
Règne un tendre respect pour les faibles cerveaux ;
Je connais quelques gens que ce pieux usage
Devrait déterminer à faire le voyage.

Cependant, en ces lieux, Mohammad étonné
De plaintes et de cris se vit environné ;
Plusieurs, devant l'Émir demandant à paraître,
Renfermés comme fous, prétendaient ne pas l'être ;

Digitized by Google

Les malheureux juraient la barbe du Muphti
Que chacun d'eux vingt fois serait déjà sorti,
N'eût été des méchans l'intrigue, l'artifice.
Mais comment décider, pour leur rendre justice,
S'ils avaient l'esprit libre et l'entendement sain?
L'Émir fit appeler Safad le médecin,
Vieux savant, vivant seul dans une paix profonde,
Et qui connaissait mieux ses livres que le monde;
Mohammad l'accueillit, goûta son entretien,
Prit même ses avis, et s'en trouva fort bien.

Le jour vint où des fous il dût juger la plainte.
Pour les mieux affranchir d'une longue contrainte,
Le sage Émir voulut qu'exempts de tous liens,
Hors de leur triste asile et loin de leurs gardiens,
Amenés au palais, Safad pût les entendre.
Dans la salle indiquée il alla les attendre.

Soudain un noir orage, un vent sec et brûlant,
(Hélas! du tems qu'il fait nous dépendons souvent)
Causa parmi les fous un horrible ravage;
Leurs transports redoublés allaient jusqu'à la rage.
On crut trop imprudent de les faire sortir.
Mohammad, au moment qu'on vint l'en avertir,
S'en allait, entouré d'une foule empressée,
Tenir son audience à son heure fixée.
Ce jour-là, se sentant épuisé de travaux,
Il souhaita de prendre un instant de repos.
Aux talens de Safad mettant sa confiance,
Il crut qu'il lui pouvait renvoyer l'audience.
Mais de ce changement tout-à-coup résolu,
Safad, de son côté, ne fut point prévenu.

Digitized by Google

L'esclave, qui devait le lui faire connaître,
Soit pure négligence, ou malice peut-être,
Ne l'avertissant pas de cet ordre nouveau,
Causa dans cette affaire un plaisant quiproquo.

S'attendant à des fous, le bon Safad médite
Comme il se conduira pendant cette visite,
Se promet bien sur-tout de ne les point troubler,
D'être fort patient, d'écouter sans parler;
Il compte recueillir, en cette expérience,
Quelqu'observation utile à la science
Sur ce mal effrayant, sur l'art de le guérir.

Tandis qu'il y pensait, le premier vint s'offrir
Un homme, qui, tâchant de prendre un maintien digne,
A peine en l'abordant le salua d'un signe :

« Bonjour, mon cher, dit-il; vous devez voir en moi
» Quelque chose de grand qui vous annonce un roi.
» Je le suis en effet; l'histoire a dû vous dire
» Que mon sixième aycul possédait cet empire.
» La Perse m'appartient; j'en suis, de droit divin,
» L'héritier légitime et le seul souverain;
» Mes titres en font foi; de contrée en contrée
» Je roule à petit bruit ma puissance ignorée,
» Roi par-tout, excepté dans mes propres états;
» Je fais des généraux, et n'ai point de soldats;
» Je règne *incognito*, ... Docteur, pour ma dépense
» D'un mois de pension procurez-moi l'avance:
» Il faut vivre, et les rois sont de grand appétit.
» Quelque jour à ma cour vous aurez du crédit,
» Et si-tôt que le sort me sera moins sinistre,
» Je vous prends pour conseil et pour premier ministre.

Digitized by Google

» Le brevet est tout prêt. » — Safad rit de pitié,
Et sans autre examen le roi fut renvoyé.

Celui qui succéda, vint, la tête baissée,
Humblement orgueilleux, la marche compassée :
« Safad, fleur du génie, étoile du savoir,
» L'insensé qu'avant moi, tu viens de recevoir,
» Dit-il, t'aura conté sa ridicule histoire ;
» Il se croit souverain, et veut le faire croire.
» C'est trop extravagant ! moi je ne suis pas Dieu ;
» Mais, si je l'ose dire, il s'en faut de très-peu.
» Les cieux me sont ouverts : des voûtes éternelles,
» Mon frère Gabriel me couvre de ses ailes ;
» Ma voix du saint prophète est le souffle sacré ;
» J'ouvre le paradis et le ferme à mon gré ;
» Douter de mon pouvoir, c'est être sacrilège ;
» Et je viens réclamer l'exclusif privilège
» D'éclairer les esprits des dévôts Musulmans ;
» Notre foi s'affaiblit ; il est des mécréans
» Qui narguent le Prophète ; et déjà même on penche
» A nier qu'il ait mis la lune dans sa manche ;
» C'est un scandale horrible ; écoute un saint Mollah !
» Fais respecter en moi le vicaire d'Allah !
» Ma face du Très-Haut réfléchit la lumière ;
» Tu pourras de mes pieds adorer la poussière. . . . . »

Tout-à-coup, au Mollah jettant un fier regard,
Entre, ivre d'opium, l'air méchant, l'œil hagard,
Le visage noirci d'une large moustache,
Le terrible *Mesrour*, espèce de bravache :
« Vous n'êtes pas si sot, dit-il, mon cher Docteur,
» Que de prêter l'oreille à ce vieux radoteur.

Digitized by Google

» Ce n'est qu'un hypocrite ; il faut qu'on s'en défie.
» Nous avons, vous et moi, de la philosophie,
» Dieu merci ; je venais au seigneur Mohammad
» Dire qu'il s'y prend mal pour gouverner Bagdad ;
» Il est trop faible ; il veut conserver, reconstruire ;
» Mauvaise politique ! il faut toujours détruire ;
» Quand j'avais le pouvoir, je n'en usais pas mal.
» J'allais de tous les biens faire un partage égal ;
» Je donnais à chacun son petit lot de terre ;
» Aux riches, aux savans je déclarais la guerre ;
» Des savans ! qu'avons-nous besoin de ces gens là ?
» Sans me douter de rien, et tel que me voilà,
» J'étais seul en état de mener un empire.
» Je n'ai jamais rien lu ; car je ne sais pas lire.
» Cependant, vous voyez, je raisonne assez bien.
» Je suis bon patriote, excellent citoyen ;
» Mais comme mon mérite est presqu'à la besace,
» Je viens à Mohammad demander une place,
» Tel emploi qu'on voudra ; car je suis propre à tout ;
» Mais le plus lucratif est le plus de mon goût.
» Ministre, général, ambassadeur, n'importe. »
Safad lui fit un signe, et lui montra la porte.

Une femme survint : « Eh mais.... fi donc !.. l'horreur !
» Vous écoutiez *Mesrour*, et moi j'en avais peur !
» C'est un brise raison, un enragé ! . . . je gage
» Que je vais vous paraître excessivement sage ;
» Je ne demande rien pour moi, premièrement ;
» Mais je vous recommande un jeune homme charmant ;
» C'est *Nadir* que je viens d'enlever à *Fatime* ;
» Il est joli danseur, se met d'un goût sublime ;

Digitized by Google

» Eh bien ! ne veut-on pas l'envoyer dans les camps
» Se battre, s'exposer, parce qu'il a vingt ans ?
» Belle raison ! vingt ans ! Eh ! c'est pour cela même
» Qu'il faut nous le laisser ! vingt ans ! c'est ce qu'on aime !
» A le céder ainsi je ne puis consentir.
» Quand je l'aurai quitté, vous le ferez partir.
» J'aime fort mon pays . . . . j'y suis très-attachée ! . . . .
» J'aime aussi le plaisir . . . . Ah çà, j'en suis fâchée . . . .
» Mais dites, de ma part, à notre cher Émir,
» Que votre ordre nouveau ne saurait s'affermir ;
» Les étrangers jamais ne voudront le permettre,
» Et bientôt à leurs loix il faudra vous soumettre.
» Si vos troupes chez eux ont fait tant de progrès,
» C'est qu'ils le veulent bien ; ils se font battre . . . . exprès ;
» Mais ensuite à leur aise ils prendront leur revanche ;
» Je le souhaite fort ; car, tenez, je suis franche ;
» Mon sexe peut tout dire, et j'use de son droit ;
» Et l'on parle de même en plus d'un bon endroit.
» Mais à propos, *Nadir*, car c'est lui qui m'amène,
» A dépensé beaucoup ; il s'est mis à la gêne ;
» Il faut lui faire avoir quelqu'entreprise en grand,
» Des objets à fournir pour le gouvernement,
» De bons marchés. On sait comme cela se passe.
» C'est là ce que j'attends. Si j'obtiens cette grâce,
» Vous même, cher Docteur, vous y mettrez le prix. »

Un regard enchanteur, fait pour être compris,
Termina le discours de cette aimable folle.

Safad, las d'écouter ce langage frivole,
Se tourna vers un homme au maintien grave et doux
Qui, saisissant l'instant : « Tous ces malheureux fous

Digitized by Google

» Me font, à les entendre, une peine incroyable.
» Pour rendre cependant chacun d'eux raisonnable,
» Dieu sait que je m'y prends de toutes les façons!
» Je donne au genre humain d'excellentes leçons;
» Hélas! vers la sagesse envain je les dirige;
» Malgré tous mes efforts, aucun ne se corrige;
» On ne veut point changer; toujours mêmes travers;
» Mais on ne lit donc pas ma prose ni mes vers!
» Pour le bien général il faudrait les répandre;
» Il faudrait aux enfans, par cœur, les faire apprendre;
» Et je m'adresse à vous, non pas pour mendier
» Le salaire d'écrits qu'on ne saurait payer
» (La richesse n'est rien, et mon cœur la méprise,)
» Mais pour vous proposer une utile entreprise.
» Il s'agit seulement, Safad, de publier,
» Aux dépens de l'état, mes œuvres en entier;
» Et qu'un ordre absolu, prescrivant leur lecture,
» En fasse des esprits l'unique nourriture.
» Bientôt, vous verrez fuir toutes les passions,
» Plus d'intrigues, d'orgueil, ni de dissensions;
» Rivalité sans fiel, amour sans jalousie;
» Les femmes n'auront plus la moindre fantaisie;
» Les hommes oublieront leurs propres intérêts,
» Et nous aurons enfin l'universelle paix.
» Je ne vous parle pas du bonheur de me lire. »

Safad se dit tout bas : « J'excuse son délire;
» Il a l'esprit timbré, mais le cœur généreux;
» Et c'est un fou du moins qui n'est pas dangereux.
» Il faut à Mohammad que je le recommande. »

Safad fut assailli de mainte autre demande.

Digitized by Google

Un pédant dénonçait toute innovation,
Animal de routine et d'imitation;
Tandis qu'un autre, atteint de contraire manie,
Changeant tout, brouillant tout, s'estimait un génie.
Un architecte habile, économe de frais,
Pour le construire à neuf, gâtait un vieux palais;
Un chanteur présentait ses projets de finance,
Un grave magistrat ses petits airs de danse;
Des charlatans vantaient leurs secrets merveilleux;
De fieffés intrigans, non moins charlatans qu'eux,
Venaient se déchirer, se supplanter l'un l'autre;
Enfin, ce monde là ressemblait fort au nôtre.

Aussi le bon Safad, déjà préoccupé,
Y fut jusques au bout complettement trompé;
Et demeurant toujours dans la même croyance,
Il ne s'apperçut pas qu'il tenait l'audience.
Bref, il conclut que tous étaient fous confirmés,
Sans remède, et tous faits pour rester enfermés.

Après ce beau travail, pour vous finir mon conte,
Il passa chez l'Émir, afin d'en rendre compte;
Il y but le sorbet; jugez s'il fut surpris
De voir plusieurs des fous au même honneur admis;
Il s'étonne, il ne sait ce que cela veut dire.
Il parle; on s'éclaircit; et lui-même de rire.
Tout le reste du jour se passa fort gaîment.

« Cher Safad, dit l'Émir, ce bas monde est vraiment
» Un hôpital de fous. Que chacun s'interroge;
» Chacun reconnaîtra qu'il a droit à sa loge;

Digitized by Google

» Un peu plus, un peu moins, nous extravaguons tous;
» Qui se croit le plus sage est le plus grand des fous. »

Mohammad eut raison. Dans ce monde bisarre,
En dépit de son nom, le sens commun est rare;
Qui le possède? Hélas! nul n'y doit trop compter.
Que conclure de-là? Qu'il faut se supporter,
S'accorder l'un à l'autre une heureuse indulgence.

Vous de qui je l'attends, pour qui j'écris et pense,
Ce conte, mes amis, fut fait pour vos ébats;
Comment le trouvez-vous, *si vous ne dormez pas*?

Digitized by Google

LE MEUNIER DE SANS-SOUCI,

ANECDOTE,

Lue à la séance publique de l'Institut - National, le 15 germinal an 5.

L'HOMME est, dans ses écarts, un étrange problême;
Qui de nous, en tout tems, est fidèle à soi-même?
Le commun caractère est de n'en point avoir.
Le matin incrédule, on est dévot le soir.
Tel s'élève et s'abaisse, au gré de l'atmosphère,
Le liquide métal, balancé sous le verre.
L'homme est bien variable. . . . et ces malheureux rois,
Dont on dit tant de mal, ont du bon quelquefois;
Je l'avoûrai sans peine, et ferai plus encore;
J'en citerai pour preuve un trait qui les honore.

Il est de ce héros, de Frédéric second,
Qui, tout roi qu'il était, fut un penseur profond,
Redouté de l'Autriche, envié dans Versailles,
Cultivant les beaux arts au sortir des batailles,
D'un royaume nouveau la gloire et le soutien,
Grand roi, bon philosophe, et fort mauvais chrétien.

Il voulait se construire un agréable asile,
Où, loin d'une étiquette arrogante et futile,

Digitized by Google

Il pût, non végéter, boire et courir des cerfs,
Mais des faibles humains méditer les travers,
Et mêlant la sagesse à la plaisanterie,
Souper avec *Dargens*, *Voltaire* et *Lamettrie*.

Sur le côteau riant, par le prince choisi,
S'élevait le moulin du meûnier *Sans-Souci*;
Le vendeur de farine avait pour habitude
D'y vivre au jour le jour, exempt d'inquiétude;
Et de quelque côté que vînt souffler le vent,
Il y tournait son aile, et s'endormait content.

Très bien achalandé, grâce à son caractère,
Le moulin prit le nom de son propriétaire;
Et des hameaux voisins les filles, les garçons,
Allaient à *Sans-Souci*, pour danser aux chansons.

Sans-Souci! ce doux nom, d'un favorable augure,
Devait plaire aux amis des dogmes d'Epicure.
Frédéric le trouva conforme à ses projets,
Et du nom d'un moulin honora son palais.

Hélas! est-ce une loi, sur notre pauvre terre,
Que toujours deux voisins entre eux auront la guerre;
Que la soif d'envahir et d'étendre ses droits,
Tourmentera toujours les meûniers et les rois?
En cette occasion le roi fut le moins sage;
Il lorgna du voisin le modeste héritage;
On avait fait des plans, fort beaux sur le papier,
Où le chétif enclos se perdait tout entier.
Il fallait, sans cela, renoncer à la vue,
Rétrécir la façade et courber l'avenue.

Digitized by Google

Des bâtimens royaux l'ordinaire intendant
Fit venir le meûnier, et d'un ton important :
« Il nous faut ton moulin ; que veux-tu qu'on t'en donne ?
» — Rien du tout ; car j'entends ne le vendre à personne.
» Il vous faut, est fort bon ! mon moulin est à moi,
» Tout aussi bien au moins que la Prusse est au roi ».
« — Allons, ton dernier mot, bonhomme, et prends-y garde ».
« — Faut-il vous parler clair ? — Oui. — C'est que je le garde ;
» Voilà mon dernier mot ». — Ce refus effronté
Avec un grand scandale au prince est raconté.
Il mande auprès de lui le meûnier indocile,
Presse, flatte, promet ; ce fut peine inutile ;
Sans-Souci s'obstinait : « Entendez la raison,
» Sire, je ne peux pas vous vendre ma maison ;
» Mon vieux père y mourut, mon fils y vient de naître ;
» C'est mon Potsdam, à moi ; je suis têtu, peut-être ;
» Ne l'êtes-vous jamais ? Tenez, mille ducats,
» Au bout de vos discours, ne me tenteraient pas.
» Il faut vous en passer ; je l'ai dit, j'y persiste ».

Les rois mal aisément souffrent qu'on leur résiste.
Frédéric, un moment par l'humeur emporté,
« Pardieu ! de ton moulin c'est bien être entêté !
» Je suis bon de vouloir t'engager à le vendre !
» Sais-tu que, sans payer, je pourrais bien le prendre ?
» Je suis le maître ». — « Vous ? de prendre mon moulin ?
» Oui ! si nous n'avions pas des juges à Berlin ».

Le monarque, à ce mot, revint de son caprice,
Charmé que sous son règne on crût à la justice.
Il rit, et se tournant vers quelques courtisans,
« Ma foi ! messieurs, je crois qu'il faut changer nos plans.

Digitized by Google

» Voisin, garde ton bien ; j'aime fort ta réplique ».

Qu'aurait-on fait de mieux dans une République?

Le plus sûr est pourtant de ne pas s'y fier.
Ce même Frédéric, juste envers un meûnier,
Se permit mainte fois telle autre fantaisie,
Témoin ce certain jour qu'il prit la Silésie,
Qu'à peine sur le trône, avide de lauriers,
Épris du vain renom qui séduit les guerriers,
Il mit l'Europe en feu ; ce sont là jeux de prince ;
On respecte un moulin ; on vole une province.

L'Olivier.

Digitized by Google

L'OLIVIER, LE FIGUIER, LA VIGNE ET LE BUISSON,

FABLE DE JOATHAM,

Tirée de la Bible, au liv. des Juges, chapit. IX, verset 8.

Messidor, an 5.

AFIN d'édifier mon dévot auditoire,
J'ai brodé sur la Bible un petit trait d'histoire;
La Bible est un beau livre, et j'en suis fort content;
On y tue un peu trop; mais on y peuple tant!
De forfaits et d'amours quel piquant assemblage!
L'inceste, le viol, la flamme, le pillage;
Les enfans de Lévi, saintement meurtriers,
Au nom de Jéhova, massacrant par milliers,
Et messieurs de Sodome, en leurs façons étranges,
Avec trop de bonté voulant traiter deux anges!
Les anges, comme on sait, étaient fort beaux garçons . . .
Mais je vous ai promis un récit; commençons.

Dans un village, ou bourg de notre République,
Demeuraient deux marchands, forts sur la politique.
L'un d'épices et d'huile y tenait magasin,
Aux ivrognes du lieu l'autre vendait son vin;
Tous les deux bons vivans, bien faits, de bonne mine,
Faibles de sens commun, robustes de poitrine,

Digitized by Google

Prêts à parler sur tout, sans se douter de rien,
Ainsi que tels et tels, que vous connaissez bien.

Ayant de longs discours étourdi l'assemblée,
Tous deux pour électeurs furent choisis d'emblée;
Et satisfaits d'eux-même ainsi que du scrutin,
Pour se rendre au chef-lieu, se mirent en chemin.
Les jacobins, la paix, les cloches, les finances,
Leur font dire, en marchant, cent mille impertinences;
Vers midi, pour dîner, on entre au cabaret;
Là, pour passer le tems, avant que tout soit prêt,
L'épicier, bel esprit, et jaloux de s'instruire,
Veut qu'on lui donne un livre ou des papiers à lire.

« N'avez-vous rien de neuf qui vienne de Paris?
» J'aime fort les journaux, lorsqu'ils sont bien écrits;
» Le *Miroir* est profond; le *Moniteur* est drôle;
» Vous pourriez bien dans peu m'y voir jouer un rôle....

» Ah! parbleu, croyez-vous, répondit l'hôtelier,
» Que je m'amuse après ce fatras de papier?
» Ce n'est pas en lisant que je fais mon commerce;
» J'ai mon four à chauffer, mon vin à mettre en perce;
» S'il entre un livre ici, ce sera le premier.
» Attendez cependant..... il me reste au grenier
» De ma pauvre défunte un livre de prière,
» Et la Bible en lambeaux, traînant dans la poussière.
— » Une Bible? eh bien! soit; il faut s'en contenter ».
L'hôte, en la secouant, s'empresse à l'apporter;
Et du livre enfumé la page jaunissante
S'ouvre, fort à propos, à la fable suivante:

Les arbres, rassemblés pour une élection
(Ce mot de nos lecteurs piqua l'attention)

Digitized by Google

De la place à donner, brillante et difficile,
Firent l'offre d'abord à l'Olivier fertile;
Par ses fruits excellens il était renommé,
Chéri pour sa douceur, et de tous estimé;
Il refusa l'honneur que l'on voulait lui faire;
« Qui? moi, dit-il, que j'aille, à moi-même contraire,
« Aux fureurs des partis me livrant désormais,
» Oublier que je suis un symbole de paix?
» Je ne sais point haïr; vos débats, vos querelles,
» Et vos inimitiés, qui deviennent mortelles,
» M'éloignent sans regret d'un poste glorieux
» Où je m'attirerais un peuple d'envieux;
» Je ne veux éblouir ni gouverner personne;
» Jouissez de mes fruits qu'avec plaisir je donne;
» Pour être à ma manière utile, si je peux,
» Un beau tems et la paix, c'est tout ce que je veux ».

Recevant à son tour un semblable message,
Le Figuier ne fut pas moins modeste et moins sage;
« Pour tant d'éclat, dit il, je ne fus point nourri;
» Les regards du soleil, la faveur d'un abri,
» Un coin dans le verger, que faut-il davantage?
» Ah! je serai toujours content de mon partage,
» Si je puis à loisir, dans mon obscurité,
» Conduire d'heureux fruits à leur maturité;
» Veiller au bien de tous est un soin trop pénible;
» C'est bien moins un honneur qu'une charge terrible;
» Je la cède aux plus forts, aux plus hardis que moi;
» Je crains moins d'obéir que de donner la loi ».

De ce double refus les arbres s'étonnèrent,
Et vers la Vigne alors tous les vœux se tournèrent;

Digitized by Google

Mais elle : « Y pensez-vous? mon nectar précieux,
« La force et le plaisir des hommes et des Dieux,
» Voudrais-je, dites-moi, cesser de le répandre
» Pour un stérile honneur dont il faudrait dépendre?
» La santé, la gaîté, ce sont là mes bienfaits;
» M'irai-je embarrasser d'infructueux projets,
» Éveiller la malice, armer la calomnie
» Souvent encouragée, et rarement punie,
» Et par l'ingratitude enfin me voir payer,
» Persécuter peut-être, ou du moins oublier,
» Votre idole aujourdhui, demain votre victime?
» A quelqu'autre portez votre frivole estime! . . .
» — A moi, dit le Buisson qui se mit sur les rangs,
Et de ses doigts crochus arrêtait les passans;
« A moi, mes bons amis; je suis par la nature
» Bien pourvu, bien armé pour repousser l'injure;
» Mes aiguillons piquans sauront vous protéger,
» Percer vos ennemis, et vous en bien venger;
» Vous pourrez vous cacher dans mon sein favorable;
» Je suis bas, tortueux, obscur, impénétrable. »
Enfin, à sa manière, il osait se vanter,
Et par quelques échos se faisait répéter.
Qui sait être impudent a de grands avantages,
Si bien que, lorsqu'on eut recueilli les suffrages,
Le Buisson se trouva nommé par grand hazard.
Chacun en fut honteux; mais il étoit trop tard.
« Collègue, interrompit l'amateur de vendange,
» Cette Bible a raison, et parle comme un ange.
» Deux préceptes fort bons sont cachés là dessous.
» D'abord, les grands emplois ne sont pas faits pour nous;
» Première instruction qui doit nous être utile :
» Songeons à débiter, moi mon vin, toi ton huile.

Digitized by Google

» Pour nous peindre tous deux, et sous nos propres traits,
» La Vigne et l'Olivier semblent là mis exprès ;
» De plus, souvenons-nous de chercher le mérite ;
» Forçons-le d'accepter les emplois qu'il évite ;
» A tous nos Électeurs portons cette leçon. »

L'ont-ils mise à profit ? On craint que le Buisson
N'ait trop su quelquefois, par une erreur insigne,
Faire oublier encor l'Olivier et la Vigne.

Digitized by Google

SOCRATE ET GLAUCON,

DIALOGUE TIRÉ DE XÉNOPHON,
Memorabilium Socratis, liv. III, chap. 8.

Thermidor, an 5.

TOI qui fus autrefois le plus sage des hommes,
Tu le serais encor dans le tems où nous sommes,
Bon Socrate, ou plutôt tu serais parmi nous
Le seul sage au milieu d'une bande de fous.
Hélas! que dirais-tu du bon peuple de France?
Que de celui d'Athène il a bien l'inconstance;
Qu'avec fureur toujours embrassant chaque excès,
L'exagération est le vrai mal français.

Mais n'allons pas du siècle entamer la satire;
Elle serait trop longue, et j'aurais trop à dire;
Voyons comment Socrate instruisit certain fat
Qui voulait s'emparer du timon de l'Etat.

Glaucon avait trente ans, bon air, belle figure;
Mais parmi les présens que lui fit la nature,
Elle avait oublié celui du jugement.
Glaucon se croyait fait pour le gouvernement;
Pour avoir eu jadis un prix de Rhétorique,
Il s'estimait au monde un personnage unique;
Sitôt qu'à la tribune il s'était accroché,
Aucun pouvoir humain ne l'en eût détaché:
Parler à tout propos était sa maladie.

Socrate l'abordant: « Plus je vous étudie,

» Plus je vois, lui dit-il, le but où vous visez.
» Votre projet est beau, s'il n'est des plus aisés.
» Vous voulez gouverner; vous desirez qu'Athènes
» De l'Etat en vos mains remette un jour les rênes ? »
— « Je l'avoue ». — « Et sans doute, à vos concitoyens,
» Vous paîrez cet honneur, en les comblant de biens ? »
— « C'est là tout mon desir ». — « Il est louable; et j'aime
» Que l'on serve à-la fois sa Patrie et soi-même.
» A ce plan, dès long-tems, vous avez dû penser;
» Par où donc, dites moi, comptez-vous commencer ? »
— Glaucon resta muet, contre son ordinaire.
Il cherchait sa réponse. — « Un très-grand bien à faire,
» Ce serait, dit Socrate, en ce besoin urgent,
» Dans le trésor public d'amener de l'argent.
» N'allez-vous pas d'abord restaurer nos finances,
» Grossir les revenus, supprimer des dépenses ? »
— « Oui; ce sera bien là le premier de mes soins ».
— « Il faut recevoir plus; il faut dépenser moins.
» Vous avez, à coup sûr, calculant nos ressources,
» Des richesses d'Athène approfondi les sources ?
» Vous savez quels objets forment nos revenus ? »
— « Pas très-bien; ils me sont, la plupart, inconnus ».
— « Vous êtes plus au fait, je crois, du militaire ? »
— « Six mois sous Périclès j'ai servi volontaire ».
— « Ainsi nous vous verrons, de nos braves guerriers,
» Par vos vastes projets préparer les lauriers ?
» Vous savez comme on fait subsister une armée,
» Par quels soins elle doit être instruite et formée ? »
— « Je n'ai pas ces détails très-présens à l'esprit ».
— « Vous avez, là-dessus, quelque mémoire écrit,
» J'entends ». - « Mais, non ». - « Tant pis; vous me l'auriez fait lire;

Digitized by Google

» J'en aurais profité. Du moins vous pouvez dire
» Si, payant nos travaux par des dons suffisans,
» L'Attique peut nourrir ses nombreux habitans;
» Prenez-y garde au moins, une erreur indiscrète
» Une mauvaise loi produirait la disette.
» Sur ce point important qu'avez-vous su prévoir?
— « En vérité, Socrate, on ne peut tout savoir ».
— « Pourquoi donc parlez-vous sur toutes les matières?
» Je suis un homme simple, et j'ai peu de lumières;
» Mais retenez de moi ce salutaire avis:
» Pour savoir quelque chose, il faut l'avoir appris.
» De régir les Etats la profonde science
» Vient-elle sans étude et sans expérience?
» Qui veut parler sur tout souvent parle au hasard.
» On se croit orateur; on n'est que babillard.
» Allez, instruisez-vous; et quelque jour peut-être
» Vous nous gouvernerez ». Glaucon sut se connaître;
Il devint raisonnable; et depuis ce jour-là
Il écouta, dit-on, bien plus qu'il ne parla.

Chez le doux Xénophon, l'élève de Socrate,
Son ami, son vengeur au sein d'Athène ingrate,
J'ai lu ce Dialogue, et je vous le tradui;
Puisse-t-il corriger les Glaucon d'aujourd'hui!

Digitized by Google

DIALOGUE

ENTRE DEUX JOURNALISTES,

Sur les mots *Monsieur* et *Citoyen*,

Lu à la Séance publique de l'Institut National, du 15 Nivose de l'an VI.

BONJOUR, *cher Citoyen.* — *Monsieur*, je vous salue.
— Comment? ma prévenance est-elle mal reçue?
Quand je vous tends la main, vous reculez deux pas?
— *Monsieur*, vous vous trompez. — Je ne me trompe pas.
Mais du nom de *Monsieur* pourquoi donc faire usage?
Celui de *Citoyen* me plairait davantage!
— Il me déplait à moi; je préfère Monsieur!
— Ah! j'entends; c'est de là que vient votre air d'humeur!
Je vous trouvais le front d'un pâle journaliste,
Qui de ses abonnés voit décroître la liste;
Je me trompais, confrère; eh bien! j'en suis charmé.
Mais puisqu'entre nous deux le débat s'est formé,
Entre nous, qui, courant des fortunes pareilles,
Amusons les oisifs du produit de nos veilles,
Politiques profonds et menteurs quelquefois,
Gouvernant l'Univers à neuf francs pour trois mois,
Raisonnons sans courroux, en rivaux qui s'estiment;
Pour juger ces deux mots, voyons ce qu'ils expriment;
Sire, *sieur*, ou *monsieur*, selon de vieux auteurs,
En étymologie habiles inventeurs,
Vient du grec *curios* (1); il veut dire mon maître;
Ce mot à prononcer doit vous coûter peut-être;
Par nos dévots ayeux il fut donné jadis
A Dieu même, à Jésus, aux saints du Paradis;

Digitized by Google

Et monsieur Saint-Pacôme (2), et monsieur Saint-Pancrace,
Poliment invoqués, les comblèrent de grâce.
Des gothiques barons le féodal honneur
Se fit intituler *Messire* et *Monseigneur;*
Monsieur, de ces deux mots synonyme futile,
A qui veut l'expliquer, n'offre qu'un sens servile;
Et je vous avoûrai que je suis étonné
Qu'à s'avilir soi-même on se montre obstiné.
Chez Octave (3) et Tibère, artisans d'esclavage,
Ce titre fut proscrit comme un superbe outrage;
Ainsi leur politique, épargnant les Romains,
Les forçait de paraître encor républicains.
Le Nègre qu'on vendait, en animal de somme;
Appelant *maître* un blanc, se croyait moins qu'un homme.
Je ne puis consentir à me placer si bas;
Un esprit généreux obéit, ne sert pas.
Oh! combien je préfère un nom dont la magie
Double notre valeur, soutient notre énergie,
Le nom de *citoyen!* il retrace à-la-fois
A celui qui l'entend ses devoirs et ses droits;
Ce nom, à remonter jusqu'à son origine,
Offre plus de douceurs qu'on ne se l'imagine;
Nos graves érudits l'ont toujours fait venir
Du latin *coïre* (4), s'assembler et s'unir;
Où ce titre est sacré, la liberté respire;
Sans cesse au bien de tous chacun tend et conspire;
C'est-là que l'on n'est point l'un à l'autre étranger;
Qu'enfans de la Patrie, on aime à partager
Les périls qu'elle court, l'éclat dont-elle brille;
Et chérir son pays, c'est aimer sa famille.
Un savant tel que vous a lu ses anciens;
Poëtes, orateurs, sages, historiens,

Digitized by Google

Voyez comme en tous lieux leurs sublimes ouvrages
Des civiques vertus offrent des témoignages!
De l'horrible attentat d'un Préteur inhumain
Cicéron venge-t-il un citoyen Romain?
Entendez-le tonner; sa voix majestueuse
S'élève, plus sublime et plus impétueuse;
Il s'indigne, il s'écrie (5): O lois! ô liberté!
Droit cher à des Romains, ô saint droit de cité!
Fort à propos pour lui, par ce droit honorable,
Saint-Paul le converti (6) se rendit redoutable;
Il fit trembler les Juifs; et sans chercher si loin,
Un peuple auprès de nous est encor mon témoin;
Visitez l'*Appenzel* (7) canton libre et sauvage;
Allez voir ces bergers, sénateurs de village,
Dont la démarche ferme et le regard serein
Disent qu'ils sont chez eux membres du souverain;
Ils aiment leurs rochers, mais d'une amour ardente,
Et lèvent fièrement leur tête indépendante.
La France où le ciel mit tout ce qui sait charmer,
Est-ce le seul pays que l'on ne puisse aimer?
L'exilé la regrette, et l'étranger l'admire;
Et dans quel tems encor votre aveugle délire
Abjure-t-il ce nom de citoyen français?
Lorsqu'il nous a valu d'incroyables succès;
Lorsque de nos guerriers l'invincible courage,
Surpassant tous les faits racontés d'âge en âge,
Étonne l'Univers; quels combats! quels exploits!
Combien à ces récits j'ai tressailli de fois!
Ce nom de citoyen les menait aux conquêtes,
Nous n'en prenons point d'autre au milieu de nos fêtes;
Le chêne et le laurier, offerts à nos héros
Semblent croître pour nous... — Ah! voilà les grands mots!

Digitized by Google

Vantez bien les attraits de la démocratie ;
Niveleur imprudent, caressez l'anarchie ;
Pour votre seul profit, au Peuple souverain
De la soumission allez ôter le frein ;
Prêchez l'égalité, dangereuse chimère !
— Ce n'est pas là mon plan ; vous le savez, confrère ;
Mon esprit n'admet rien qui soit exagéré,
Et j'ai même eu l'affront, qu'on me crût modéré ;
Douce et fière à-la-fois, l'égalité que j'aime
Sur la philantropie établit son système.
Je ne veux recevoir ni rendre aucun mépris ;
Je suis persuadé que tout homme a son prix :
Tel est plus bas que moi jeté par sa disgrâce,
Qui, plus haut élevé, tiendrait fort bien sa place.
Dédommageons le pauvre, au moins par des égards ;
Portons autour de nous de fraternels regards ;
Ce nom de citoyen, qu'il m'est si doux d'entendre,
Je le donne à chacun ; chacun peut me le rendre ;
Il réunit ainsi, par un heureux lien,
Le Magistrat suprême, et moi qui ne suis rien.
Le peuple encor le garde ; il prévaudra, je gage ;
Le peuple tient toujours le sceptre du langage ;
Imitons son bon sens ; et laissons un vain nom
Qui ne dit rien au cœur, et rien à la raison.
— Mais ce nom de *Monsieur*, malgré votre éloquence,
N'est qu'un nom sans valeur, jeté sans conséquence,
Une fausse monnaie, à laquelle toujours,
Parmi les gens bien nés, l'usage donne un cours.
On peut bien s'en servir sans faire une bassesse.
Si je dis à quelqu'un par pure politesse,
Votre *humble serviteur*, pensez-vous, s'il vous plaît,
Que je me donne à lui pour être son valet ?

Digitized by Google

Ces mots là, comme on sait, se disent pour la forme ;
Et c'est l'usage enfin auquel je me conforme.
— L'usage ? ah ! mon confrère ! un sage, un écrivain,
Précepteur par état du pauvre genre humain,
Courir à cette excuse ! Ainsi donc la routine
Vous tient lieu de raison, et vous sert de doctrine.
C'était l'usage aussi qu'un soldat roturier,
Fût-il un Scipion, restât bas-officier ;
Hoche, Moreau, Joubert, en suivant l'ordonnance (8),
N'eussent pu parvenir à la sous-lieutenance ;
C'était l'usage encor, que vingt fois mille écus
Fissent un magistrat d'un ignorant Crésus ;
Je pourrais vous citer maint trait encor moins sage ;
Vous me répondriez toujours : C'était l'usage.
Faux honneur, sot orgueil faisaient par-tout la loi ;
Chacun se pavanait, s'enflait dans son emploi ;
Et dans ce genre là, sans en vouloir trop dire,
J'ai vu des pauvretés à se pâmer de rire.
Se sentant fort petit, on voulait se hausser.
A cet échafaudage il faudra renoncer ;
Il faudra désormais, en changeant de système,
Servir la République, et valoir par soi-même.
— Tâchez donc de valoir ; nous vous en saurons gré ;
Mais ce nom, selon vous, si saint, si révéré,
Dois-je le prodiguer, et forcer ma franchise
A le prostituer à tel que je méprise ?
Nommez-vous citoyens tous ces ambitieux
Dont l'amour du pouvoir a fait des factieux ?
Appelerai-je ainsi les publiques sang-sues,
Des palais, des bureaux assiégeant les issues,
Et dont la probité, toujours prête à fléchir,
Aux dépens de l'Etat brûle de s'enrichir ?

Digitized by Google

Non. Je méprise trop leur égoïsme insigne ;
Ne montrons point d'estime à qui n'en est pas digne. . .
— Eh ! vous me fournissez un argument de plus.
Si ce nom fut toujours l'emblême des vertus,
Il en sera pour nous l'heureux germe, peut-être ;
Nous nommant citoyens, nous apprendrons à l'être ;
Ce nom que nos enfans sauront mieux mériter,
Ah ! soyons les premiers du moins à le porter.
Heureux de parvenir aux vertus qu'il rappelle !
— J'étais là dans un coin, présent à la querelle ;
On me prit pour arbitre : eh ! mais, dis-je à tous deux,
Je suis pour citoyen ; mon choix n'est pas douteux :
J'aime tous les pensers que ce beau nom réveille ;
Il convient à mon cœur ; il plaît à mon oreille.
Mais vous n'ignorez pas ce qu'il en coûte aussi,
Pour ramener au bien le pécheur endurci.
Le bon prêtre *Feuillet* (9) qui prêchait l'Evangile,
Voyant des gens souper certain jour de Vigile,
Plutôt que de damner ces scandaleux vauriens,
Leur dit : Mangez un bœuf, et soyez des Chrétiens.
Je vous en dis autant ; je hais la servitude ;
Mais je sais compatir à la vieille habitude ;
De la déraciner s'il n'est point de moyens,
Appelez-vous Messieurs ; mais soyez citoyens (10).

NOTES.

(1) Des savans fort respectables m'ont contesté que le mot *sieur*, *monsieur* vînt du grec, comme je l'ai dit dans ma pièce de vers.

Or, je soutiens que telle est son étymologie ; je n'ai point hasardé légèrement une assertion dans une matière si grave ; et

Digitized by Google

comme il importe de ne point laisser de doute sur une question de cette conséquence, voici une petite partie de ce que j'ai recueilli de mes recherches laborieuses.

Borel, *Trésor des recherches et antiquités gauloises*, imprimé in-4°., à Paris, 1655, dit expressément que *sire* vient de *KURIOS* et qu'il signifie la même chose que maître.

Et serez *sire* de ce châtel,
C'est-à-dire : et vous serez maître de ce château.

Pasquier, *Recherches de la France*, *liv. VIII*, *chap. 5*, montre comment ce mot de *sire* ou *sieur* a été emprunté du grec : il est venu, dit-il, du *kyrie eleeison*; de *kyrie* on a fait *sire* et *sieur*.

L'ancienne Encyclopédie est du même avis. On y lit au mot *Monsieur*, qu'il s'est écrit autrefois par *cy*, *Moncyeur*. Il y a en effet beaucoup de mots français où le *K* des grecs prend la consonnance de notre *S*, tels que Cyprès, Cynique, Cythère, etc.....

Je sais bien que Ménage, dans son *Dictionnaire Etymologique*, et le père Labbe, première partie de ses *Etymologies Françaises*, sont d'un avis différent : ils font venir *sieur* comme *seigneur*, de *senior*, *ancien*; on en a fait, disent-ils, par contraction, *sior* et *sieur*. J'avouerai que leur conjecture n'est pas sans vraisemblance; mais, outre les savans que j'ai déjà cités, j'ai encore pour moi *Ducange*, ce qui n'est pas une petite autorité, *Hauteserre*, *au chap. V du liv. 3 des ducs et des comtes de province*; *Trippault*, et autres auteurs célèbres.

On pourrait faire là-dessus une dissertation en plusieurs volumes. Je m'en occuperai dans mes momens de loisir.

(2) Pour peu qu'on ait lu de vieilles histoires, ou de vieux titres, on y a vu l'église de *monsieur Saint-André*, la fête de *monseigneur Saint-Denis*. Borel, que j'ai déjà cité, rapporte ces deux vers d'un ancien poëte :

Pardonnez-moi, *beau sire Dieux*;
Car je sens que je deviens vieux.

(3) Suétone nous apprend qu'Auguste étant au théâtre, et

Digitized by Google

l'acteur ayant prononcé ces mots : *O dominum æquum et bonum ! O maître juste et bon* ! Les spectateurs en firent l'application à l'Empereur par leurs applaudissemens. Auguste leur imposa silence, et publia le lendemain un édit qui défendait, sous des peines sévères, de l'appeler ainsi. Tibère ayant reçu ce titre d'un romain, s'en fâcha comme d'une injure, *contumeliæ causâ*, dit encore Suétone. Mais à mesure qu'on s'éloigna de la République, et que le pouvoir absolu s'établit, le mot *dominus* fut mis en usage. Domitien s'intitulait sans façon : *Dominus Deus que noster : notre maître et notre Dieu.*

(4) Pour l'étymologie de *Citoyen*, j'espère qu'on ne s'avisera pas de me la contester, quand j'ai pour moi l'autorité de Cicéron. *Cives dicti, inquit Cicero, à coëundo.* Voyez le *Trésor cicéronien de Robert Etienne*, au mot *Civis.*

(5) Lisez le fameux morceau du supplice de Gavius, dans le discours contre Verrès, *De suppliciis*, c'est là que vous trouverez cette belle exclamation : *O dulce nomen libertatis ! O jus eximium nostræ civitatis ! O lex Porcia, leges que Semproniæ !* etc. C'est là que nous pourrions apprendre à devenir citoyens et orateurs. Mais on ne lit plus guères Cicéron; et il y paraît à nos opinions politiques et à nos harangues. Si l'on veut pourtant conserver au moins quelqu'étincelle de goût, il faudra remettre en honneur l'étude des anciens. J'entendais, il y a peu de temps, deux savans causer ensemble. *Ah ! mon ami*, disait l'un, *avant vingt ans personne, en France, ne saura écrire en latin. Ajoutez*, répondit l'autre, *ni en français.*

(6) Saint-Paul, après avoir été persécuteur, fut persécuté. C'est assez la règle de tous les temps. Il se tira d'un pas fort dangereux, en réclamant son droit de citoyen romain. *Actes des Apôtres, chap. 22.*

(7) Je n'ai point visité *l'Appenzel;* j'en parle sur la foi du voyageur anglais Coxe, et du citoyen Ramond, son traducteur. Ce dernier a placé, dans son propre voyage, un tableau très-intéressant et très-animé d'une assemblée du canton de Glarus, à laquelle il assista en 1777. *Lettres sur la Suisse, tome 1er.*

Ceci

Digitized by Google

(8) Ceci n'est point une plaisanterie ; la chose est vraie à la lettre. L'ordonnance pour la formation et la solde de l'infanterie française, du 12 juillet 1784, *signé* Louis, et plus bas le maréchal de Ségur, porte, article 35, qu'aucun ne sera proposé pour être sous-lieutenant en pied ou de remplacement, qu'autant qu'il aura fait devant le généalogiste de sa majesté, les mêmes preuves de noblesse que celles exigées pour les élèves de l'École Militaire, et qu'on sera tenu de produire son extrait de baptême avec le certificat du généalogiste. Les mêmes dispositions étaient répétées dans les ordonnances faites par le même Ministre pour l'infanterie étrangère, pour la cavalerie et pour les dragons. Il faut convenir que cela était fort bien imaginé pour amener l'abolition des privilèges de la noblesse.

(9) Ce trait est rapporté par Racine. *Fragmens historiques.*

(10) En définitif, il paraît que le mot de *Citoyen* prévaudra en public, dans les assemblées, dans les tribunaux, aux théâtres, dans les livres, dans les journaux, etc., et que nous garderons *Monsieur* pour la conversation familière, et l'usage habituel ; à la bonne heure. Il est certain qu'il y a tel individu qu'on ne pourrait appeler *Citoyen*, sans avoir l'air de se moquer de lui ; mais ceux qui sont dignes de porter ce nom, seront toujours fort aises qu'on le leur donne. Ainsi J.-J. Rousseau, dont l'un de mes interlocuteurs aurait pu invoquer l'autorité et l'exemple, était désigné dans la société de Duclos, de Diderot, etc...., par ce mot : *le citoyen*, qui était devenu comme son surnom. Il nous l'apprend lui-même dans ses confessions, et il le tient à grand honneur.

Digitized by Google

LE DOYEN DE BADAJOZ,

CONTE MORAL.

Tiré du *Recueil des Contes et apologues orientaux* de Blanchet; lu à la Séance publique de l'Institut National, le 15 messidor, an 6.

Mes chers amis, ma muse, dans ses rimes,
A tous vos goûts se prête volontiers.
Puisqu'à présent vous aimez les Sorciers,
Que vos romans, drames, et pantomimes,
Rares tissus d'inventions sublimes,
Sont tout noircis de Diables et d'Enfer,
Je veux aussi mettre en jeu Lucifer.

Plaçons d'abord notre scène en Espagne;
Car à Paris, dans ce siècle de fer,
Traits de Sorciers seroient contes en l'air;
De plus en plus l'incrédulité gagne.

Bien est-il vrai pourtant qu'aux Boulevards,
Et même ailleurs, on voit sur le théâtre
Danser le Diable et cent spectres hagards,
Masques hideux de singes, de lézards,
Le front cornu, la peau noire ou verdâtre,
De leur laideur offensant les regards;
Chacun y court; on en est idolâtre;
Tant nous gardons le vrai goût des beaux arts!

Digitized by Google

Du tems qu'en France étaient prêtres et moines,
On y voyait vivre en vrais Doms pourceaux,
Digérant bien, de gros et gras chanoines,
Gens fortunés, mi-mondains, mi-dévots;
Le Ciel daignait les former en troupeaux,
Puis les doter de maint et maint bon titre;
Chaque troupeau s'appelait un chapitre;
Chaque chapitre élisait son Doyen.
Par ce nom là vous entendez fort bien
Un chef parmi la gent canoniale,
Un dignitaire : à l'office, au sermon,
Celui qui dort dans la première stale,
Après l'Évêque, est le Doyen. — Or donc,
De Badajoz l'église cathédrale
Eut un Doyen, pour ses talens cité.
Il valait seul une Université.
Droit, Médecine, Arts et Théologie,
Il savait tout, excepté la Magie.
Cet art puissant, qui fait qu'on est devin,
Il l'ignorait : c'était son grand chagrin.
A sa douleur on lui montre un remède.
Quelqu'un lui dit qu'il existe à Tolède,
Dans un faubourg, vivant *incognitò*,
Un magicien nommé dom Mendrito,
Du grand Albert le disciple et l'émule.
Il ne remet l'affaire au lendemain.
Incontinent il fait seller sa mule,
Et de Tolède enfilant le chemin,
Chez Mendrito va descendre au plus vite....
Descendre?... Non; il monte.... en un grenier
(Car des Savans c'est l'ordinaire gîte.)
Il se présente et dit : « Seigneur sorcier,

Mon nom pour vous n'est pas nouveau peut-être ;
De Badajoz vous voyez le Doyen ;
Tous nos savans me surnomment leur maître ;
Mais c'est trop peu, si vous n'êtes le mien.
Enseignez-moi la science profonde
Dont le pouvoir s'étend sur l'autre monde.
Vous en serez récompensé dans peu.
Un vieux prélat n'a que moi de neveu ;
Il m'est bien cher ; le Ciel lui soit en aide !
Mais à son âge, il faut, s'il plaît à Dieu,
Que mon tour vienne, et que je lui succède ;
Ce pas-là fait, je monterai plus haut ;
Car entre nous, chacun sent ce qu'il vaut ;
Jugez alors pour moi quelles délices
De m'acquitter de vos rares services !
Je vous promets . . . » — « Eh ! oui, j'entends fort bien ;
Vous promettez et vous ne tiendrez rien,
Dit le sorcier ; bien dupe qui s'y fie !
Cherchez ailleurs un maître de magie.
J'en ai tant vus, de ces grands prometteurs,
Qu'après l'essai, j'ai reconnus menteurs !
Que m'ont valu mes complaisances folles ?
Des complimens, du vent et des paroles ;
D'ingratitude à la fin je suis las !
Allez, vous dis-je, on ne m'y reprend pas ».
— « Quoi ! se peut-il ? . . . . Ah ! j'ai peine à le croire,
Dit le chanoine en poussant un hélas !
Quoi ! vous avez rencontré des ingrats ?
Est-il possible ? . . . A-t-on l'ame assez noire ? »
Et là-dessus il cita force traits
Pris des auteurs dans la Fable et l'Histoire,
Sur-tout Sénèque, au Traité des Bienfaits ;
Car le Doyen avait de la mémoire.

Digitized by Google

Dom Mendrito vint à s'humaniser.
Eh ! le moyen de pouvoir refuser
Un digne prêtre, un homme des plus sages,
Qui savait tant et de si beaux passages !
« Allons ; dit-il, encore celui-ci. »
D'une fenêtre aussi-tôt il s'approche,
Et dit fort haut les termes que voici :
Inès, mettez deux perdrix à la broche ;
Monsieur l'abbé soupe ce soir ici.
Puis au Doyen d'un ton plus radouci :
« Passons, mon cher, dans mon laboratoire ;
Je vous y veux expliquer le grimoire. »
Notre Doyen ne se fait pas prier.
Dans peu de temps le docile écolier,
Par ses progrès sut étonner son maître ;
Tant était vif son desir de connaître !
En moins de rien s'écoule un mois entier.

Voilà qu'un jour, tandis qu'à la Science
Il s'appliquait, arrive en diligence
Une voiture, et puis maint estafier :
C'est le grand Chantre avec le Trésorier,
Et quatre anciens, envoyés du chapitre
Vers le Doyen ; la députation
Vient l'informer de son élection,
Et le harangue, et lui donne le titre
De Monseigneur. Une indigestion
Vient d'envoyer son oncle prendre place
Parmi les Saints qu'on chante à la préface ;
Il est Évêque, et d'une seule voix
Tout le chapitre a fait ce digne choix.

Digitized by Google

Dom Mendrito, présent à l'ambassade,
Avec esprit saisit le bon moment ;
D'un ton aisé, louangeur, mais point fade,
A Monseigneur il fait son compliment ;
Puis il ajoute : « A présent je me flatte
Que sa grandeur ne sera pas ingrate.
En quatre mots, sachez quel est mon but.
Je n'ai qu'un fils, bon prêtre, s'il en fût,
Il dit la messe, il lit dans le bréviaire
Passablement ; mais à ne vous rien taire,
On n'en fera jamais un grand sorcier ;
Mais ce serait un bon bénéficier. »
— « Cela suffit, et j'en fais mon affaire,
Dit le Prélat ; non pas pour le moment ;
Avec des gens qu'il faut que je ménage,
J'ai par malheur plus d'un engagement ;
Vous attendrez ; j'ai promis ; c'est dommage.
Comptez sur moi ; mais ne nous quittons pas ;
De vos leçons j'ai trop besoin encore ;
A Badajoz suivez-moi de ce pas ;
Et quelque jour, mon maître que j'honore,
Reconnaîtra si de lui je fais cas. »

Dans ce discours qui n'eût pris assurance ?
L'attachement, le respect, l'espérance,
Du cœur humain mobile tout puissant,
Détermina le sorcier complaisant.
Le bon Prélat le prenant dans sa chaise,
A Badajoz le mène obligeamment ;
Dans le Palais il eut son logement ;
Il en donnait ses leçons plus à l'aise ;
Même au besoin, des soins du Diocèse

Digitized by Google

Il se mêlait, et fort élégamment
Tournait un prône, ou bien un mandement;
De sa façon, mainte oraison funèbre
De Monseigneur rendit le nom célèbre;
Il composa plus d'un beau réglement
Pour les obits et pour le séminaire;
Le Diable fut cette fois Grand Vicaire.
Un tel métier n'était pas trop le sien;
Mais quand il veut, le Diable fait tout bien.

Il n'était bruit aux deux bouts du royaume
Que de l'Évêque à Badajoz placé.
C'était un saint, c'était un Chrysostôme,
De son vivant digne d'être enchâssé;
La chrétienté n'avait son second tome.

Un an après, un riche archevêché
Vient à vaquer: c'est celui de Séville.
Pour le remplir, l'Évêque est recherché.
Le sage Alphonse, alors roi de Castille,
Veut devant lui que la double croix brille;
Il est renté de deux cent mille écus;
Une abbaye encore, et des plus grasses,
Un beau matin arrive au par-dessus;
Bref, il obtient l'abondance des grâces
Du Saint-Esprit; mais il n'est pas au bout.

Lorsque des gens la fortune s'avise,
Vous les voyez courir, aller à tout
D'un train rapide, et la foule est surprise.

Un an après, de par Sa Sainteté,
Le chapeau rouge, à Séville apporté,

Digitized by Google

Vient sur son front s'unir avec la mitre;
Et de la foi le souverain arbitre,
Du Dieu très-haut le Vicaire sacré,
Le nomme encore légat *à latere*,
L'appelle à Rome, où sa docte éminence
Va gouverner, faire mainte ordonnance,
Mener un train de Prince, être flatté
Par les petits, par les grands détesté.
Son rang l'appelle au sacré Consistoire;
Il y paraît; il y soutient sa gloire;
C'est un prodige; on n'a rien vu de tel.
Tant de talent tient du surnaturel.

Un an après, événement terrible!
Le Pape meurt; car le Pape est mortel,
Tout comme nous, bien qu'il soit infaillible,

L'église alors d'un nouveau chef visible
Doit faire choix; un conclave est formé,
De toutes parts exactement fermé;
Mais au dehors, au dedans, on intrigue;
Les factions, la cabale et la brigue
Règnent, Dieu sait! en vain on se fatigue;
A l'emporter trop bien accoutumé,
Le Cardinal espagnol est nommé.
Le voilà Pape. On l'adore, on l'encense,
Il tient les clefs du royaume des cieux;
Il tient encor, ce qui, dit-on, vaut mieux,
L'utile clef de la sainte finance.

Du bon métier qu'on nomme papauté,
(Bon autrefois, aujourd'hui bien gâté)

Digitized by Google

Sitôt qu'il eut adopté les maximes,
Il enrichit les neveux santissimes,
Frère, oncle, tante, et les petits cousins;
Tous ses parens, éloignés ou prochains,
Eurent leur part; il en vint des centaines;
Tout ce qui vint retourna les mains pleines.

Et Mendrito, me demandera-t-on,
Que fesait-il? Mendrito? le pauvre homme,
De Badajoz à Séville et dans Rome,
Avait suivi constamment son patron,
A chaque pas présentant sa supplique,
Et recevant toujours même réplique.
Pour demander il prenait mal son tems;
D'autres avaient su gagner les devans;
C'était un Prince, ou c'était la maîtresse
Du vieux Ministre; et puis une Duchesse,
Puis un bâtard du Cardinal infant;
C'était, à Rome, un ami du Saint-Père,
Fort beau jeune homme, à la cour tout-puissant.

De ces raisons, malgré qu'il n'y crût guère,
Il s'efforçait de paraître content;
Car il craignait encore de déplaire.

Mais lorsqu'enfin chacun eût eu son tour,
Il s'enhardit, et croit pouvoir un jour
Venir aussi réclamer son salaire.

Il représente, en toute humilité,
Ses longs travaux, son assiduité,
Touche deux mots de la reconnaissance
Qu'on lui promit, et qu'on est en puissance

Digitized by Google

De lui prouver : « A votre Sainteté
Si désormais je ne suis plus utile,
Si dans mon art j'ai su la rendre habile
Autant que moi, puissé-je en liberté,
Avec mon fils, dans un modeste asile,
Jouir enfin d'un repos mérité!
Un Philosophe, un ecclésiastique
Doivent de peu savoir se contenter.
Il ne nous faut que de quoi subsister.
Une retraite, un viager modique,
Serait pour nous un présent magnifique. »

Le Très-Saint-Père accueillait l'orateur
D'un air affable, et d'un sourire honnête;
Et cependant il cherchait dans sa tête
Ce qu'il ferait de son cher précepteur.
Dans peu d'instans sa réponse fut prête.
Pour éconduire un chétif magicien,
Obscur savant, pauvre homme de génie,
Il ne fallait tant de cérémonie.
Ses documens n'étant plus bons à rien,
Des gens de poids m'ont dit que le Saint-Père
Par ce discours montra son caractère :

« Notre cher fils, nous sommes informés
Que tous les jours, seul, vous vous enfermez,
Pour pratiquer d'horribles sortiléges,
Qui sont, mon fils, autant de sacriléges.
Vous vous damnez; nous en sommes fâchés;
Nous devrions, pour de si grands péchés,
Vous infliger très-rude pénitence.
Remerciez notre extrême indulgence

Digitized by Google

Qui pour tout ordre et pour tout châtiment,
D'auprès de nous vous bannit seulement.
Nous vous mandons, sans délai ni remise,
De quitter Rome et l'État de l'Église ;
Faute de quoi, comme hérétique ou juif,
Nous vous ferons, dans trois jours, brûler vif. »

Sans sourciller, sans lui faire un reproche,
Dom Mendrito cria cette fois-ci :
Inès, ôtez les perdrix de la broche ;
Monsieur l'Abbé ne soupe pas ici.

A ces seuls mots, le malheureux élève
Frappé soudain, s'éveille d'un beau rêve,
Et se retrouve..... assis dans le réduit
Où le sorcier l'a d'abord introduit.
Même au cadran d'une vieille pendule,
Il voit qu'un tour s'est à peine achevé,
Tandis qu'il a si doucement rêvé.
Sans déserter la magique cellule,
En moins d'une heure il fut deux fois mitré,
Puissamment riche, et noblement titré,
Prélat, Légat, et Cardinal et Pape,
Et tout cela, dans un clin-d'œil, s'échappe.
Tout est magie et prestige, sinon
Qu'il se voit dupe encor plus que fripon,
Dix fois ingrat, et cent fois ridicule.
Muet, confus, il sort de la maison ;
Près de la porte il trouve encor sa mule
Toute sellée, et monte sur son dos.

Comme il montait, Lucifer en personne

Digitized by Google

Lui saute en croupe, et prononce ces mots,
D'un ton de voix dont le Doyen frissonne :
« Comme tu vins, retourne à Badajoz,
Et souviens-toi que, même aux yeux du Diable,
L'ingratitude est un vice effroyable. »

Digitized by Google

SUR MON ÉLECTION AU CORPS LÉGISLATIF.

Fin de Floréal, an VI.

J'ÉTAIS allé jouir, au retour du Printems,
Des dons de la nature, et du calme des champs,
Respirer un air frais, voir une clarté pure,
Et les premières fleurs, et la jeune verdure.....
Mais l'austère devoir me rappelle à Paris;
J'arrive; quelle fièvre a saisi les esprits?
Les partis opposés exhalent leur furie;
On imprime, on placarde, on braille, on s'injurie;
On m'aborde en criant : voyons; quel est ton but?
Es-tu pour l'*Oratoire?* Es-tu pour l'*Institut* (1)?
— Je suis pour le bon sens, et pour la République.
— Non. Il faut sans détour que ta bouche s'explique.
Te voilà Député. — Moi? Que m'apprenez vous?
— Nous vous avons élu; mais vous serez pour nous.
— Va; ton élection ne vaut rien. — Elle est bonne.
— Il faut qu'il la défende. — Il faut qu'il l'abandonne.

(1) Il y avait eu *scission* dans l'Assemblée Électorale; une partie des Électeurs était restée dans l'ancienne église de l'Oratoire; l'autre s'était réunie dans la salle des séances de l'Institut, et chacune avait fait des nominations différentes.

Digitized by Google

— Que veut-on ? juste ciel ! quel aveugle démon,
Dans un fâcheux scrutin a fait jeter mon nom ?
Irai-je m'embarquer sur cette mer d'intrigues,
Et de la faction endurer les fatigues ?
J'étais content du poste où le sort m'avait mis ;
Ministre studieux de la sage Thémis,
Ma main accoutumée à porter la balance,
A sonder les replis de la Jurisprudence,
Saura-t-elle, employant l'adresse ou la vigueur,
De rivaux acharnés désarmer la fureur !
S'instruisant à dompter l'Hydre aux cent mille têtes,
Démosthène, dit-on, haranguait les tempêtes,
Luttait contre les vents et les flots en courroux ;
Moi, j'ai toujours parlé sur le ton le plus doux ;
Et vous, charmans loisirs, consacrés à l'étude,
Bonheur que n'empoisonne aucune inquiétude,
Volupté de l'esprit, allez-vous m'échapper ?
— Bon ! c'est bien tout cela dont tu dois t'occuper !
Tu n'as plus désormais, sans étude et sans livre,
Qu'un goût à consulter, et qu'une règle à suivre.
C'est l'esprit de parti ; prononce-toi ; choisis,
Ou plutôt de ce pas cours joindre nos amis ;
Mais suis la route après, qui te sera tracée ;
Tu ne t'appartiens plus ; tu n'as plus de pensée ;
Pour juger un avis, sans voir ce qu'il contient,
Regarde seulement le côté dont il vient ;
Ne songe qu'à flétrir et perdre tes émules ;
Accable-les de noms affreux ou ridicules ;
Voilà comme on parvient ; voilà depuis long-tems
Ce qu'ont fait parmi nous vingt partis différens,
Victorieux, vaincus, renversés l'un par l'autre.
Chacun d'eux eut son tour, et nous aurons le nôtre.

Digitized by Google

Qui cause ces débats? deux choses seulement
Que chacun veut pour soi, le pouvoir et l'argent.
C'est le prix de la guerre ; osons donc l'entreprendre.
Qui craint tant d'attaquer, saura mal se défendre.
Allons donc; guerroyons ; nous allons commencer,
Pour mieux arranger tout, par tout bouleverser.
— Je ne suis point votre homme ; il faut que je le dise;
Et si vous permettez qu'on parle avec franchise,
Je déteste cet art, profond dans ses fureurs,
Toujours du bien public colorant ses noirceurs,
Qui prêche impudemment les plus fausses maximes,
Change le blanc en noir, et les vertus en crimes;
Quittez ces airs fougueux et ce ton emporté ;
Voulez-vous faire enfin aimer la liberté?
Cessez donc de la peindre en Ménade farouche,
Le poignard à la main, et l'insulte à la bouche;
Par d'éternels débats c'est trop nous affaiblir;
On a beaucoup détruit, songeons à rétablir.
L'un l'autre vers le but tâchons de nous conduire ;
On n'est point un *suspect*, pour m'oser contredire;
Je suis pour qu'on s'instruise, et je forme le vœu
Qu'on discute beaucoup, en disputant fort peu.
— Un autre alors m'aborde, et d'un ton pacifique :
Vous allez vous mêler de la chose publique ?
Tant mieux ; on vous estime, et vos bons sentimens
Vous ont fait distinguer par *les honnêtes gens.*
Quelquefois seulement votre muse hardie
Montre un penchant fatal pour la philosophie;
Vous avez lu Rousseau, Voltaire, Montesquieu,
Gens qui vous ont appris à ne croire qu'en Dieu,
A fouler à vos pieds maints préjugés antiques,
A former librement des vœux patriotiques;

Digitized by Google

Hélas ! tout est perdu, depuis que nous pensons ;
Ah ! qu'il vaudrait bien mieux, abjurant leurs leçons,
Obscurcir par degrés des clartés mensongères,
Et ramener le culte et *la foi de nos pères !*
D'assez cruels malheurs nous ont trop avertis
Qu'il en faut revenir .... d'où nous sommes partis.
Voulez-vous seconder nos efforts légitimes ?
— Qui ? moi, je changerais d'esprit et de maximes ?
Car enfin je comprends où tendent vos discours.
Non ; non, ce que je fus, je le serai toujours,
Ennemi des excès, évitant chaque extrême,
Et dans la Liberté ne cherchant qu'elle-même.
J'ignore quel destin me garde l'avenir ;
Mais si je dois laisser un peu de souvenir,
Nul reproche odieux n'atteindra ma mémoire ;
Et si l'on dit un jour : il obtint peu de gloire,
Je veux que l'on ajoute : il aima son pays.
Puissé-je le servir, il n'importe à quel prix !
J'accepte sans orgueil un périlleux suffrage ;
Heureux, si quelque bien peut être mon ouvrage,
De mon paisible état que le sort m'ait tiré !
Et plus heureux cent fois, lorsque j'y rentrerai !

Digitized by Google

CONTES ET OPUSCULES EN PROSE.

SUR LE DÉFAUT DE MODÉRATION.

Servare modum, finemque tenere.
LUCAIN, liv. 1er.

Garder une juste mesure, et marcher constamment à son but.

ARTICLE traduit de la Gazette Scientifique du Nord, qui s'imprime à Christiania, en Norvège.

De Torno, en Laponie, le....

DE grands Philosophes nous ont appris que la raison, l'instinct, l'intelligence, comme on voudra l'appeler, est, dans les différentes espèces d'animaux, en raison de la masse de leur cervelle, comparée à la masse totale de leur corps. On convient que l'homme a plus de cerveau, proportion gardée, que le cheval et le bœuf. Voilà pourquoi nous mangeons du bœuf à-la-mode, et nous crevons des chevaux de poste. Le cerveau d'un âne ne fait que la deux-cent cinquante-quatrième partie de son corps, au lieu que celui de la souris des champs en fait la trente-unième partie. Aussi une souris a-t-elle une petite mine assez spirituelle, quoiqu'il ne lui revienne, de compte fait, que huit à neuf fois plus d'esprit qu'à un âne.

On a remarqué que les poissons, eu égard au reste de leur corps, sont ceux des animaux qui ont le moins de

Digitized by Google

cervelle ; et il n'y a rien de si bête qu'une carpe. L'éléphant est celui de tous les quadrupèdes qui a le plus de sagacité, jusque-là qu'il croit en Dieu, et fait sa prière du matin, suivant Pline le naturaliste, Ælien, Plutarque, et autres auteurs graves ; mais avec tout cela, l'éléphant n'a guère que dix livres de cervelle ; et l'on en a trouvé cinq livres dans un crâne d'homme qui, à la vérité, était assez bien rempli. Or, un éléphant pèse autant que cinquante hommes : il est clair, d'après cela, qu'en général, *positis ponendis*, et sauf les exceptions, un homme peut se flatter d'avoir vingt-cinq fois autant de raison qu'un éléphant ; c'est un joli partage.

C'est le plus ou le moins de cerveau, dit l'auteur du Système de la Nature, qui constitue la différence entre l'homme et la bête, entre l'homme d'esprit et le sot : leurs facultés intellectuelles sont en raison du volume de leur cerveau.....

Cela posé, les Lapons étant les plus petits hommes, (la plupart n'ont pas quatre pieds de haut,) et ayant la tête d'une grosseur démesurée, doivent être très-supérieurs pour les facultés intellectuelles, à toutes les autres variétés de l'espèce qui se dit humaine.

On ne sera donc pas surpris qu'une découverte très-extraordinaire et très-intéressante ait été récemment le fruit des travaux d'un savant qui réside au-delà du cercle polaire.

Le docteur Pétrus Goodsense (1), demeurant à Wardhus, près le Cap-Nord, professeur des sciences physico-mathématiques, en l'université de la même ville, membre des

(1) Goodsense (Bon sens.) Le Docteur lapon est du petit nombre d'hommes, et même de savans qui sont dignes de porter ce nom.

Digitized by Google

Sociétés littéraires de Mastung, de Tunna-Hianga, de Koënges, de Pello, etc....., associé libre de toutes les Académies des trois Laponies Danoise, Russe et Suédoise, a tellement perfectionné le télescope d'Herschell, qui ne grossit que de douze mille fois, qu'il est presque parvenu à lire les affiches de comédie, et celles des biens à vendre dans les différentes planètes, où il y a des villes bâties et habitées, comme on le sait depuis le voyage de Cyrano de Bergerac dans la Lune, et depuis celui de Micromégas et de l'habitant de Saturne, qu'on a vus, il y a une soixantaine d'années, se promenant à pied dans la mer Baltique.

Ce n'était pas assez de cet excellent télescope : pour mieux satisfaire sa curiosité sur ces mondes lointains, le docteur Lapon est venu à bout de fabriquer un cornet acoustique, au moyen duquel il entend ce qui se dit dans la Lune, dans Vénus, dans Mercure, etc., toutes les fois que la conversation s'anime, et qu'on y parle un peu haut.

On dit bien vrai, que le génie fait les découvertes, et qu'ensuite l'observation les confirme ; ainsi Newton avait annoncé que la terre devait être applatie vers les pôles, long-temps avant que les expériences faites sur la différence de la longueur du pendule à Quito dans le Pérou, et à Pello, en Laponie, eussent démontré cet applatissement. Ainsi Fontenelle, réfléchissant sur la petite distance où Mercure se trouve du Soleil, (il n'en est, en effet, qu'à douze millions de lieues,) assure que dans cette planète la chaleur doit faire bouillonner toutes les têtes, et brûler tous les cerveaux. « Que sera-ce, dit-il, » des habitans de Mercure ? Il faut qu'ils soient fous à » force de vivacité. Je crois qu'ils n'ont point de mé-

» moire. . . . , qu'ils ne font jamais de réflexions sur rien ;
» qu'ils n'agissent qu'à l'aventure , et par des mouvemens
» subits ; et qu'enfin c'est dans Mercure que sont les petites
» maisons de l'univers. »

Cette conjecture est parfaitement confirmée par les observations du Docteur Pétrus Goodsense.

Il a commencé ses expériences sur Mercure ; il y a dirigé son télescope , et son cornet acoustique , de manière à voir et à entendre à-peu-prés tout ce qui se passe dans cette petite planète , qui n'a pas quinze cents lieues de diamètre.

Quelle a été d'abord sa satisfaction de trouver qu'il entendait à merveille la langue mercurienne ! mais cela ne l'a pas étonné ; notre Docteur savait , d'après les recherches de l'érudit Court de Gebelin , que les hommes ont eu une langue primitive , dont toutes les autres sont dérivées. Cette langue , comme nous l'assure l'auteur du Monde Primitif , n'est autre que le bas-breton , ou l'ancien celtique qui vient du Nord ; il est hors de doute , chez beaucoup de savans , qu'Adam parlait bas-breton dans le paradis terrestre ; par la même raison , cette langue primitive a dû être celle des premiers habitans de chaque planète. Heureusement elle s'est conservée dans Mercure , parmi les Lapons qui ne voyagent guère , et dans le district de Quimpercorentin.

Nous pourrons avoir , d'après cela , des notions exactes des mœurs et du caractère des habitans de Mercure. Le Docteur ne les a encore observés que pendant cinq à six jours , et jusqu'à présent le résultat de ses observations est que Fontenelle n'avait conjecturé que trop juste sur leur compte.

Comme l'a deviné ce philosophe , ils n'agissent qu'à

Digitized by Google

l'aventure, et par des mouvemens subits ; se livrant à une espèce de fureur qu'ils expriment par un mot bas-breton, qui répond à notre mot français *enthousiasme.* Cet enthousiasme les conduit, ou plutôt les emporte, dans les occasions les plus intéressantes, dans les circonstances les plus difficiles ; aussi sont-ils toujours jetés dans les extrêmes, et passent-ils en un moment, d'un excès de folie, à l'excès de la folie opposée.

Le Docteur Goodsense ne put s'empêcher de rire, le premier jour qu'il les observa ; il vit qu'ils allaient tous, sautant sur le pied droit. Un grand nombre d'entre eux criaient qu'il n'y avait pas moyen d'aller autrement ; que le pied gauche n'était fait que pour le tenir en l'air : plusieurs avaient même proposé de le couper ; mais dès le sur-lendemain ce fut tout le contraire ; on ne marcha plus que sur le pied gauche. Le Docteur a bien cru apercevoir quelques individus qui, à en juger par la mine qu'ils faisaient, auraient autant aimé aller marcher des deux pieds ; mais ils étaient obligés de faire comme la multitude ; ils suaient et se fatiguaient, en enrageant tout bas.

Un Mercurien conduisait une charette ; il ne la mena pas loin sans la verser dans une ornière ; le Docteur vit avec plaisir un passant venir à son secours et désembourber la voiture : Tu n'es qu'un imbécille, dit celui-ci au conducteur, ou plutôt tu es un fripon et un scélérat qui as mené exprès ta charette dans le fossé ; tiens, regarde-moi faire, et à dix pas de là il ne manqua point d'aller la précipiter dans l'autre ornière ; tant ces gens sont incapables de marcher droit, et de suivre le milieu du chemin !

On n'a jamais pu, dans Mercure, parvenir à fabriquer une balance ; l'ouvrier faisait toujours un des plateaux trop pesant ; les plus habiles gens consultés ne savaient corriger

Digitized by Google

l'excès qui se trouvait d'un côté, qu'en mettant de l'excès de l'autre ; et pas un ne s'est encore avisé que pour que la balance soit bonne, il faut que les plateaux soient du même poids.

Les Mercuriens n'admettent point de degrés dans les qualités qu'ils attribuent aux choses et aux personnes ; ils ne se servent que du superlatif. Une action n'est jamais simplement bonne ou mauvaise ; c'est toujours un trait de vertu sublime, ou de scélératesse profonde ; un raisonnement n'est pas seulement faux ou vrai ; c'est le comble de la démence et de l'ineptie, ou c'est le chef-d'œuvre du discernement et de la sagesse ; et Dieu sait comme de pareilles têtes appliquent avec justesse ces qualifications ! enfin un Mercurien qui a le malheur de faire un peu parler de lui, est nécessairement un être divin, ou le dernier des misérables. Il n'y a pas de milieu.

Un chanteur, un danseur (car il y a un opéra dans Mercure,) excite précisément les mêmes transports, reçoit les mêmes marques de satisfaction de la part du peuple assemblé, qu'un général qui aurait sauvé la patrie dans une bataille. Invente-t-on une nouvelle peine ? une nouvelle récompense ? bientôt on applique l'une aux plus légers delits, on prodigue l'autre aux plus faibles services ; ensorte qu'avant la fin de l'année mercurienne, (qui n'est que de quatre-vingt-sept jours et vingt-trois heures,) ni la peine, ni la récompense ne signifie plus rien.

Vous entendez un Mercurien s'écrier en public avec assurance : n'est-il pas vrai, Citoyens, que deux et deux font cinq ? Qui peut douter de cette vérité éternelle ? L'assemblée répond toute entière avec des applaudissemens et des trépignemens : nous n'en doutons pas ; et l'orateur triomphe jusqu'à ce qu'il en survienne un plus fou et plus

Digitized by Google

intrépide, qui entreprenne de prouver que deux et deux font six ou sept. Si, par malheur, quelqu'un osait modestement proposer des doutes, et insinuer que deux et deux pourraient bien ne faire que quatre, il courrait risque d'être mis en pièces, ou il serait fort heureux de s'enfuir avec le surnom de *Modéré*, qui est une des plus horribles injures qu'on puisse dire en langue Mercurienne.

Le Docteur Goodsense soupçonne pourtant que tous les habitans de cette planète ne sont pas attaqués de la même folie; mais le nombre des sages est apparemment fort petit, ou leurs voix sont étouffées par les cris du grand nombre. Il espère qu'en perfectionnant encore son cornet acoustique, il pourra parvenir à distinguer quelque phrase raisonnable.

On s'attend bien qu'avec ce goût décidé pour l'exagération, les Mercuriens doivent avoir celui de l'inconstance; car, rien de ce qui est violent ne peut durer; et il est nécessaire que des esprits toujours excessifs soient balotés d'excès en excès. Il paraît que c'est aussi ce qui leur arrive.

Voici des faits que notre Docteur lapon assure avoir bien remarqués entre mille autres, et dont il garantit la vérité.

Il a vu certains personnages devenir parmi eux de véritables idoles; aucune louange ne paroissoit au niveau de leur mérite; on les nommait des *Suturb*, des *Notac*, des *Norécic*; (ce sont apparemment les noms d'anciens Mercuriens qui se sont distingués par de grands talens ou par de rares vertus,) mais bientôt du haut de leur gloire ils étoient précipités dans la boue, et tel a eu pendant un jour des mausolées, et a reçu des honneurs presque divins,

Digitized by Google

dont le lendemain on a jeté le corps et les images à la voirie.

Les habitans de Mercure étaient livrés à des superstitions ridicules, esclaves de leurs prêtres qui les trompaient, et faisant consister la religion dans des mots qu'ils n'entendaient pas. Un beau matin quelques-uns d'entre eux crièrent : nos prêtres sont des fripons ; donc il n'y a pas de Dieu. Ce détestable raisonnement fit fortune : on chassa les prêtres ; et pendant un jour ou deux les mercuriens eurent la fantaisie de croire qu'ils étaient athées. Cela était bien fort, et le Docteur lapon les plaignait sincèrement de cet excès ; mais il n'est pas moins affligé, aujourd'hui qu'il les revoit tout près de rentrer sous le joug de la superstition, et, ce qui pis est, de détester et de persécuter quiconque voudrait simplement croire en Dieu et être juste.

Le bon Docteur, qui n'a pas moins de goût pour la littérature que pour les hautes sciences, et qui fait d'Horace son *veni mecum*, a trouvé dans une foule de passages de ce Poëte Philosophe, la preuve que les deux vertus, dont les anciens faisaient le plus de cas, étaient précisément les contraires des vices ordinaires aux Mercuriens : c'étaient la modération ou la justice, et la force ou la persévérance.

Justum et tenacem propositi virum. (1)

Résolu de faire ses efforts pour corriger les Mercuriens, le Docteur Goodsense a commencé par recueillir dans sa mémoire, et par rassembler les textes d'Horace les plus convenables au sujet ; il n'a été embarassé que du choix.

---

(1) L'homme juste et ferme en ses desseins.

Digitized by Google

Vis consilii expers mole ruit suâ ;
Vim temperatam Dî quoque provehunt
In majus..... (1)

Dùm vitant stulti vitia, in contraria currunt. (2)

Insani sapiens nomen ferat, æquus iniqui,
Ultrà quam satis est, virtutem si petat ipsam. (3)

In medio virtus ; sunt certi deniques fines,
Quos ultrà ultràque nequit consistere rectum. (4)

Il a composé, sur ces textes, un beau discours en langue laponne, dont nous donnerons la traduction au public, dès que nous serons parvenus à nous le procurer : l'auteur se propose de le débiter aux Mercuriens, persuadé du bon effet qu'il produira sur eux ; mais il est encore embarrassé de trouver un porte-voix assez fort pour pouvoir se flatter d'en être entendu.

---

(1) La force sans raison se détruit elle-même ; la force modérée s'augmente, et les Dieux favorisent son accroissement.

(2) C'est une folie, pour éviter un vice, de se jeter dans le vice contraire.

(3) Le sage mérite le nom d'insensé, l'homme juste celui d'injuste, s'il recherche la vertu même avec excès.

(4) La vertu n'est qu'au milieu : il y a des limites certaines au-deçà et au-delà desquelles on ne peut trouver ce qui est bien.

Digitized by Google

SUR LA MANIE DE PARLER TOUS ENSEMBLE.

Tot pariter pelves et tintinnabula dicas
Pulsari.....

JUVENAL, sat. VI.

Il semble, aux sons perçans de leurs confuses voix,
Qu'on entende tinter vingt cloches à la fois.

EXTRAIT du Journal d'un Voyageur Américain à Paris.

..... UN des défauts que je remarque chez les Parisiens, c'est la manie de vouloir converser ensemble, sans s'écouter, sans se répondre, et de parler plusieurs à la fois. J'ai déjà été invité à dîner dans plusieurs maisons; pour peu qu'il y ait dix à douze personnes à table, il s'établit, vers la fin du repas, au moins trois ou quatre conversations, ou plutôt chacun fait la sienne; ce qu'il y a de pis, c'est qu'il n'est pas un convive qui ne parle très-haut, comme s'il avoit la prétention d'être seul entendu; c'est un bruit à devenir sourd. Il en est de même dans les assemblées, dans les cercles; vient on à citer un fait? chacun le raconte aux autres; à élever une question? chacun en dit son avis; chacun veut montrer de l'esprit et occuper de soi les auditeurs.

Jugez quel effet désagréable doit produire ce tapage sur un homme accoutumé aux assemblées silencieuses *des*

Digitized by Google

Amis (1) ; aussi, me faisant en moi-même une retraite, je me livre souvent à la méditation au milieu de ces cohues, ce qui m'est d'autant plus facile, que chacun ne songeant qu'à ce qu'il dit, fait fort peu d'attention à son voisin. Je me rappelle alors avec une douce émotion nos soirées charmantes, quand rassemblés autour de la table à thé, nous restons souvent un quart-d'heure sans dire un mot. Personne parmi nous n'est empressé de prendre la parole ; on ne parle que quand on a quelque chose à dire ; aussi la conversation est-elle toujours intéressante, souvent instructive, quelquefois gaie, jamais bruyante ; c'est que les *Amis* sont gens de beaucoup de réflexion, et de peu de mots ; mais *à Paris*, comme l'a dit un homme d'esprit, *le parler gâte la conversation.*

Je suis surpris que chez un peuple qui se pique de politesse, on manque à ce point de savoir vivre ; car enfin, qu'y a-t-il de plus incivil que de ne point écouter celui qui parle, de l'interrompre sans cesse, de couvrir sa voix impitoyablement ? N'est-ce pas comme si on lui disait : Taisez-vous ; je ne fais pas le moindre cas de vos discours ; il n'y a que moi qui mérite d'être écouté !

Je pense bien que cette mauvaise habitude vient en partie de la vivacité française ; (cette nation est prompte et impétueuse,) mais ne tient-elle pas encore davantage à la vanité, au desir de briller, à l'amour des distinctions, restes des vices inhérens au régime monarchique ? Si cela était, de pareilles mœurs siéraient bien mal à des gens qui se disent républicains ; mais on pourrait espérer

(1) Ce voyageur est apparemment de la secte des Quakers. Les Quakers s'appellent entre eux, et nomment tous ceux à qui ils parlent, *amis*.

Digitized by Google

aussi que l'esprit d'égalité faisant des progrès, et amenant à sa suite la modestie et les égards pour autrui, les Parisiens parviendront un jour à converser ensemble.

Ils ne savent pas de quels avantages ils se privent ; écouter est de toutes les manières d'apprendre, celle qui donne le moins de peine. Tel serait bientôt moins ignorant, s'il daignait prêter l'oreille aux gens instruits. Les hommes habiles s'éclaireraient entre eux ; le génie s'échauffe dans une conversation soutenue ; il s'anime par la discussion et produit des beautés soudaines ; mais ne parler que pour faire mouvoir sa langue ! quel misérable emploi du don de la parole, de ce bel attribut de l'homme, et que Dieu n'a donné qu'à lui seul entre toutes ses créatures !

J'ai voyagé chez les sauvages de l'Amérique Septentrionale ; je savais un peu leur langue ; j'ai parlé avec eux ; ils ont pour coutume, lorsqu'ils veulent dire quelque chose de sérieux, de commencer par toucher l'oreille de celui auquel ils s'adressent, avec une branche de *wampun*, comme pour l'avertir d'écouter ; ils se recueillent en silence quelques minutes avant de prendre la parole ; ont-ils fini ? ils vous appellent par votre nom, et ajoutent : *j'ai parlé*. Les interrompre, soit pendant le recueillement qui précède leurs discours, soit pendant le discours même, ce serait une injure grave, et qu'ils ne se permettent jamais entre eux. Les Parisiens ne se doutent guères que des Indiens des bords de l'Ohio, que des Sauvages errans dans les bois pourraient leur donner des leçons de politesse.

En vérité, j'ai quelquefois desiré ici qu'au lieu d'une branche de *wampun*, celui qui parlait tînt dans sa main un bon gros bâton, et qu'il eût le droit d'en détacher un ou deux coups au premier qui l'interromprait ; afin que chacun pût avoir son tour, le bâton passerait de main

Digitized by Google

en main ; on dirait : *donnez-moi le bâton*, au lieu de dire : *donnez-moi la parole*. Il y aurait bien un inconvénient à craindre ; ce seroit que le bâton n'arrivât aux mains d'un bavard qui ne voudrait plus le quitter ; mais encore vaut-il mieux courir le risque d'entendre un homme trop long-temps, qu'être exposés à ne jamais s'entendre.

J'allai, il y a quelque temps, à un spectacle, où, dès les premières scènes, un bruit extraordinaire qui partait d'une loge, troubla une actrice ; elle s'interrompit ; on cria de toutes parts : *silence, paix, taisez-vous, continuez*, etc..... Chaque fois que l'actrice voulait reprendre son rôle, il n'y avait personne qui, pour lui procurer du silence, ne criât de toute sa force. Cela dura si long-temps, que la malheureuse *Iphigénie*, se déconcerta tout-à-fait, et croyant peut-être que c'était à elle qu'on en voulait, finit par se trouver mal. Alors il fut question de jouer une autre pièce ; ce fut bien pis, mille cris différens s'élevèrent ensemble ; il n'y eut plus moyen d'appaiser le tumulte ; et je sortis avec tout le monde, sans avoir vu d'autre spectacle que celui que m'avaient donné les spectateurs.

On assure que, dans de graves assemblées, il se passe des scènes à-peu-près semblables, mais qui entraînent de plus funestes conséquences.

Combien de déterminations d'une haute importance ont été prises au milieu des cris et du tumulte ! N'est-il pas déplorable de penser que les destinées de tout un peuple ont pû être décidées dans un assaut de poitrine, et par un combat de poumons ? Cela fait frémir, sur-tout quand on pense que souvent la nature n'accorde le bon sens, la réflexion et le jugement qu'en raison inverse de la force physique ; souvent aussi le sot fait grand bruit, tandis que

Digitized by Google

le sage se tait ; ou si celui-ci essaie de parler, sa voix douce et modérée est bientôt couverte par les clameurs de l'extravagance menaçante et furieuse ; des Français m'ont dit que telle révolution qui a changé la face de leur Gouvernement, et les a accablés de malheurs sans nombre, n'a peut-être tenu qu'au bruit qui a étouffé une opinion sage, qu'au tumulte qui a empêché d'entendre et de suivre un bon avis.

Ce soir même, je viens d'empêcher deux honnêtes Parisiens d'avoir ensemble une affaire sérieuse, et peut-être de se casser la tête ou de se couper la gorge ; ils se contredisaient avec aigreur ; une répartie n'attendait pas l'autre ; je m'apperçus qu'ils étaient si échauffés et s'écoutaient si peu réciproquement, que dans des termes différens ils soutenaient tous deux la même opinion ; je me suis éloigné d'eux un moment, j'ai déchiré deux feuilles de mes tablettes, et après y avoir écrit quelques mots, j'en ai présenté une à chacun des deux adversaires : — Ami, ai-je demandé, n'est-ce pas là ta proposition ? — C'est ce que je veux, et ce qu'il ne veut pas, a dit l'un. — C'est ce que j'entends, et ce qu'il me conteste, a répondu l'autre. — Je les ai priés alors de rapprocher les deux feuilles de papier ; ils ont vu avec surprise que toutes deux contenaient précisément la même chose, et que par conséquent ils étaient parfaitement d'accord sans s'en douter. Ils n'ont pu s'empêcher de rire ; je les ai fait s'embrasser, et je suis revenu chez moi écrire dans mon journal ces réflexions sur la manie de parler plusieurs à la fois, et le danger de ne pas écouter.

Digitized by Google

LE CONTRAT DE MARIAGE.

Auparavant le notaire y passa ;
Dont Belphegor, se mocquant en son ame,
Oh ! disait-il, on achete une femme
Comme un château ! ces gens ont tout gâté.
Il eut raison. Otez d'entre les hommes
La simple foi ; le meilleur est ôté.

LAFONTAINE.

CHEZ un de nos anciens Jurisconsultes, célèbre par ses lumières, par sa probité sévère, et par ses qualités aimables, se présenta ces jours derniers un charmant couple de jeunes gens ; le garçon pouvait avoir vingt-cinq ans ; la fille en paraissait dix-huit. Tous deux venaient consulter l'homme de loi.

Celui-ci les fait asseoir, et demande au jeune homme ce qui l'amène. — Je suis Bercel, le fils d'un de vos anciens amis..... — Ah ! c'est vous, mon cher enfant !... mon amitié avec votre père date de loin ; il y a trente ans environ que j'ai dressé les conditions de son contrat de mariage. Comment se porte-t-il ? — Assez bien, reprit le jeune homme ; cependant il est retenu à Dijon par un accès de goûte. En son absence, aurez-vous la bonté de remplir sa place, et de donner des conseils paternels à son fils ? Il s'agit de me rendre à-peu-près le même service que vous lui rendîtes, il y a trente ans ; vous voyez ma future.

Digitized by Google

La jeune personne avait les yeux baissés ; et ses joues devinrent toutes rouges.

Eh bien ! dit le bon avocat ; eh bien ! mes enfans , je suis à vos ordres ; entrons en matière ; discutons vos intérêts , ceux de vos familles. — Comment ? nos intérêts ! s'écria Bercel , d'un air de surprise ; il s'agit de nous unir ; ce n'est pas un marché que nous voulons faire ; c'est un mariage. — Pourquoi donc , reprit le Jurisconsulte , si vous ne voulez pas faire de stipulations d'intérêt , venir consulter un homme de loi ? Pourquoi dresser un contrat de mariage ? — Vraiment , nous aurions pu nous en dispenser , peut-être. Permettez-moi , Monsieur , de vous parler franchement ; je viens chez vous pour obéir à mon père , qui m'a écrit de faire un contrat de mariage , et de vous prier d'en dresser les articles. Pour moi , je ne croyais pas cela fort nécessaire. Personne ne peut mieux savoir que nous-mêmes à quelles conditions nous voulons nous épouser ; aussi vous dirai-je que notre projet de contrat est tout prêt , et que nous venons seulement vous le communiquer , et vous en demander votre avis. — Est-ce que vous avez fait ce projet vous-même ? — Oui , Monsieur. — Vous connaissez apparemment les lois ? Vous entendez les affaires ? — Moi ? en aucune façon. Je suis imprimeur. — Mais comment ? .... — Je vais vous surprendre davantage ; dans le projet que vous allez lire , il y a plusieurs articles qui sont d'elle , de ma future ; il était bien juste qu'elle y mît du sien. En un mot , il est peu question d'intérêt dans nos articles , ils sont faits pour régler l'union de bons cœurs qui s'aiment , d'amans qui s'épousent. Nous les avons déjà lus à la digne mère de Sophie qui les a approuvés. Je vous connais assez de réputation , Monsieur , pour être persuadé

Digitized by Google

persuadé d'avance qu'ils obtiendront aussi votre suffrage ; j'ose même compter sur votre médiation pour faire agréer à mon père que je ne fasse point d'autre contrat de mariage que celui-ci.

Le consultant avait été d'abord étonné ; ensuite il avait applaudi intérieurement aux idées de l'aimable jeune homme, et pour avoir le plaisir de les lui entendre développer davantage, il prit le rôle de contradicteur. — Voyons donc ces beaux articles ! . . . dit-il ; serait-il possible que vous eussiez oublié *l'exclusion des dettes l'un de l'autre, contractées avant le mariage, l'apport de chacun des futurs, la mise en communauté, le préciput, le douaire, la stipulation des propres, la clause du remploi ?* . . . . Ah ! de grâce, interrompit Bercel, épargnez-nous ces mots barbares où nous n'entendons rien ; toutes ces clauses, toutes ces précautions ennemies par lesquelles deux familles, au moment même où elles s'unissent, semblent s'avertir qu'elles se craignent et se méprisent, tout cela prévient-il les fraudes, les discussions, les procès ? J'ai entendu dire qu'au contraire c'en est la source éternelle.

> Les si, les car, les contrats sont la porte
> Par où la noise entra dans l'univers.

Nous tâcherons au moins, Sophie et moi, qu'elle n'entre pas chez nous. Voyez si nous nous y sommes bien pris, pour l'en écarter : voici notre contrat de mariage.

Il donna alors à lire à l'avocat, les articles suivans :

ARTICLE PREMIER.

Nous aimant bien et depuis long-tems, et nous connaissant assez pour être certains que l'un de nous deux ne peut être heureux que par l'autre, nous nous unissons

Digitized by Google

pour vivre toujours ensemble en bons époux, et en bons citoyens. Elle sera moi, et je serai elle ; il sera moi, et je serai lui.

ART. II.

Je promets à Sophie de consacrer toutes mes pensées, tous mes travaux, tout mon être à la faire subsister avec probité et décence, elle et les enfans qu'elle me donnera.

ART. III.

Je promets à Auguste de contribuer avec lui à nous maintenir dans une honnête médiocrité, soit par les gains que je pourrai faire en travaillant moi-même, soit par une exacte économie des fruits de son travail et de nos petits revenus.

ART. IV.

Je me dépêche d'avouer que je suis quelquefois emporté et violent ; dans mes mouvemens de colère, je demande grâce pour le premier moment.

(De la main de la jeune personne : *Il sera peut-être quelquefois dur à passer ; mais.... accordé.*)

ART. V.

Il faudra bien aussi qu'on me pardonne quelque chose. Je puis avoir des inégalités dans l'humeur, et je me sens très-disposée à être jalouse.

(De l'écriture du jeune homme : *Passe pour des caprices, à condition qu'ils ne seront pas trop fréquens. A l'égard de l'autre défaut, je serais tenté de m'en réjouir. Celle qui sera un peu jalouse, ne donnera sans doute jamais matière à jalousie.*

Digitized by Google

ART. VI.

Nous sommes persuadés qu'entre gens qui s'aiment, les disputes et le refroidissement viennent presque toujours de petites causes; c'est pour cela que nous nous engageons, dans toutes les choses de peu de conséquence, à ne pas suivre notre propre goût, mais à être toujours empressés de le sacrifier l'un à l'autre.

(De la main de la future : *Dans les occasions d'importance, il sera juste que ce soit lui qui décide; car il a plus de jugement et de connaissances que moi.*)

ART. VII.

Par suite de l'article précédent, chacun de nous sera toujours habillé ou paré au gré de l'autre.

Fort bien, interrompit le lecteur; en suivant cette règle, le mari ne risquera pas de déplaire à sa femme par trop de négligence; et la femme, par une élégance excessive, ne cherchera pas à plaire à d'autres qu'à son mari.

ART. VIII.

Les mots *je veux*, *j'exige*, *j'entends*, et autres semblables, sont absolument rayés de notre Dictionnaire.

ART. IX.

Sophie ne laissera jamais échapper en compagnie la moindre marque d'un défaut de considération pour son époux. Le plus grand encouragement qu'une femme puisse donner aux galans, c'est de laisser apercevoir qu'elle a de son mari une médiocre opinion.

Ma mère, dit ici la jeune personne, pouvait se dispenser de nous faire insérer cet article. — De même que

T.B. DES PRINCIPAUX DE LA VILLE LYON 1894

Digitized by Google

le suivant qui est aussi de sa façon, répondit le jeune homme.

ART. X.

Auguste honorera sa femme, afin qu'elle soit honorée d'autrui; il lui témoignera estime et confiance, et se gardera bien sur-tout de donner en sa présence l'avantage sur elle à aucune autre femme, en quelque point que ce soit.

ART. XI.

Nous nous souviendrons sans cesse que le défaut de propreté et de soin de sa personne peut amener la répugnance et le dégoût. La propreté est au corps, ce que l'amabilité est à l'ame; c'est ce qui sert à plaire.

ART. XII.

Presque toutes les femmes nourrissent aujourd'hui leurs enfans, et les soignent elles-mêmes. J'espère qu'Auguste approuvera que je m'acquitte de mes devoirs de mère.

(De la main du jeune homme : *J'allais le demander.*)

ART. XIII.

Sophie prendra bien garde qu'on ne gâte la raison de nos enfans, dans leurs premières années. Elle ne leur dira et ne souffrira qu'on leur dise aucune de ces niaiseries qui peuvent leur laisser, pour toute la vie, de fausses idées ou des impressions dangereuses.

(En marge : *J'y ferai la plus sérieuse attention.*)

ART. XIV.

Pour me mettre en état de suivre les vrais principes d'une bonne éducation, il faudra qu'Auguste me les indique. J'ai déjà beaucoup profité dans ses entretiens. J'espère qu'il continuera à former mon jugement. Les soins

Digitized by Google

qu'il me donnera tourneront au profit de tout ce qui lui sera cher.

(En marge : *Sophie a un excellent guide dans son heureux naturel.*)

ART. XV.

Quoique notre tendresse réciproque nous assure que nous ne manquerons jamais à tout ce que nous venons de nous prescrire, cependant nous convenons de garder chacun, pardevers nous, les présens articles signés de tous deux; si l'un de nous paraissait en oublier un seul point, il sera permis à l'autre de les lui remettre sous les yeux.

Mais, me voici presqu'à la fin, dit alors l'avocat aux deux futurs, et il n'y a pas un mot relatif à l'intérêt!... Il faut pourtant bien..... Si fait, interrompit Auguste; je n'ai pas oublié ce qui vous paraît si essentiel; lisez notre dernier article; il roule tout entier sur l'argent, et je crois que ce sujet y est traité comme il doit l'être. — Voyons donc, reprit l'avocat.

ART. XVI. ET DERNIER.

L'un n'aura rien qui n'appartienne à l'autre. Ce n'est pas la peine de compter ce que chacun apporte, lorsqu'on met tout en commun.

Signé. De tout mon cœur, *Auguste Bercel.*

Pour la vie, *Émilie-Sophie Létang, future femme Bercel.*

Le Jurisconsulte était touché jusqu'aux larmes, à la fin de cette lecture; cependant il continua ses objections apparentes. « Vous n'avez pas pensé à tout, leur dit-il; et arrivant la dissolution du futur mariage par divorce ou par mort de l'un des conjoints, voyons quelles sont alors vos conventions? Que stipulez-vous pour ces deux cas?

Digitized by Google

— Il est vrai que ces idées ne nous sont pas venues. — Mais, moi, je dois prévoir les événemens! .... Si vous aviez lu, comme moi, des milliers de contrat de mariage!... Si vous y aviez vu ces mots dix fois répétés : *le survivant d'eux !* .... — Le survivant! .... ah! ciel, comment peut-on ? .... Il n'y aura pas de survivant entre nous.... — Oh ! non, j'en réponds pour moi, dit la jeune fille en couvrant d'une main ses yeux qui laissèrent échapper quelques larmes.

Non, reprit le jeune homme, je ne conçois pas comment sont faits ceux qui, au moment même où ils s'unissent, peuvent entendre parler de clauses semblables? car enfin leur mariage ne peut être dissous que de deux manières; eh bien ! comment souffrent-ils que l'acte qui commence et doit assurer leur bonheur, soit attristé d'une pensée funeste, ou souillé d'une prévoyance immorale? Eh ! à quoi cela sert-il ? N'y a-t-il pas des loix que nous devons croire plus sages que nous? Les loix sont la providence de l'ordre social; c'est à elles qu'il faut s'en rapporter.

Vous êtes un brave garçon, s'écria l'Avocat en l'embrassant; et je suis entièrement de votre avis. Je n'ai feint de vous contredire, que pour vous donner occasion de mieux développer des sentimens que j'honore. Mes enfans, je vous demande la faveur d'être un des témoins d'une union qui sans doute sera heureuse; je m'engage, mon cher Auguste, à faire approuver cet acte par votre père; bien plus, je veux qu'à mes frais un notaire le reçoive en forme authentique, afin que le souvenir et l'exemple en demeurent; ce Notaire pourra se vanter d'avoir, une fois en sa vie, passé un véritable Contrat de Mariage.

Digitized by Google

LA PERRUQUE BLONDE.

Fronti nulla fides.... nimiùm ne crede colori.
« Leur front est déguisé ; sa couleur est trompeuse. »

Vous me demandez ce que je pense de la mode des Perruques blondes que nos dames viennent d'adopter ; permettez-moi de vous répondre par le récit d'un fait arrivé récemment chez mon voisin, Juge de Paix ; fait dont le hasard m'a rendu témoin en partie.

Mon voisin a pour ami un ancien marchand, nommé Millard, jouissant d'une certaine aisance, homme fort rond de toutes les manières, et à qui je ne sais d'autre défaut que d'être par fois original et un peu goguenard.

Avec six enfans, dont il est père, cet honnête Citoyen a encore élevé un neveu, resté orphelin en bas âge. Celui-ci a fort bien répondu aux soins de son oncle, auquel il porte le respect et la tendresse d'un fils. Il a maintenant vingt-six ans, et remplit une place qui lui vaut un millier d'écus.

Millard nous annonça, il y a trois ou quatre mois, que son neveu, Ernest, venait de se marier. « J'ai fait » ce mariage, nous dit-il ; je donne aux jeunes gens » huit cent francs de rente ; mon neveu n'aura rien du » mien après ma mort ; je lui devais ce cadeau. »

Quelques jours après, il partit pour un voyage qui devait durer un peu de tems.

Il y a quinze jours à-peu près, que j'étais le matin dans le cabinet du Juge de Paix, avec un certain nombre d'autres personnes dont il expédiait les affaires.

Tout-à-coup entre la tête haute, avec assez de fracas, une dame très-brune, habillée à la dernière mode, le sein et le col découvert, les bras nuds jusqu'aux épaules, une robe d'une mousseline très-claire, et dessinant fortement les contours de sa taille, et par-dessus tout cela avec une perruque d'un blond fade, très-ébouriffée, qui lui couvrait un œil et la moitié de la figure.

Cette Dame, ainsi vêtue, remet une lettre au Juge de Paix. Il la lit, paraît étonné, jette un coup d'œil sur la porteuse, revient à la lettre, puis regarde encore la Dame; enfin s'adressant à elle, non sans un peu d'embarras: « Ce n'est pas vous, Madame, lui dit-il, qui êtes la nièce » de mon ami Millard? — Pardonnez-moi. — Ce n'est » pas vous qui avez épousé son neveu Ernest? — Par- » donnez-moi; c'est moi-même. — Mais est-ce bien vous » dont il est question dans cette lettre? . . . — Je n'en » sais rien. Tout ce que je sais, c'est que je viens cher- » cher deux cents francs, premier quartier d'une rente » que nous fait l'oncle de mon mari. — M'apportez-vous » la quittance de votre époux? — Mon oncle ne nous a » point écrit de vous en donner une; il doit arriver lui- » même très-incessamment, et j'ai pensé que de con- » fiance . . . . — Mais il y a ici quelque chose qui nuit » beaucoup à la confiance que je voudrais avoir en vous. » — Eh! quoi donc, s'il vous plaît? — Vous le dirai-je? » c'est que j'ai réellement de la peine à me persuader » que vous soyez bien cette nièce dont Millard me parle » dans sa lettre. J'en fais juges tous les Citoyens présens; » je vous en fais juge vous-même. »

Digitized by Google

Et il se mit à lire tout haut :

« . . . . . Je lui recommande d'aller elle-même vous » demander cette petite somme ; car, je veux que vous » la connaissiez et que vous m'en disiez votre avis. Je » crois que vous en serez content. C'est une jeune per- » sonne fort simple, se sentant encore de la campagne » où elle a été élevée ; elle a de grands yeux noirs, les » plus beaux cheveux du monde ; elle est toujours mise » fort simplement, et n'a point la folie d'afficher les modes » nouvelles ; je suis bien sûr, par exemple, qu'elle n'ira » point s'enlaidir avec une de ces perruques blondes..... » Ici l'assemblée ne put s'empêcher d'éclater de rire.

La belle dame se fâcha ; elle prétendit qu'il étoit bien désagréable pour elle d'être venue de si loin chercher une pareille contrariété ; qu'elle avoit retardé sa visite depuis huit jours, attendu qu'on ne trouvait M. le Juge-de-Paix que le matin, et qu'elle ne se levait ordinairement qu'à midi ; mais qu'enfin le besoin absolu d'argent.... — » Je » suis fâché, interrompit le Juge-de Paix ; mais je ne puis » pas vous en donner. Je ne dois pas remettre à une » blonde *merveilleuse*, ce qui appartient à une brune » campagnarde. »

Le débat continuait, lorsqu'au même instant, et comme si c'eût été un fait exprès, arrive, sans être attendu, notre ami Millard, cet oncle dont on disait avoir apporté la lettre. — Oh ! vraiment, s'écria le Juge-de-Paix, vous ne pouviez arriver plus à propos ; voici une femme qui vient, de votre part, me demander deux cents francs ; dois-je les lui donner ? regardez, est-ce là votre nièce ? ... — Le vieillard l'examine, lui jette un regard de mépris : « Qui ? cette poupée là, ma nièce ? dit-il en colère. J'en » serais bien fâché. Non, assurément, ce n'est pas elle. Ma

» nièce est trop sage, trop aimable, pour se permettre » ce ridicule et indécent étalage. Elle a pu perdre ma » lettre ; cette femme-ci l'aura trouvée, et a voulu s'en » servir pour vous escroquer un couple de cent francs. Je » suis fort aise d'être arrivé à tems pour l'en empêcher. » Allons, hors d'ici, madame ma prétendue nièce ; dé- » campez au plus vite, ou je prie le Juge-de-Paix de vous » envoyer en prison, et je vous y conduis moi-même. »

La pauvre femme, confuse et tremblante, ne se le fit pas dire deux fois. Elle sortit sans répondre un seul mot.

A peine était-elle dehors, que Millard nous avoua que c'était véritablement sa nièce ; qu'il avait fait exprès de la méconnaître pour lui faire sentir le ridicule de son déguisement ; il épancha sa bile devant toute l'assemblée qui trouva la scène assez piquante ; puis s'adressant au Juge-de-Paix et à moi : » Je crois, nous dit-il, que la » leçon a été assez forte ; mais elle n'est pas complette, » et il faut que je m'assure, par une autre épreuve, de » l'effet que la première aura produit. Venez tous deux » dîner chez moi aujourd'hui ; j'aurai plusieurs de mes » enfans ; j'inviterai aussi Ernest et sa femme ; les bonnes » gens aiment les repas de famille. »

Nous allâmes chez Millard à l'heure dite ; une partie de sa famille y étoit déjà rassemblée ; les derniers qui arrivèrent furent Ernest et sa femme. Elle était mise, cette fois avec une propreté élégante, mais sans la moindre recherche ; une robe bien fraîche d'une jolie toile, un fichu de mousseline bien blanc, un mantelet noir, un bonnet fort simple, mais qui la coiffait à merveille ; ses cheveux, d'un noir d'ébène, n'avaient pas un grain de poudre ; elle était jolie à croquer.

Dès qu'elle parut : « Ah ! voici ma nièce, dit Millard

» en l'embrassant. Il faut que je lui conte, ainsi qu'à vous » tous, ce qui s'est passé ce matin. » Et là-dessus il fit le récit de la scène qui avait eu lieu chez le Juge-de-Paix. « Cette vilaine femme, avec ses cheveux faux, » n'allait-elle pas me soutenir à moi-même qu'elle » était ma nièce ? Mais je te connais trop bien, ma » chère Juliette, pour me laisser tromper de la sorte; » je l'ai renvoyée bien vîte, et je t'ai écrit sur-le-» champ que je voulais te voir, afin de t'avertir, ainsi » que ton mari, d'être en garde contre cette friponne » qui te perdrait par-tout de réputation, si elle con-» tinuait à porter ton nom avec un extérieur aussi » laid et aussi révoltant. Mes enfans, voilà ma vraie » nièce, voilà votre vraie cousine, voilà notre chère » Juliette que nous verrons toujours avec plaisir; mais si » l'autre, dont je vous ai donné le signalement, s'avisait » de se présenter chez vous, faites-moi le plaisir de la » jeter à la porte, comme je n'y manquerai pas pour mon » compte. »

Ce discours n'était pas fini, que la pauvre petite femme sanglottait et fondait en larmes. Son mari parla pour elle, car elle n'en avait pas la force. « Mon oncle, dit-il, je » suis accoutumé à vos bienfaits; mais celui-ci est le plus » grand de tous. Une société, très-peu faite pour nous, » avait tourné la tête à ma chère Sophie; la vanité la jetait » dans des dépenses auxquels il nous eût été impossible de » subvenir; la perruque seule m'avait coûté un mois de mes » appointemens. Mais, à compter d'aujourd'hui, ma femme » est bien corrigée; elle me l'a promis, et je vous le promets » pour elle. Si vous voulez que je sois heureux, rendez » votre amitié à votre nièce. — Je n'ai point cessé d'aimer » celle-ci, dit Millard; mais que je ne revoie jamais l'autre. »

Digitized by Google

On dîna gaîment. Le soir, on alla ensemble à la comédie; on y jouait *le Bourru Bienfaisant*; l'oncle Millard convint qu'il ressemblait un peu à *Géronte*; la petite nièce pleura à la scène où madame *Dalancourt* reconnaît ses torts, et promet de retrancher ses folles dépenses; je la vis serrer la main de son mari qui baisa la sienne avec une expression de tendresse charmante.

Depuis ce jour elle a tenu parole; elle se met avec goût, mais avec simplicité et décence; et vous jugez bien qu'elle a renoncé pour toujours *aux Perruques blondes*.

Digitized by Google

LES FAUSSES CONJECTURES
OU
L'OBSERVATEUR EN DÉFAUT.

ANECDOTE.

Bonœil porte dans la société un singulier défaut ; il veut y deviner tout le monde. Depuis qu'il se croit auteur comique, pour avoir fait deux ou trois petits ouvrages de théâtre, il s'est persuadé qu'il doit observer sans cesse ; il donne un sens mystérieux au geste le plus indifférent ; il explique jusqu'aux moindres signes, et pénètre les intentions. Sortez-vous avec lui ? Il vous dira la profession de tous les passans, d'où ils viennent, à quoi ils pensent, ce qu'ils vont faire ; si vous le pressez, il ajoutera ce qu'ils feront pendant la décade entière.

Il était hier à une assemblée publique ; de quoi s'y est on occupé ? Qu'a t-on dit pour les assistans ? Informez vous en d'un autre ; Bonœil n'en sait rien ou le sait mal. Mais voulez-vous apprendre ce que disaient tout bas deux hommes qui étaient assis loin de lui, à l'autre extrémité de la salle ? il vous le répétera mot à mot ; il les voyait, cela lui suffit ; il a compris toute leur conversation, il la sait par cœur ; il vous rendra leur entretien dans tous ses détails, et vous protestera de la meilleure foi du monde qu'il n'y met pas un mot du sien.

Malheureusement Bonœil a plus de vivacité que de pénétration, ensorte qu'il se laisse aller à ses premières

Digitized by Google

idées et se trompe assez souvent dans ses conjectures ; et comme il a plus d'amour-propre que de vivacité, il ne revient pas facilement de son opinion ; au contraire, chaque découverte ne fait que l'y confirmer ; il a beau tomber en défaut ; il croit toujours tenir la piste, et tout lui paroîtra possible, excepté qu'il se soit trompé.

Bonœil est marié ; sa femme a une sœur, veuve depuis plusieurs années, mais encore jeune et jolie ; les deux sœurs ont beaucoup d'amitié l'une pour l'autre, et se voient fort souvent.

Un jour, en rentrant chez lui, Bonœil les y trouve ensemble, et toutes seules ; sa belle-sœur avait encore les yeux rouges de larmes ; on se lève avec précipitation lorsqu'il entre ; on affecte un air de gaîté ; il entend sa belle-sœur dire tout bas à sa femme, ces mots qui éveillent son génie observateur : *sur-tout, n'en parle pas à ton mari.*

Aussitôt son imagination travaille ; quel est donc ce grand secret qu'on veut lui cacher ? Il est inutile d'interroger sa femme ; elle est discrete, et ne dira rien ; mais qu'a-t-il besoin qu'on le lui dise ? encore un mot, un geste échappé devant lui, et il aura tout deviné.

En effet, peu de jours après il conduit sa femme chez sa belle-sœur ; à peine se sont-elles embrassées, que la première demande à l'autre : *Hé bien ? il n'est pas revenu ? — Hélas ! non*, répond la belle-sœur ; *je vois qu'il ne faut plus l'espérer, et je tâche d'en prendre mon parti.*

La demande et la réponse sont prononcées d'un air assez indifférent ; mais rien n'est indifférent pour l'observateur Bonœil ; il a remarqué dans sa belle-sœur un

Digitized by Google

chagrin concentré ; à son âge, quelle en serait la cause, si ce n'est un amant qui l'abandonne et qu'elle regrette ?

Elle est bonne, sensible ; elle ne peut avoir éprouvé qu'une passion réelle et profonde ; Bonœil la plaint sincèrement.

Ici, il me prend une envie.... Mais non, j'aurais tort... cependant..... me voilà dans un grand embarras ! vous dirai-je, lecteur, moi qui suis dans la confidence, le secret de la belle-sœur ? Je devrais peut-être, en narrateur habile, entretenir et piquer votre curiosité par ma réticence ; mais je vous crois d'un aussi bon naturel que mon héros ; sans doute, vous vous intéressez comme lui pour cette pauvre affligée ; je sacrifie généreusement mon amour-propre, et pour ne pas vous causer trop d'alarmes, je vous apprendrai dès-à-présent que la belle-sœur avait perdu depuis quelques jours un très-beau chat angola qu'elle aimait beaucoup. Vous pouvez aisément, lecteur, en songeant à quelques-unes des femmes de votre connaissance, évaluer à peu de chose près le degré de douleur qu'avait dû causer à la belle-sœur de Bonœil la perte de *l'objet* d'une si tendre et si innocente passion.

Ce ne fut point au chat que Bonœil s'avisa de penser ; cela eût été trop simple. Il cherche long-tems quel peut être le volage ; aucun ne s'offre à ses conjectures. Sa belle-sœur vit fort retirée, et ne voit presque personne ; preuve d'amour de plus ; quand on aime, toute société est fade, excepté celle de l'objet aimé.

Très-résolu de percer ce mystère, il retourne voir sa belle-sœur ; il l'examine, il jette en avant quelques mots équivoques, parle de la douleur qu'il a remarquée ; on ne la nie pas ; il donne même à entendre que sa femme a laissé pénétrer le secret ; enfin, je sais, dit-il, je sais ce qui vous

Digitized by Google

afflige, et je le sais si bien que je suis venu tout exprès pour vous témoigner la part que je prends à votre peine, et tâcher de vous consoler. — Oui ! mocquez-vous de moi avec votre compassion; car, vous autres hommes, n'avez pas la moindre sensibilité pour de pareils accidens. — J'en ai toujours pour ce qui affecte mes amis. — Au reste, grondez-moi, faites-moi honte de ma faiblesse, corrigez m'en si vous le pouvez; ou plutôt croyez que j'en suis corrigée tout-à-fait; je n'aurai plus de ces folles affections, je me le suis bien promis, et je vous le promets..... — Ne jurons de rien, ma pauvre belle sœur; n'aviez-vous pas fait déjà le serment de n'en plus avoir? — Eh ! oui vraiment, deux ou trois fois, chaque fois qu'ils m'ont quittée. — Vous n'en avez eu que deux ou trois différens? — C'est bien assez. — Cela prouve au moins que vous les gardez long-tems. — Le plus long-tems que je peux; quand je les perds, ce n'est jamais ma faute. — Je le crois. — Aussi, le coup m'en est plus sensible; et c'est un chagrin auquel je ne veux plus être exposée. — Encore une fois, ma belle-sœur, ne jurons de rien.

Après cette conversation, Bonœil fut plus persuadé que jamais de la réalité de sa conjecture.

Peu de jours après, il trouva par hasard sur la cheminée de sa femme, une lettre de sa belle-sœur; elle était décachetée; la curiosité et le desir insurmontable de vérifier ses observations l'emportèrent; il lut.

Après quelques petits détails de commissions et d'emplettes, il tomba sur ces lignes, dont chaque mot le fit frémir :

« J'ai grand peur que ton curieux de mari n'ait très-» bien deviné le sujet de mon chagrin. Serait-ce toi qui » m'aurais

» m'aurait trahie ? Je me flatte que non. Mais apprends
» que je suis à demi-consolée de la perte que j'ai faite.
» J'attends avec impatience la naissance de ce petit être,
» qui tiendra auprès de moi la place de son père que
» j'aimais si follement. Je lui en donnerai le nom ; j'espère
» qu'il sera beau comme lui ; mais je me flatte qu'il sera
» moins ingrat, et qu'il ne me quittera jamais. »

Pour le coup, les soupçons de Bonœil devinrent d'une gravité allarmante. Il n'est que trop clair, se disait-il à lui-même, que je ne me suis pas trompé; malheureuse femme!... abandonnée dans cet état, par celui même!... Enfin, le mal est fait ; à défaut de remède, cherchons-y du moins des adoucissemens. Elle n'a pas de fortune ; c'est dans une occasion semblable que je me réjouis d'en avoir pour venir à son secours.

Plein de son idée, il loue un appartement dans une campagne isolée ; il retient une sage femme ; peu s'en fallut qu'il n'achetât une layette ; mais il aima mieux attendre la naissance de l'enfant.

Ces précautions prises, il retourna voir sa belle-sœur ; l'embarras était de traiter avec elle un chapitre si délicat ; il craignait tout à la fois, et de la faire rougir de sa faute, et de l'humilier par les offres qu'il voulait lui faire ; naturellement généreux, lorsqu'il oblige, c'est toujours avec des égards et des ménagemens.

Il commença donc par rappeler doucement le malheur qu'elle avait éprouvé, le chagrin qui en avait été la suite : — Quoi ! vous y pensez encore ? lui dit-elle en souriant. — Assurément, reprit-il ; je me mets à votre place ; n'ai-je pas eu des peines de ce genre ? — Vous qui êtes si raisonnable ? — C'est pour cela que je suis indulgent ; mais, ma chère belle-sœur, n'auriez-vous pas besoin d'un peu de

Digitized by Google

dissipation ? Si vous vous déplaciez ! . . . si vous alliez passer quelque-tems à la campagne ! . . . . Nous sommes dans l'intention, ma femme et moi, d'y prendre un appartement. — Je vous remercie, et j'irai vous y voir quelquefois ; mais il faut que je reste à Paris. — Je ne vous le conseille pas ; vos voisins, le public pénétreraient la cause de votre douleur. — Vraiment, c'est une affaire faite ; je ne l'ai point cachée ; le public en dira tout ce qui lui plaira. — C'est prendre votre parti bien courageusement ; mais d'ailleurs votre santé exigera des ménagemens et des soins. — Oh ! rassurez-vous ; je ne suis pas encore sotte au point qu'un chagrin pareil prenne sur ma santé. . . . . — Cependant, dans l'état où vous êtes ! . . . . — Comment ! dans l'état où je suis ? que voulez-vous dire ? — Vous savez que je suis assez pénétrant ! . . . — Eh bien ? qu'avez-vous pénétré ? — Vous savez aussi combien je vous aime, et j'ose dire que vous me deviez cette confidence. — Mais quelle confidence ? — Avouez-moi. . . . Pardon ; mais il faut enfin lâcher le mot ; avouez-moi. . . que vous êtes grosse, ajouta-t-il timidement et en baissant la voix. — J'avouerai plutôt que vous êtes fou, s'écria-t-elle en colère ; mais où donc avez-vous pris ? . . . — Il est fort que vous prétendiez le nier ; vous l'avez écrit à ma femme ; j'ai vu votre lettre, et puisqu'il faut tout vous dire, l'appartement à la campagne est loué pour vous, et vous y viendrez faire vos couches. — Mais quel galimatias me faites-vous là ? — Ne vous fâchez pas, ma chère amie ; tenez, voici votre lettre ; soyez de bonne foi avec un frère qui vous aime.

La belle-sœur jeta les yeux sur sa lettre, partit d'un éclat de rire, quitta un moment la chambre, et y rentra bientôt, portant dans une corbeille un joli petit chat

Digitized by Google

angora. — Le voilà, le voilà, dit-elle en se tenant les côtés à force de rire, ce petit être qui doit tenir auprès de moi la place de son père ! c'est le fils de mon beau *Lubin* que j'aimais tant, que j'ai tant regretté, et qui m'a quitté pour aller courir les gouttières ! . . . Votre femme, mon frère, s'est mocquée de vous ; ou bien, c'est encore là un de vos traits de génie, une de vos profondes observations ! . . . .

Bonœil resta pétrifié ; son amour propre souffrit un moment ; mais bientôt mon homme leva le siège, et sortit en se disant tout bas à lui-même : elle m'a donné le change assez adroitement ; mais j'ai bien vu dans ses yeux qu'elle me trompait ; il y a sûrement là dessous quelque chose que je découvrirai.

Digitized by Google

ESSAI

SUR UN NOUVEAU GENRE DE TRADUCTION.

Non verbum verbo curabis reddere, fidus interpres. HORACE, art. poét.

Ce n'est pas scrupuleusement aux mots que le bon traducteur doit s'attacher.

ON a beaucoup écrit sur l'art de traduire ; on a fait des milliers de traductions, et à peine en avons-nous quelques unes de bonnes. Les Anglais vantent l'Homère de Pope ; les Italiens, le Virgile d'Annibal Caro ; nous n'avons à leur opposer que les Géorgiques de Delille. Les Dacier, les Sanadon, les Desfontaines ne sont pas supportables pour quiconque peut lire les originaux.

Pour moi, je crois avoir découvert un genre de traduction tout nouveau, et sur lequel je ne sache pas qu'on ait encore publié de traité exprès. Il ne s'agit point ici de langues étrangères, mortes ou vivantes ; il s'agit de traduire ce qu'on nous dit dans notre propre langue ; je m'explique.

J'ai plus d'une fois remarqué combien il serait utile, dans le commerce de la vie, de pouvoir saisir la véritable pensée de ceux qui nous parlent ou nous écrivent ; et cela est souvent difficile, non point parce que les gens ne savent pas s'exprimer clairement, mais parce qu'ils ne

Digitized by Google

le veulent pas, et qu'ils sont inintelligibles de dessein formé. Je prends un mot honnête pour désigner ce qu'une personne moins polie que moi appellerait *mentir*; et je dis que pour n'être pas trompé dans mille et mille occasions, il est très-nécessaire de traduire *ce que les hommes disent en ce qu'ils pensent*. Je conviens que cet art de traduire n'est pas plus facile que l'autre; et je doute qu'aucun passage de Perse ou de Tacite soit plus obscur que les *inversions* de l'intérêt et les *tournures* de l'amour propre.

Je suis loin de m'ériger en docteur dans cet art important; je laisse d'ailleurs au tems à perfectionner ma découverte. Peut-être moi-même parviendrai-je un jour à réduire cette science en système; je ne puis aujourd'hui qu'indiquer quelques préceptes généraux, et les rendre sensibles par des exemples.

Toutes les fois qu'un homme parle contre son intérêt, toutes les fois qu'affectant la modestie, il s'accuse lui-même de quelque défaut, prenez-y garde; il y a presque toujours matière à traduction.

De grands complimens, des protestations d'estime, des éloges de votre mérite, veulent dire en d'autres termes qu'on a besoin de vous, et qu'on vient vous demander un service.

La plupart des femmes auraient honte ou seraient indignées des flatteries qu'on leur adresse, si elles s'étaient accoutumées dès leur jeunesse à les traduire dans leur véritable sens.

En général, le bien qu'on dit des autres a souvent besoin d'explication ou de commentaire; il n'en est pas de même du bien qu'on dit de soi; il n'y a pas là d'obscurité, et l'on ne craint que de ne point parler assez clairement.

Digitized by Google

Un homme vient d'être nommé à une place considérable ; vous en rencontrez un autre qui était sur les rangs pour le même emploi ; il vous dit pis que pendre du premier ; il l'accuse d'ineptie, d'improbité ; il accumule contre lui les inculpations et les injures ; mais vous parlât-il sur ce ton deux heures entières, tout ce qu'il vous dira se traduit par un seul mot : *envieux*.

Allez-vous à la bourse ? vous entendez quelqu'un demander d'un air indifférent : à quel taux sont les effets publics ? A-t-on du papier sur Gênes, sur Livourne, sur Hambourg ? A combien le fait-on aujourd'hui ? Ne vous pressez pas de répondre ; l'enquêteur sait mieux le cours que vous ; mais il cherche quelqu'un qui ne le sache pas, afin de lui vendre plus cher. Traduisez sa question par celle-ci : voulez-vous du papier sur Gênes, sur Livourne, etc..... J'en ai à placer.

Un homme dit de Céphise, que c'est une bonne enfant, et qu'il a passé, l'été dernier, quelques jours délicieux à la campagne avec elle ; il ajoute qu'elle a la peau très-fine et très-douce, la jambe parfaitement belle ; il s'arrête et sourit..... cela se traduit littéralement par : je suis un fat.

Un mari me disait l'autre jour que sa femme avait des dispositions merveilleuses pour les mathématiques, qu'un jeune Savant de ses amis avait la complaisance de venir les cultiver, que depuis trois mois il s'enfermait presque tous les jours au moins deux heures avec elle, et qu'il lui avait dit dernièrement que Madame commençait à résoudre des équations du second et du troisième degré.... Je n'ai pas voulu traduire ce discours au confiant époux.

Je ne puis approuver nos Auteurs dramatiques, lors-

Digitized by Google

qu'ils font révéler tout crument par un fripon sa propre turpitude ; ils manquent alors à la vérité ; un coquin ne passe pas si franchement condamnation ; il se trompe lui-même autant qu'il le peut, et commence par mentir à sa propre conscience ; à plus forte raison a-t-il grand soin d'en imposer à autrui.

Notre inimitable Racine me paraît être tombé une fois dans cette faute, lorsqu'il a mis dans la bouche de Narcisse, ce vers :

Et pour nous rendre heureux, perdons les misérables.

à moins qu'on ne dise, pour le justifier, qu'un homme aussi vil et aussi méchant que cet affranchi ne sait plus discerner le juste de l'injuste, et qu'il trouve tout simple de perdre les malheureux pour s'élever sur leur ruine.

Voyez si Molière a fait dire à Tartuffe qu'il est un imposteur, excepté dans le seul moment où il sait bien qu'Orgon ne le croira pas, et que sa confession sera prise pour un acte d'humilité chrétienne ? Est-il poussé à bout par le sage Cléante ? Voyez comme il s'en tire :

Il est, Monsieur, trois heures et demie ;
Certain devoir pieux me demande là haut,
Et vous m'excuserez de vous quitter sitôt.

Le spectateur traduit cela mot à mot, par : je suis un coquin qui ne sais plus que vous répondre.

Et quand Sganarelle demande un avis pour la guérison de sa fille malade, et que M. Josse lui conseille d'acheter pour elle des bijoux, de l'argenterie, et assure que la parure est le plus sûr moyen de lui rendre la santé ; la fameuse réponse de Sganarelle : Vous êtes orfèvre,

Digitized by Google

M. Josse, qu'est-elle autre chose que la traduction fidelle de son avis intéressé ?

Négociateurs, commerçans, juges, époux, amans, voulez-vous connaître la vérité ? ne vous arrêtez pas aux mots qu'on vous dit ; traduisez, traduisez ; et souvenez-vous que ce n'est presque jamais le *sensus obvius* qui est le sens véritable.

Heureux deux amis qui, en conversant ensemble, seraient certains de toujours s'entendre, même à demi-mot, et de n'avoir jamais besoin de se traduire ! mais où sont-ils les amis de cette espèce ?

Digitized by Google

SUR LES ILLUSIONS QU'ON SE FAIT A SOI-MÊME.

Fallit enim vitium specie virtutis et umbrâ.
JUVENAL, sat. 14.

Nos propres vices nous en imposent par une fausse apparence de vertu.

Il existe, moins communément qu'on ne croit, de ces hommes perfides et méchans qui trompent et font du mal de dessein formé. La main de la nature a si profondément gravé dans nos cœurs l'amour du vrai et du juste, qu'on ne parvient qu'à grand'peine à l'en arracher entièrement.

Mais il me semble qu'il y a une autre espèce de franchise et d'honnêteté, malheureusement plus rare. J'entends celle qui consiste à ne pas nous tromper et nous pervertir nous-mêmes, qui nous défend d'être nos propres dupes, et nous met en garde contre nos passions et nos penchans. L'approbation secrette que nous donnons toujours, et même malgré nous, aux actes de vertu, nous rendrait insupportable la conscience de nos vices. Aussi ne manque-t-on pas de prétextes spécieux, de raisons colorées pour se justifier à ses propres yeux; et tel a commis des crimes, qui s'est cru non-seulement irréprochable, mais peut-être vertueux et digne de louanges. Ainsi, beaucoup de gens qui auraient en horreur seulement la pensée de tromper autrui, se trompent souvent eux-mêmes. Ils sont

Digitized by Google

honnêtes gens, loyaux si l'on veut, au moins dans un sens; mais il n'en est pas moins vrai que dans les occasions les plus importantes, ils deviennent à leur propre égard des menteurs et des fripons.

Ariste est juge; Ariste est un homme juste; il a, comme dit Tribonien, la constante et perpétuelle volonté de rendre à chacun son droit, ou du moins il croit l'avoir; il est au-dessus, bien au-dessus de la corruption grossière; mais que dans une affaire qu'Ariste doit rapporter, il ait été sollicité, je ne dirai point par sa maîtresse, il n'est plus d'âge à en avoir une, encore moins par sa femme dont il ne se soucie guères, mais par un ami qu'il estime, par un homme qu'il considère, ou à qui il ait des obligations; le voilà qui, sans s'en appercevoir, penche tout du côté qui lui est recommandé; les moyens de défense de cette partie lui paraissent infaillibles; ceux de l'adversaire sont tous pitoyables; il épouse la cause qu'il croit, qu'il veut croire la bonne; il s'en pénètre, il la fait valoir, il la plaide avec opiniâtreté et acharnement; et l'honnête Ariste, dupe d'un sentiment honnête, commet une grande injustice, en sûreté de conscience.

Cléon, aimable jeune homme, a fait connaissance avec Léonore; on l'avait instruit d'avance que Léonore était une riche héritière; mais que lui importe? Il a trouvé cette jeune personne jolie et spirituelle; (quoiqu'en général elle passe pour n'être ni l'une ni l'autre,) il a vu dans ses yeux une douceur, une sensibilité!..... Il ne peut plus être heureux sans elle; il confie à ses amis la passion la plus vraie, la plus ardente; il les fatigue des perfections de Léonore, et est surpris et fâché de voir qu'ils ne partagent pas son enthousiasme. Il la demande en mariage; on la lui accorde; le voilà le

Digitized by Google

plus fortuné des hommes ; malheureusement quelques circonstances forcent à différer le jour de cette union si desirée ; en attendant il est accueilli familièrement dans la maison, et regardé comme un futur époux. Mais un fâcheux incident survient ; une banqueroute ruine Léonore ; il ne lui reste rien que ses charmes, son esprit et ses excellentes qualités ; n'est-ce pas assez pour Cléon ? Un cœur aussi délicat que le sien ne met point dans la balance le bonheur et l'argent, l'amour et l'intérêt ; il aime Léonore pour elle même, non pour sa fortune ; ce n'est donc point le revers arrivé à cette jeune personne qui a fait changer Cléon sur son compte ; (c'est du moins ce qu'il se persuade) mais en la voyant davantage, il a reconnu que jamais leurs caractères ne sympathiseraient ensemble ; il ne comprend pas comment il a pu s'y tromper quelque tems ; il trouve sa physionomie triste, son esprit commun ; il la soupçonne même d'être méchante : en un mot, il en est à chercher les moyens de se dédire. Ses amis auxquels il vient raconter un changement dont il est lui-même surpris, le regardent et se mettent à sourire ; tous aperçoivent fort bien le motif du refroidissement de Cléon ; lui seul ne s'en doute pas, il se suppose inconstant, et se le pardonne ; par-là il échappe à la honte de se croire intéressé, bassesse qu'il ne se pardonnerait jamais.

Sophie est du plus heureux caractère. Elle joint à une beauté rare, une sensibilité exquise. Ses parens se sont retirés à la campagne où ils vivent dans la solitude. Elle a par conséquent peu d'occasions de voir du monde, et consacre beaucoup de tems à la lecture. Sa jeune tête s'est échauffée avec les romans, les histoires d'amour, les poésies passionnées. Elle a copié la lettre d'Héloïse à

Digitized by Google

Abeflard, et elle la sait par cœur. Elle rêve délicieusement au bonheur qu'il y aurait d'être aimée d'un Saint-Preux; elle se sent digne d'être une Julie d'Étange. Ainsi ses lectures continuelles ont encore attendri une imagination naturellement tendre; elles lui ont fait prendre des idées romanesques du commerce de la vie, et sur-tout de l'amour. La douce union des cœurs, les passions éternelles, les obstacles, les malheurs des amans, leur constance qui survit à tout, et les fait jouir de leurs peines; voilà les pensées qui lui sont sans cesse présentes. Le jeune Robert, cousin éloigné de Sophie, est venu passer quelque tems à la campagne chez ses parens. Elle a bientôt cru remarquer, dans son jeune parent, toutes les vertus, toutes les perfections de l'être imaginaire dont elle était depuis long tems éprise. Chaque coup-d'œil, chaque parole de Robert a confirmé la pauvre enfant dans cette opinion. Tout ce qu'elle souhaitait de rencontrer dans un amant, il le possède au suprême dégré. Quand elle relit la nouvelle Héloïse, elle pense que Saint-Preux devait avoir tous les traits, la taille, le maintien, et sur-tout les yeux de son cousin. Ses parens se sont aperçus de la situation de son ame; envain ils lui ont objecté qu'elle n'avait pas vu Robert assez long-temps pour le connaître et le juger. Elle a regardé ces avis comme venant d'êtres froids, et que leur grand âge rend insensibles au mérite de son amant. Peu s'en faut qu'elle ne se plaigne d'être tyrannisée, et qu'elle ne se prépare à devenir l'héroïne d'un nouveau roman. Ainsi elle s'est passionnément éprise non pas de Robert, mais de l'être idéal que son imagination avait créé, et qu'elle a cru retrouver dans le premier objet qui s'est offert. Il n'est pas impossible que son cousin justifie par la suite cette préférence; il ne l'est pas

Digitized by Google

non plus que Sophie soit capable de conserver même après le mariage, l'illusion qu'elle s'est faite ; mais elle s'est mise dans un péril évident.

Dorante, père d'un fils unique, travaille, sue et s'intrigue pour augmenter sa fortune déjà considérable ; il flatte les hommes puissans ; il passe les matinées dans les bureaux et les anti-chambres, et les soirées dans les salons, complaisant, empressé, vil louangeur de quiconque lui peut être utile ; il est dur et intéressé, cherche par-tout son profit, et pourvu qu'il gagne, n'est ni délicat, ni difficile sur le choix des moyens; mais gardez-vous de faire à Dorante le moindre reproche d'avarice et de cupidité ; gardez-vous sur-tout de croire qu'il se le fasse à lui-même ; au contraire il se regarde comme un bon père de famille ; il se persuade qu'il en remplit les devoirs; il vous assurera de très-bonne foi que pour son compte, il n'aspire qu'au repos et à se retirer des affaires ; mais c'est pour son fils qu'il travaille ; il veut lui assurer une existence indépendante, honorable ; il est père, en un mot, et bon père ; c'est ainsi que de ses vices il se fait une vertu.

On a dit que les grandes pensées viennent du cœur. Je crois qu'on pourrait dire, avec quelque vérité, que les pensées justes en viennent aussi. Sans droiture de cœur, il est mal-aisé de garder un jugement sain; de même que, sans une grande rectitude de jugement, on risque d'être dupe des faiblesses du cœur.

On pense généralement que les hommes sont toujours conduits par leur intérêt ; mais lorsqu'ils se trompent sur leur intérêt véritable ! ou lorsque, le connaissant très-bien, ils sont entraînés par une passion qui les subjugue, même sans les aveugler ! il est donc bien plus juste de

Digitized by Google

penser que les hommes sacrifient toujours leurs intérêts à leurs opinions, et leurs opinions à leurs passions.

Apprenons donc à nous défier de nos propres illusions. Différentes suivant les divers caractères, et les situations diverses, il n'est presque personne qui n'y soit sujet; d'autant plus dangereuses, que ces mensonges, ces trahisons envers nous-mêmes, peuvent entrer plus ou moins dans les ames les plus délicates. Nous sommes alors d'accord avec nous pour nous séduire, et au lieu de combattre nos erreurs, nous nous en rendons les esclaves volontaires. Ainsi, non-seulement les méchans sont trompés et conduits aux crimes par des passions hideuses; mais les hommes les plus respectables, pour se laisser trop aller à des penchans vertueux et purs, peuvent tomber dans de grandes fautes, et dans des erreurs criminelles. *Decipimur specie recti.* L'exagération dont les bons cœurs doivent le plus se garder, c'est l'exagération du bien. Mais malheureusement ce dernier précepte convient à peu de personnes.

Digitized by Google

AMOUR ET HUMANITÉ.

ANECDOTE.

Alta sedent civilis vulnera dextræ.
LUCAIN. *Pharsale. Liv.* 1er.

La guerre civile fait à la patrie les plus profondes blessures.

Si les haines de famille sont toujours les plus envenimées, si les guerres civiles offrent ordinairement les tableaux des cruautés les plus horribles, avec quel plaisir, au milieu de ces images sanglantes, le cœur se repose sur un trait de douce pitié ! On éprouve un moment de consolation, en pensant que l'esprit de parti, que les dissentions et la guerre n'ont pas encore pétrifié toutes les entrailles humaines ! C'est un fait de cette espèce que nous allons raconter; il n'est pas fort ancien, et s'est passé dans le malheureux département de la Vendée. Cette anecdote prouvera que si des deux côtés il s'est commis des excès, des deux côtés aussi il y a eu de la générosité et des vertus. Puisse la connaissance de traits semblables cicatriser les blessures, amortir les haines, faire oublier les erreurs, rafraîchir les ames, en y versant la bienveillance et l'estime réciproques !

Un bataillon de l'armée républicaine était depuis plusieurs mois en cantonnement dans le bourg de F..... Un lieutenant de ce bataillon, (nous appellerons ce jeune homme *Belami*,) était logé chez un des municipaux du bourg, officier de santé, habile dans sa profession, et très-bon

Digitized by Google

patriote. Ce digne homme que nous nommons *Bridault* (1), était veuf et père d'une fille unique; dans une maison où il y a une fille de vingt-deux ans, c'est un dangereux hôte qu'un militaire de vingt-cinq. *Rose* croyait devoir des soins à un défenseur de la patrie; elle veillait à ce qu'il ne manquât de rien; elle offrait toujours avec tant de douceur et de grâce ! Belami ne pouvait refuser; il acceptait tout, se laissait gâter; son cœur se pénétrait de reconnaissance.

Le père était souvent absent à cause de son état; Rose et Belami restés seuls à la maison, ne s'ennuyaient point; Rose s'occupait des soins du ménage et de la basse-cour; Belami travaillait dans le jardin ou dans le verger; il plantait, arrosait, cueillait les fruits, les fesait serrer; on eût dit qu'il était chez lui : insensiblement il s'établit entre les jeunes gens beaucoup d'amitié.

Enfin Belami s'expliqua; on l'entendit. Rose était sage, et n'avait point la tête gâtée par la lecture des romans; l'habitude des occupations utiles l'avait préservée de ces erreurs de l'imagination, qui tourmentent nos jeunes filles désœuvrées : elle reçut avec modestie, mais sans embarras, un aveu qu'elle attendait; un sourire enchanteur commença sa réponse; un regard bien tendre la termina.

Les deux amans, une fois d'accord, se parlèrent franchement de leurs projets pour l'avenir : il fallait attendre la fin de cette malheureuse guerre; alors Belami quitterait le service, pour être utile à sa patrie d'une autre manière; il s'établirait à F...., ferait valoir lui-même le domaine

(1) Il est aisé de deviner les motifs qui nous font substituer des noms supposés aux véritables.

de

de son beau-père ; celui-ci, dans ses vieux jours, goûterait chez lui et parmi ses enfans le repos et le bonheur.

Le père de Rose, craignant de se séparer d'elle, ne s'était pas pressé de la marier ; plusieurs partis avantageux s'étaient présentés ; il les avait éconduits ; sa fille croyait cependant qu'il ne refuserait pas son aveu à Belami ; mais elle trouva qu'il était mieux d'attendre, pour le lui demander, que l'instant fût venu d'en faire usage ; en attendant, elle protestait tous les jours à son père qu'elle était bien résolue à ne jamais le quitter.

Ainsi quatre mois s'étaient passés dans l'innocente joie, dans la familiarité décente, dans la douce union ; tandis que la guerre, non-loin delà, détruisait les habitations, ravageait les campagnes, cette heureuse maison renfermait la paix et l'amour. On y versait cependant trop souvent des larmes ; mais elles étaient pour les malheurs d'autrui et pour la patrie désolée.

Tout-à-coup l'ordre vint de porter les cantonnemens d'un autre côté ; l'armée républicaine évacua F.... et ses environs ; le bataillon de Belami fut envoyé à trente lieues de là. Le jeune amant quitta Rose avec douleur, mais avec courage ; on se jura de part et d'autre fidélité éternelle ; le baiser d'adieu scella le serment.

Un mois d'absence s'écoula ; pendant ce mois, Bridault ne reçut qu'une lettre de Belami, et dans cette lettre il y en avait une pour sa fille. Le jeune homme écrivait que toujours en marche, et se portant de différens côtés, il ne pouvait même indiquer d'endroit fixe pour lui adresser une réponse ; depuis cette lettre, les communications avaient été interceptées ; plus de nouvelles de Belami ; Rose était dévorée d'une inquiétude qu'elle cachait avec soin à son père.

Digitized by Google

Pour surcroît de chagrin, un détachement de l'armée royaliste vint prendre poste à F.... La réputation de probité du père Bridault, son habileté dans son art, et les secours qu'on en pouvait tirer, sauvèrent sa maison de quelques excès qui furent commis dans l'endroit contre les patriotes signalés; on n'exigea rien de lui, sinon qu'il donnât ses soins à quelques blessés du détachement.

Il y avait deux mois que ces nouveaux hôtes tenaient le poste de F...., et il y en avait près de trois que Rose n'avait reçu aucunes nouvelles de Belami, lorsqu'une nuit il survint une alarme : les républicains s'avançaient en force pour enlever le poste; le détachement royaliste trop faible pour le garder, le quitta en désordre; à six heures du matin, (il était à peine jour) les patriotes entrèrent; un adjudant de l'armée royaliste ne les croyant pas si près n'était point parti avec son détachement; surpris tout-à-coup, il s'échappe, il fuit : il apperçoit devant lui une patrouille républicaine; il rebrousse chemin, craignant d'avoir été vu; il trouve la porte d'une maison ouverte, il s'y jette; c'était celle de Rose dont le père était absent depuis deux jours; il parvient jusqu'à la chambre de la jeune personne, l'effroi dans l'ame et sur le visage : « Mademoiselle, lui dit-il, je ne suis point un lâche, et » j'ai plus d'une fois bravé le danger en combattant; mais » il est affreux d'être égorgé sans pouvoir se défendre; » j'ai été vu, reconnu sans doute; ils sont sur mes pas; » je suis seul, je suis perdu; cette malheureuse guerre » est une guerre à mort.... » La sensible Rose s'émeut; l'humanité lui parle; elle oublie que l'adjudant est un ennemi, et ne voit plus en lui qu'un homme : « Hélas!

Digitized by Google

» dit-elle, je vous sauverai, si je le puis.... » A l'instant, elle l'aide elle-même à ôter ses habits, son chapeau à haute-forme avec le schâll et le panache blancs; elle jette le tout par la fenêtre, dans un vivier plein d'eau; elle parle aux deux domestiques de son père, et leur recommande le secret.

Un quart d'heure après, on frappe à la porte : ce sont quelques soldats patriotes qui viennent, disent ils, faire perquisition dans la maison, et voir s'il ne s'y cache point d'ennemis; toutes les issues sont occupées; on monte à la chambre de Rose; déjà on est à sa porte; il n'y a plus pour l'adjudant de moyen d'en sortir sans être vu; pas un endroit dans la chambre où il puisse être caché sûrement. Rose prend son parti avec fermeté; elle ouvre elle-même. « Il n'y a personne ici, leur dit-elle, que » mon mari que vous voyez dans mon lit » (elle y avait fait mettre l'adjudant). Elle achevait à peine ces mots, quand elle vit entrer son amant, Belami lui-même; il fallut répéter devant lui ce qu'elle avait dit; qu'on juge, s'il se peut, de leur situation à tous deux. Belami resta un moment pétrifié; puis il tourna les yeux sur le prétendu mari dont la situation n'était guère moins pénible : « Me reconnaissez-vous, lui dit-il? vous sou- » venez-vous de Belami? Pour moi, je vous reconnais à » merveille : nous avons étudié ensemble à Angers; vous » êtes de dix lieues d'ici, tout près de M..... Je vous » trouve sous une sauve-garde sacrée; cette maison que » j'ai habitée était un temple du patriotisme et de toutes » les vertus; quelles que soient vos opinions person- » nelles, ne craignez pas que je laisse violer un pareil » asyle. Allons-nous-en, mes camarades, dit-il aux

Digitized by Google

» soldats, puisqu'il n'y a dans la maison que le mari » de Madame. » — Il lui demanda de l'air le plus réservé, des nouvelles de son père, et sortit avec sa troupe.

A peine était-il dehors, que l'adjudant s'écria : « Ah ! » mademoiselle, que Belami est humain et généreux ! Il » m'a reconnu, je n'en puis douter ; il sait que je suis le » Baron de *la Sauzelière*, que ma terre est à dix lieues » d'ici ; il sait aussi que j'ai pris parti dans l'armée royale ; » mais il a voulu sauver la vie à un ancien ami de collège ; » ou plutôt, c'est au respect qu'il a pour votre maison, » c'est à vous que je la dois. Je ne l'oublierai jamais. » — « Je ne me repens pas de ce que j'ai fait, reprit Rose, » en laissant échapper malgré elle des sanglots et des » larmes : n'imputez point ma douleur au lâche regret » d'une bonne action : je ne pleure que sur mon propre » malheur ! . . . . Il est affreux ! » — La Sauzelière la pressa si fort, elle était si pénétrée, qu'elle ne put s'empêcher de lui raconter l'histoire de sa tendresse pour Belami, et leurs projets d'union. — « Ce que vous avez » fait pour moi, reprit l'adjudant, m'indique ce que je » dois faire ; vous ne me surpasserez point en générosité. » Un homme d'honneur, dans ma situation, n'a qu'un » parti à prendre ; c'est de réparer le mal qu'il a causé » involontairement. Quelque danger qu'il y ait à courir » pour moi, je vais sur-le-champ me remettre dans les » mains des patriotes ; on saura tout : je dirai que l'effroi » du moment m'a fait entrer chez vous, où jamais je » n'avais mis le pied ; je dirai avec quelle sensibilité vous » vous êtes exposée pour un homme qui vous était tout- » à-fait inconnu, et que vous regardiez comme un ennemi ! » Mon parti est pris : je ne laisserai pas un moment de

Digitized by Google

» plus le désespoir dans votre ame, et dans celle du brave » jeune homme qui m'a voulu sauver. Je sors à l'ins- » tant même. » — « Non, reprit Rose, je ne le souffrirai » pas : je me suis engagée à vous sauver : laissez-moi » achever mon ouvrage. Je ne permettrai point que vous » sortiez de la journée : ce soir, à la faveur de la » nuit, vous vous échapperez. Promettez-moi d'avoir soin » de vos jours; que je n'aie pas en vain perdu mon » bonheur. » L'adjudant eut beau insister; Rose demeura inébranlable, et la Sauzelière fut obligé de paraître consentir à tout ce qu'elle voulait : mais il se promit bien d'exécuter son projet le soir même, et d'aller, en sortant de la maison, se livrer à Belami et aux siens, au hasard de tout ce qui pourrait en arriver.

Vers l'heure du dîner, le père Bridault rentra; il amenait un convive : c'était Belami.

« Ma chère enfant, dit-il à Rose, voilà notre ancien » hôte, cet estimable jeune homme, revenu dans ce pays- » ci : qui sait s'il y restera encore long-tems? Les mili- » taires sont expéditifs. En me rencontrant ce matin, après » m'avoir embrassé, le premier mot qu'il m'a dit, c'est » qu'il t'aimait de tout son cœur; et le second, qu'il te » demandait en mariage. Ma foi, je ne crois pas que tu » puisses trouver un plus honnête homme. J'y ai consenti, » pour mon compte; reste à savoir si cela te convient : » réponds. »

Rose émue, pressée à la fois de sentimens différens, gardait un moment le silence, quand de la pièce voisine, s'élança la Sauzelière, revêtu d'une robe-de-chambre du père Bridault : « Je vous réponds, pour elle, s'écria-t-il, » qu'elle y consent de bon cœur; je sais ce qu'elle pense.

Digitized by Google

» Permettez-moi tous trois de prendre part à votre » bonheur. »

Cette apparition subite étonna beaucoup le maître de la maison. « Qui êtes-vous, demanda-t-il? et que » diantre faites vous chez moi, dans ma robe-de-cham- » bre? » Belami ne put s'empêcher d'éclater de rire. Je « vous croyais parti, dit-il à l'étranger, et je n'avais pas » jugé bien nécessaire d'apprendre à mon ami Bridault » votre aventure de ce matin; vous voyez, par la de- » mande que je lui ai faite, que j'ai su très bien à quoi » m'en tenir, et que je n'ai pas cru vous avoir surpris » en bonne fortune. » — « Je vois, reprit la Sauzelière, » que vous êtes un homme généreux; que vous savez » croire à la vertu, comme Rose sait la pratiquer. Vous » êtes bien dignes l'un de l'autre. »

Le père, qui n'entendait rien à ces paroles, en demanda enfin l'explication; on lui raconta ce qui s'était passé. Il donna des louanges au bon cœur et à la présence d'esprit de sa fille. On convint que la Sauzelière partirait dans la nuit, déguisé avec un habit du père Bridault : le reste de la journée se passa fort gaiement, et dans la meilleure intelligence.

Au moment de partir, la Sauzelière dit à ses hôtes; « Je » retourne vous faire la guerre; mais j'emporte de cette » maison respect, amitié, reconnaissance pour ceux qui » l'habitent. Puissé-je trouver souvent l'occasion de rendre » à des patriotes ce que vous avez fait aujourd'hui pour » moi! Je me croirai encore plus heureux, si les efforts » que je vous promets de faire pour appaiser les haines, » et ramener les esprits aliénés, ne sont pas inutiles. » Il a tenu sa promesse, et a été, dans le parti royaliste, un de ceux qui ont le plus contribué à la pacification de

Digitized by Google

la Vendée. Il a revu depuis Belami, et tous deux marchent à présent sous les mêmes drapeaux.

Ils ont passé quelque tems ensemble à F..... Belami, aimant bien sa femme et mieux sa patrie, attend pour se retirer du service et accomplir ses projets les plus doux, que la victoire ait ramené la paix, et que l'Europe se reposant enfin des convulsions qui l'ébranlent, puisse commencer à se guérir des plaies profondes de la guerre et à faire refleurir l'agriculture, le commerce et l'abondance.

Digitized by Google

LE DERNIER COUVENT DE FRANCE,

ANECDOTE (1).

Que chacun dans sa loi cherche en paix la lumière ;
Mais la loi de l'Etat est toujours la première.
VOLTAIRE. *Les Guèbres, acte 5.*

QUE ne suis-je inspiré par la Muse de *Gresset !* je ferais un poëme sur mon acquisition du Dernier Couvent de France !..... il y aurait de l'intérêt, une action, des caractères, du merveilleux même, si l'on voulait en mettre ! .... Mais faute de talens poétiques, je suis forcé de me borner à raconter tout simplement le fait en prose. Il est assez curieux.

Or, écoutez.

J'avais le projet d'employer quelques fonds en acquisitions de domaines nationaux, lorsqu'un de mes fermiers vint me voir ; je lui dis l'intention où j'étais. « En ce cas là, me répondit-il, je crois que je sais où vous trouverez votre affaire. A cinq quarts de lieue de chez nous, derrière le bois de Séry, il y a un joli couvent de femmes qui subsiste encore. — Comment, repris-je, un couvent qui subsiste encore ! Cela est-il possible ? vous vous trompez sûrement, maître Mathias ! — Oh ! que non, notre maître, je ne me trompe pas, à telles enseignes que notre garçon Claude y est jardinier, qu'il y a huit dames, une Prieure,

(1) Ce fait véritable, à quelques circonstances près, est arrivé au commencement de l'an 4. On a essayé d'en rendre le récit plus vif et plus agréable, en le mettant dans la bouche du héros même de l'aventure.

Digitized by Google

une sous-prieure, une tourière, deux novices !... Il est vrai qu'elles n'ont plus leur habit de *moinesses*..... mais à cela près, elles sont tout comme elles étaient ci-devant... Elles disent leurs messes et leurs vêpres ; elles ont leur aumonier, de jeunes pensionnaires, des malades dans les lits de leur hôpital ; il faut convenir que ce sont de bonnes femmes, qui ne font que du bien ; et heureusement il ne leur est point arrivé de mal.

Je ne revenais pas de mon étonnement, qu'après les six années de la révolution, après tout ce qui s'est passé, il existât encore en France un couvent et des religieuses. Cependant comme les indications de maître Mathias étaient positives, et qu'elles me prouvaient que le prieuré de S.... était justement mon affaire, je n'hésitai pas à me présenter pour le *soumissionner*. On eut beaucoup de peine à le trouver sur l'état ; à la fin, mon bonheur voulut qu'il eût échappé à la recherche des faiseurs d'affaires, des spéculateurs, de ce qu'on appelle *les compagnies noires ;* je fus admis à remplir les formalités ; je déposai plus de moitié du prix présumé, et me voilà propriétaire.

Il me tardait de voir ma nouvelle acquisition ; je pris avec moi, un de mes amis, architecte, et qui devait me servir d'expert appréciateur ; nous montâmes à cheval, et un beau jour qui, par parenthèse, se trouva être une fête de Vierge, comme nous l'apprîmes au couvent, nous arrivâmes à mon prieuré, vers dix heures du matin.

Nous sonnâmes ; une vieille fille se présenta, l'air contrit, l'œil baissé, la cornette très-blanche et très-bien plissée ; une robe *à rideau*, retroussée dans les poches ; nous lui demandâmes Madame M..... Ah ! Madame la prieure ? nous répondit-elle ; citoyens, elle est à l'église ; c'est aujourd'hui l'Annonciation de la Sainte

Digitized by Google

Vierge ; si vous voulez bien attendre Madame au parloir, je l'avertirai entre prime et tierce.

Je lui demandai si nous pouvions, en attendant, faire un tour dans le jardin, voir la maison et ses dépendances ; elle hésitait, et nous regardait avec curiosité ; je lui dis alors que nous étions porteurs d'une lettre de l'administration du Département ; son inquiétude redoubla. Vous venez peut-être nous dit-elle, pour voir la maison ? peut-être avez-vous envie de l'acheter ? car on dit qu'elle va être vendue ? Elle se tut un moment, attendant ma réponse ; je n'en fis point ; elle continua : sauriez-vous quelque chose à ce sujet, citoyens ? Mon Dieu ! est-ce qu'on la vendra comme cela, cette sainte maison ? est ce qu'il faudra que j'en sorte ? Figurez-vous qu'il y aura quarante ans que j'y demeure, le 14 Août prochain, veille de l'Assomption, fête de Sainte Radegonde, ma patrone ! J'y suis entrée toute petite ; Madame n'était encore que maîtresse de classe..... J'interrompis la bonne tourrière ; mais ne voulant pas m'expliquer avec elle, je lui dis seulement que je ne pensais pas que la maison fût actuellement à vendre, qu'il était seulement question de l'évaluer, et que je venais pour cette opération. J'ajoutai que je la priais de ne point déranger Madame la prieure ; que j'attendrais pour lui parler que l'office fût fini.

La sœur Ste. Radegonde se rassura un peu, et s'offrit de bonne grâce à nous conduire par toute la maison. Je passe sur le caquetage qu'elle nous fit pendant deux heures ; nous en recueillimes seulement, que leur maison n'avait point été détruite, ni même inquietée ; qu'on les avait en quelques sortes oubliées ; qu'elles en avaient été quittes pour ne plus porter leur habit ; qu'aucune d'elles n'avait

Digitized by Google

été arrêtée ; qu'on leur avait demandé un serment, mais que leur directeur leur avait permis de le prêter ; qu'on avait fait une vente de leurs meubles, dont elles-mêmes avaient racheté la plus grande partie ; que la prieure tenait à loyer, en son nom, la maison, et qu'elle y avait gardé toutes ses sœurs ; que ces bonnes filles y vivaient réunies, de leurs modiques pensions, mises en commun, du produit du jardin, du clos, de la basse-cour, et du bénéfice qu'elles fesaient sur les pensions d'une trentaine de jeunes filles dont les parens leur confient l'éducation. Enfin, ce qui m'a touché et rempli tout d'un coup de vénération pour elles, les quatre lits qui étaient fondés dans leur maison y subsistent encore. Elles ont cessé de recevoir les revenus des fondations ; mais elles n'en ont pas moins continué à recevoir des malades, quand il s'en est présenté. Le jour de mon arrivée, il y en avait deux, dont un soldat, que les suites d'une blessure avaient forcé de s'arrêter chez elles.

Je reconnus la vérité de ce que mon fermier m'avait dit, et sur-le-champ je pris en moi-même mon parti.

L'office étant fini, la tourière nous quitta pour aller avertir Madame ; bientôt nous comprîmes que l'alarme était dans la maison ; car au travers des vîtres de plusieurs fenêtres, nous apercevions des allées et venues ; des mines inquiètes nous observaient ; on cherchait à lire nos intentions sur nos figures, que sans doute on trouvait fort redoutables.

La prieure vint nous joindre dans le jardin ; malgré son âge, je ne vis jamais de physionomie plus mobile et plus expressive ; mille émotions différentes s'y peignaient à-la-fois ; elle paraissait nous demander compassion et bienveillance. Citoyens, nous dit-elle en tremblant, est-il

Digitized by Google

vrai ? .... Vous venez pour acheter notre maison ? — Non Madame, lui répondis-je, je ne viens pas pour l'acheter ; car au moment où je vous parle, j'en suis propriétaire.

Ah ! Jésus mon Sauveur ! s'écria-t-elle, nous sommes perdues ; qu'allons-nous devenir ? ... Mon Dieu ! il faut se soumettre et se confier à ta sainte Providence. C'est pour nous éprouver qu'elle nous envoie encore cette tribulation.

— Rassurez vous, lui dis-je, je suis bon patriote, et mon patriotisme consiste à ne persécuter personne ; il consiste à rendre service, lorsque je le peux, et sur-tout à de dignes et respectables personnes, comme je sais que vous l'êtes. Loin que tout soit perdu pour vous par mon acquisition, j'espère au contraire que vous y gagnerez. — Comment cela ? — Le voici. Vous dépendiez d'une administration qui pouvait changer de principes ; votre situation était précaire, incertaine ; elle ne le sera plus. Je vous promets dès-à-présent de vous laisser jouir de la maison, et de vous en passer un bail au prix actuel.

A ces mots, la respectable fille, vraiment éperdue, hors d'elle, se jeta à genoux dans le jardin où nous étions, et levant les yeux au ciel, se mit à remercier Dieu qui m'avait choisi pour être le bienfaiteur et le père de la communauté. Puis se relevant, elle me demanda la permission d'assembler sur-le-champ ses sœurs, me priant de venir moi-même leur annoncer mes généreuses intentions. On sonna la cloche rouillée du réfectoire, la seule qui reste dans la maison ; les sœurs s'assemblèrent, et je fus introduit solemnellement dans le grand parloir. Là, je répétai ce que j'avais dit à la prieure, en y ajoutant quelques mots obligeans pour ses compagnes ; je terminai par annoncer que je me réservais de mettre au bail quel-

Digitized by Google

ques petites conditions ; que quant à présent, les seules que j'imposais, c'était qu'on me donnât une chambre ou deux pour venir de tems en tems passer quelques jours, et qu'on voulût bien me regarder comme un ami de la maison.

C'est un charmant spectacle que celui des heureux que l'on fait ! Mes religieuses avaient la tête perdue de joie et de reconnaissance, elles pleuraient, elles riaient, elles parlaient toutes ensembles ; quelques-unes s'embrassaient ; la sous-prieure, fille de cinquante ans, languedocienne vive et spirituelle, ne put s'empêcher de venir me prendre la main ; elle allait la baiser ; je retirai ma main, et tout ému que j'étais, j'embrassai la sous-prieure qui ne s'en fit point prier. Un si bon exemple fut suivi à la ronde, et mon ami et moi fûmes embrassés, même par les deux novices, qui sont, par ma foi, de fort jolies filles.

On alla nous chercher des rafraîchissemens ; on nous fit promettre de rester au moins jusqu'au lendemain ; enfin, on nous combla d'amitiés et de politesses.

Quand nous eûmes déjeuné, Madame la prieure, reprenant l'air grave, mais toujours attendrie, proposa de retourner à l'église chanter une antienne à la Vierge, pour la remercier du bonheur qu'elle leur envoyait le jour de sa fête ; elle nous pria d'y assister ; était-ce le moment d'affliger ces bonnes filles par un refus, ou de les humilier par une raillerie ? nous acceptâmes, et de la meilleure grâce du monde, nous allâmes entendre un *Regina cœli lætare*, qui dura quelques minutes. Je crois qu'on l'abrégea un peu, par attention pour nous.

Le reste de la journée ne fut pas moins agréable ; on me donna le titre de *Père temporel* de la communauté ; je pensais à Voltaire qui était *père temporel des Capucins*

Digitized by Google

de Gex, et qui s'amusait de ce titre. Mes ci-devant Augustines valaient mieux que des Capucins.

Je partis comblé de bénédictions, renouvellant toujours ma promesse de passer le bail; promesse que j'ai réalisée depuis, sans autres conditions, que celles d'entretenir les quatre lits, pour y soigner des malades, et de me donner un petit appartement dans la maison où j'irai passer plusieurs mois, chaque année, avec ma famille.

Ma première idée avait été d'exiger qu'elles cessâssent de recevoir de jeunes pensionnaires; et c'était bien la plus dure des conditions que je comptais leur faire; on devine mes motifs : je pensais qu'elles ne pouvaient que gâter ces jeunes esprits, et leur donner de mauvaises impressions. Mais je me suis sû bon gré depuis d'avoir pris le tems de réfléchir, de recueillir des informations sur leur compte, et d'observer par moi-même. J'ai reconnu que dans l'état actuel des choses, je ferais un grand tort aux habitans du pays, si je les privais tout d'un coup de cette maison, la seule dans tout le Département où de jeunes filles puissent recevoir une éducation quelconque. Plusieurs personnes des environs m'ont demandé comme une grâce de ne pas leur ôter cette ressource nécessaire à leurs enfans. Je n'en voudrais pas faire usage pour les miens; leur mère est en état d'être leur première institutrice; mais pour les autres, il faut s'en tenir à ce qui existe, et ne pas les priver *du bien*, quand on n'a pas encore *le mieux* à leur donner. Mes religieuses, quoique dévotes, sont très-bonnes femmes; plusieurs d'entre-elles ne manquent ni de sens, ni d'esprit, et peuvent former d'excellentes mères de familles; l'aumônier directeur, avec qui j'ai fait connaissance, est un fort honnête homme, point fanatique et point bigot : quoique prêtre, il m'a paru croire en Dieu,

Digitized by Google

et se soumettre volontiers aux lois de la République ; il possède quelques talens agréables, et donne des leçons de musique et de danse, oui, de danse, aux pensionnaires. Au total, je suis persuadé que de jeunes filles peuvent n'être point mal élevées dans cette maison.

Des gens intolérans me blâmeront peut-être, et m'accuseront de faiblesse ou de sottise ; mais je ne me reproche rien ; je suis sûr d'avoir fait une bonne action, puisque j'ai fait une action qui est agréable à plusieurs individus, sans être nuisible à la République. Après tout, lorsque nous avons eu à gémir sur tant de malheurs et de crimes, lorsqu'un tems plus serein commence à paraître, ne vaut-il pas mieux verser du baume sur les plaies, que les envenimer encore ?

Digitized by Google

ALLÉGORIE,

TRADUITE DU GREC D'UN AUTEUR INCONNU.

Rarus enim fermè sensus communis.....
JUVÉNAL. Sat. 8.
En dépit de son nom, le sens commun est rare.

ARISTON mon respectable père, avait un ami intime, nommé *Noagore*. Celui-ci ne se prodiguait pas; il semblait à en juger par son nom (1), qu'il dût le trouver partout; et dans la réalité, on le rencontrait chez peu de nos concitoyens.

Je crois que *Noagore* était de Béotie; du moins il avait un peu de la pesanteur et de la simplicité qu'on attribue aux hommes de cette province; sa conversation n'était pas brillante; elle n'était que juste; son ton n'était pas décisif et tranchant; il était celui de la modestie et du doute; *Noagare* ne se laissait point surprendre aux apparences, et ne prononçait qu'après avoir écouté et examiné : s'il se permettait quelque plaisanterie, elle n'altérait jamais l'exactitude de son discours; ennemi de toute exagération, il n'affirmait pas sans preuve que telle chose ou telle action était exécrable ou merveilleuse; il disait tout uniment qu'elle lui paraissait bonne ou mauvaise; et quand on voulait bien l'entendre, il ajoutait les raisons qui la lui fesaient trouver telle.

(1) *Noos*, sens, esprit; *Agoraios*, public, trivial, commun. *Noagore*, c'est donc comme qui dirait *sens commun*.

Ou

On conçoit que dans une ville brillante et frivole, comme Athènes, Noagore ne devait pas être beaucoup fêté : il semblait ennuyeux et froid aux jeunes gens, aux femmes, aux beaux esprits qui ne voulaient que plaire, aux orateurs qui ne cherchaient qu'à émouvoir : cependant son excellente réputation fesait que tout le monde voulait au moins passer pour le connaître : c'eût été une injure de dire à un homme que son avis sur quoi que ce fût, serait improuvé par Noagore : cependant j'ai connu tel philosophe, tel membre même de l'Aréopage à qui il n'arrivait pas deux fois sur dix de mériter le compliment contraire.

Socrate a peut-être été le seul qui ait toujours vécu avec lui en bonne intelligence ; on m'a assuré qu'ils ne se quittaient pas, et que les inspirations du Démon familier de Socrate, n'étaient autre chose que les conseils de son sage ami.

Mon père, qui fesait le plus grand cas de Noagore, le consultait à tout moment ; il m'a pourtant avoué qu'il avait quelquefois négligé de prendre ses avis, ou que les ayant reçus, il s'en était écarté dans sa conduite, et qu'il avait toujours eu lieu de s'en repentir.

Je recevais donc d'excellentes instructions par la bouche de mon père : il voulait me faire aimer son ami, et me mettre avec lui dans une étroite liaison : mais j'étais jeune et livré aux passions de mon âge : l'air grave de Noagore m'effrayait, ou plutôt je n'étais pas en état de sentir son mérite et le prix de ses avertissemens.

Je n'avais pas vingt ans, quand j'eus le malheur de perdre mon père ; maître de moi-même, je commençai par oublier ses leçons ; je me souvenais à peine du nom de Noagore ; je poussai même le délire jusqu'à parler de lui avec dédain, et le tourner en ridicule.

Digitized by Google

Tous ceux que je voyais habituellement pensaient comme moi, c'est-à-dire qu'ils ne pensaient guères; nous ne disions pas un seul mot où l'on pût soupçonner Noagore d'être pour quelque chose : notre conduite répondait à nos discours. Les courtisanes, la parure, le jeu et la bonne chère nous jetaient dans des dépenses excessives : en moins de deux ans, mon patrimoine fut dissipé.

Alors ne pouvant plus me divertir, et regrettant le passé, je m'avisai de songer à l'ami de mon père : mais où le trouver? C'était après l'époque (1) où notre Athènes, long-tems déchirée par les factions de Cléon, d'Alcibiade, de Nicias, avait enfin passé sous le joug des trente tyrans établis par Lysandre le Lacédémonien. L'heureux et sage Trasybule avait depuis chassé les trente; il avait voulu nous rendre la liberté; et comme chaque citoyen avait droit de demander vengeance du sang de ses proches et de ses amis, qu'on avait répandu dans le tems de cette cruelle oppression, il avait fait engager par serment les Athéniens à oublier tout le passé. Cette amnistie était le moyen le plus sûr de rétablir la tranquillité; mais elle ne renaît pas si promptement après de pareilles secousses. Toutes les passions furent long-tems à se calmer; Socrate fut sacrifié à la haine des prêtres deux ans encore après l'expulsion des trente : je n'avais que trop de raisons de penser que Noagore s'était pour long-tems exilé de notre pays : chaque mot que j'entendais sortir de la bouche de nos citoyens, dans ces tems de division et de trouble, l'eût fait frémir et s'enfuir bien au-delà des bornes du territoire de l'Attique.

---

(1) Il paraît que l'auteur vivait entre la 88e. et la 98e. Olympiade, c'est-à-dire l'an du monde 3573 à 3612. Son récit est exactement conforme à l'histoire de ce tems.

Digitized by Google

Triste et désolé, je risquai d'aller plusieurs fois aux assemblées publiques chercher quelqu'un du moins qui pût m'apprendre ce qu'il était devenu : mais je ne voyais et n'entendais que de vains discoureurs que je jugeais facilement être ses ennemis irréconciliables.

Un jour je rencontrai un personnage à l'extérieur sévère, à la mine composée : il me vit inquiet, il vint à moi obligeamment ; quand je l'eus instruit de l'objet de mes recherches, il me loua beaucoup de ce qu'à mon âge je desirais me lier avec Noagore : Qui peut mieux que moi, ajouta-t-il, vous en donner les moyens ? il n'habite plus que chez moi ; j'ai l'honneur de le posséder seul. Venez. Je le suivis dans sa maison ; là, je fus introduit près d'un triste personnage qui se donnait effrontément pour Noagore, dont il avait quelques traits : mais je reconnus en lui un certain *Païdarque* (1) que j'avais vu ailleurs, et que je n'avais jamais pu souffrir. Je le quittai brusquement.

Une autre fois, cherchant toujours Noagore, je rencontrai par hasard ses deux filles *Aploë* (2) et *Sophrosyne* (3) : elles étaient seules, négligées, et paraissaient cependant satisfaites ; elles m'apprirent que Noagore avait été plusieurs fois outragé publiquement par *Anaïde* (4) et *Lalète* (5), deux de nos plus impertinens rhèteurs ; ils avaient entraîné tous nos citoyens dans leur parti, et enfin étaient parvenus à faire proscrire Noagore, au point qu'il était devenu dangereux pour lui de se montrer. Elles

(1) *Païdarchôn*, Régent, Pédant.
(2) *Aploé*, simplicité.
(3) *Sophrosuné*, modestie.
(4) *Anaïdés*, impudent.
(5) *Lalétés*, bavard.

Digitized by Google

m'annoncèrent qu'elles étaient sur le point de l'aller rejoindre, et qu'on ne les verrait bientôt plus dans Athènes.

Enfin il n'y a pas long-tems que me promenant au Céramique, (1) après deux heures passées dans une méditation profonde, je crus appercevoir de loin Noagore; je ne me trompais pas; c'était lui-même; je l'abordai: Depuis, me dit-il, que les Athéniens se sont repentis de la mort de Socrate, depuis qu'ils ont révoqué l'arrêt de sa condamnation, et lui ont élevé une statue de bronze de la main du fameux Lysippe, j'ai cru pouvoir risquer de reparaître au milieu d'eux: mais j'arrive à peine, et je me vois forcé de repartir: mes ennemis sont nombreux et puissans; je crois que l'air trop vif de ce pays-ci m'est contraire, et qu'il ne me sera jamais permis d'y faire un long séjour.

Je suppliai Noagore de demeurer; je lui rappelai son amitié pour mon père; nous eûmes ensemble une conversation assez longue, et dont j'aurais profité peut-être sans un incident qui la dérangea.

Aspasie vint à passer près de moi, Aspasie que j'avais tant aimée, et qui avait le plus contribué à ma ruine!.... Je brûlais de courir près d'elle; Noagore me retint un moment; mais bientôt voyant que j'allais lui échapper: Allez, me dit-il, allez joindre cette coquette; je vois qu'il ne m'est pas possible de demeurer plus long-tems avec vous.

A ces mots il me quitta; je ne l'ai pas revu depuis, et j'ai eu le malheur de ne rencontrer dans Athènes personne qui pût m'en donner des nouvelles.

---

(1) Promenade d'Athènes. Il est assez singulier que ce mot *le Céramique*, signifie précisément *les Tuileries*.

Digitized by Google

AVIS AU PUBLIC (1).

INSÉRÉ DANS UN JOURNAL.

Elixir précieux, très-commode et très-agréable à prendre, qui réjouit les sens et l'esprit, et produit sur les personnes qui en font usage, des effets aussi merveilleux que satisfesans pour elles (2).

Le docteur *Papelardini*, de la nombreuse famille des *Adulanti* de Rome, ayant fait ses études chez les ci-devant Jésuites, se flatte de posséder le secret d'un Elixir qui ne peut manquer d'être bien accueilli du public. De nombreuses expériences lui en assurent le succès. Il est le médecin, ou pour mieux dire, le docteur des fous. Il n'est pas assez fou lui-même pour essayer de les guérir; mais il leur procure un enivrement plein de charme, où ils trouvent la consolation et le bonheur. S'il est vrai, comme tous les philosophes en conviennent, que le bonheur et le malheur résident principalement dans l'imagination, peut-on trop vanter un spécifique dont l'effet infaillible est de rendre chacun content de soi-même et de lui faire croire que les autres le sont aussi?

Ce spécifique est une espèce d'Elixir que j'appelle

(1) « On n'a que faire d'avoir peur de trop charger la com-» plaisance; la manière dont on joue les hommes a beau être » visible, les plus fins sont toujours de grandes dupes du côté » de la flatterie; et il n'y a rien de si impertinent et de si » ridicule, qu'on ne fasse avaler, lorsqu'on l'assaisonne de » louanges. » *Molière, l'Avare, acte* 1er. *scène* 1ere.

(2) Ce morceau est imité de l'anglais, *the Guardian*, le Mentor, n°. 11. L'original est de Pope, ou de Gay.

Sciroppo di Lusinga (1), autrement la grande panacée pour toutes les faiblesses humaines. C'est un remède qui se conforme à tous les goûts, à tous les tempéramens, et ne fait jamais qu'aider la nature chez les sujets auxquels il est administré ; du reste, l'odeur et l'opération n'en ont rien que d'agréable : on peut le prendre à toute heure, sans garder la chambre, et au bal et à la comédie, tout aussi bien que chez soi. Il fortifie l'ame abattue, détruit ou corrige ce qu'elle trouve de dur et d'amer dans la connaissance d'elle-même. Dès la première dose, il répand dans toute l'économie animale une chaleur bénigne qui accélère le cours des esprits, réjouit le cerveau, ranime la contenance et la physionomie. Le malade se sent guéri de toute réflexion affligeante, de toute défiance injurieuse à son mérite ; il n'a plus qu'à jouir voluptueusement du spectacle de ses perfections. Quand je dis le malade, j'entends le plus désespéré ; et il n'est point de pensée si cruelle, si opiniâtre, point d'habitude de penser si absolument formée, dont on ne puisse se guérir avec mon remède. On le prend par l'oreille ; et l'on se le fait donner par qui l'on veut, par une servante, par l'homme le plus inepte et le plus balourd. J'ai même observé que sa vertu augmente à proportion de la simplicité réelle ou apparente de celui qui l'a présenté.

J'avertis qu'on contrefait mon Elixir, et que beaucoup de personnes se mêlent d'en distribuer ; mais elles le préparent si grossièrement, qu'il peut faire mal au cœur et donner des nausées ; le mien est de la plus fine espèce : j'ai retrouvé la recette de celui que le Poëte Boileau préparait pour Louis XIV.

---

(1) En français, *syrop de flatterie*.

Digitized by Google

A cause de sa bonne qualité, j'en ai vendu énormément dans toutes les cours de l'Europe, d'où je reçois encore tous les jours de nouvelles demandes.

Depuis deux décades seulement que je suis arrivé à Paris, je pourrais citer déjà plus de cent cures, faites par mon Elixir. Je me contenterai d'indiquer les plus remarquables.

Un homme en place commençait à craindre que ses fautes n'eussent des suites trop funestes; au lieu de parler à tort et à travers dans les assemblées publiques, il y gardait un triste silence; il ne se trouvait plus assez de forces pour l'énorme fardeau dont il est chargé; il était tourmenté d'inquiétudes et d'insomnies. Quelques personnes qui avaient besoin de sa protection, lui ont fait présent de plusieurs prises de mon Elixir. Elles ont prononcé, en les lui offrant, les mots de *Lycurgue*, de *Solon*, de *Démosthène*; ce Citoyen est parfaitement rétabli, et dans le plus heureux état de bonne opinion de lui-même, de confiance indéfinie dans l'étendue de ses lumières, et le pouvoir de son éloquence; il est même assez fort pour ne pas daigner écouter, et pour mépriser profondément quiconque n'est pas de son avis sur quelque matière que ce soit.

Un jeune commis voyait souvent un élève d'une École Centrale, son ami d'enfance, et nouvellement arrivé de son Département; en peu de tems, il en avait gagné la maladie de se croire très-ignorant, accompagnée d'un désir ardent de s'instruire; il éprouvait des attaques de honte du tems qu'il avait perdu et des chaleurs de travail; il n'avait plus de goût pour la toilette; enfin il était considérablement changé; mais quelques femmes de sa connaissance lui ayant fait prendre de mon remède, il a retrouvé bientôt toute sa vivacité et sa présomption; il se

Digitized by Google

garde bien d'ouvrir un livre, et de chercher aucune occupation raisonnable ; mais il fredonne entre ses dents, parle haut, dit de petits mots qui n'ont ni suite ni sens, et ricane de satisfaction aux jolis traits et aux calembourgs qui lui échappent; en un mot, il est tout aussi bien qu'il ait jamais été.

Trois jeunes personnes, sœurs, avaient eu quelques légers accès de réflexion; on me les fit voir ; l'une d'elles était déjà devenue sérieuse, circonspecte ; enfin elle était réduite à un si triste état, qu'elle ressentait des atteintes de prudence et d'économie. Elles n'ont pris que deux onces de mon *Sciroppo di Lusinga*, qui leur a été administré par des petits-maîtres, dans un bal où elles sont allées; et elles sont heureusement délivrées de toutes ces idées qui les tracassaient ; elles ne sont plus occupées que de leur beauté, de leur parure, du plaisir de médire, de dépenser de l'argent, et de courir le bal et le spectacle, où elles prononcent avec toute l'intrépidité possible sur le mérite des pièces et le talent des acteurs.

Leur tante, âgée de quarante ans et fort riche, à la veille d'épouser un très-joli garçon de vingt-deux ans, fut travaillée de quelques doutes sur la sincérité des sentimens que son futur lui témoignait ; recours à mon spécifique ; il a opéré très-promptement, le tempérament de la malade étant bien disposé ; la noce va se faire sous peu de jours : mais j'ai déclaré, pour cette fois, (car je ne suis point un charlatan), que je ne garantissais pas, qu'après le mariage il ne survînt une rechûte, dont la guérison pourrait être très-difficile.

Un acteur, qui fesait ses débuts sur le théâtre d'une grande ville de Département, fut si mal accueilli, qu'il en devint sur-le-champ muet, et ne put achever son rôle.

Digitized by Google

Depuis ce tems, le bruit d'un sifflet le fesait tomber en pamoison, et il ne pouvait même entendre prononcer la lettre *S*, sans éprouver des mouvemens de spasme. Je connus bientôt les causes de sa maladie; et en fesant prendre au malade une seule dose de mon *Sciroppo* préparé *secundùm artem*, j'eus la satisfaction de le rétablir dans sa folie ordinaire; il est si bien guéri, qu'il se propose de débuter sur un des théâtres de la Capitale, l'hiver prochain.

Je supprime un plus long détail, et je me hâte d'exhorter toutes sortes de personnes à recourir promptement à mon remède.

PAPELARDINI.

P. S. J'espère, Citoyens, que vous voudrez bien donner place à cet avis, dans votre Journal. Acceptez, comme une marque de ma reconnaissance, quelques gouttes de mon Elixir.

. . . hommes instruits. . . . . talens . . . .
connaiss . . . util . . . . égance du sty . .
. . . heur . . choix des sujets . . . . . .

Note des Rédacteurs du Journal.

La dose dont nous gratifiait le docteur Papelardini se trouvait jointe à son *postscriptum ;* par égard pour nos lecteurs nous avons pris soin de la supprimer; mais cette drogue est si subtile et si tenace, que nous n'avons pu empêcher quelle ne laissât les marques qu'on aperçoit ci-dessus.

Digitized by Google

GÉNÉALOGIE

ET

PORTRAIT DE LA FACTION (1).

Quippe ubi fas versum atque nefas; tot bella per orbem,
Tàm multæ scelerum facies. LUCAIN, Liv. 1er.

C'est alors que le bien et le mal sont confondus, qu'on voit éclore les guerres et tous les genres de crimes.

LIBERTÉ, fille d'Oppression, eut d'abord elle-même plusieurs beaux enfans, tels que Richesses, Arts, Sciences, Commerce, et plusieurs autres; enfin elle accoucha d'une dernière fille, appelée Faction.

Junon vint s'offrir pour lui servir de sage-femme; et comme elle détestait en secret la mère, elle pétrit et gâta la tête de l'enfant, au moment de sa naissance, de façon qu'il lui en est resté un caractère très-hargneux, et une complexion très-mal-saine.

Il n'est que trop ordinaire aux mères d'aimer de préférence leurs enfans les plus jeunes et les plus disgraciés. Aussi Liberté s'engoua-t-elle de sa fille, au point qu'elle ne voulait pas la perdre de vue un seul instant.

Mademoiselle Faction devint en grandissant si turbulente, et si insupportable, qu'il n'y eut pas moyen de la

(1) Ce morceau est traduit de l'Anglais de Swift, *the Examiner*, (*l'Observateur.*) n°. 31. J'ai cru qu'il pourrait intéresser les lecteurs, sur-tout depuis que le portrait de la Faction est devenu pour nous un portrait de famille.

Digitized by Google

garder dans le Ciel. Jupiter lui donna l'ordre exprès d'en sortir ; et sa mère, plutôt que d'abandonner son enfant chéri, emmena toute sa famille, et vint s'établir sur la terre. Elle alla d'abord dans la Grèce, où la mauvaise conduite de cette fille la fit successivement chasser de toutes les cités ; elle passa en Italie, d'où ayant été encore bannie, elle se réfugia parmi les Goths, avec lesquels elle parcourut quelques contrées de l'Europe ; enfin, repoussée par-tout, elle commença à n'être plus guère estimée ; on lui imputa à elle-même les fautes que sa fille avait commises, en sorte que dans le monde entier, à peine peut-elle à présent trouver un asile.

On s'étonnera peut-être que la fille pût réunir assez de mauvaises qualités pour détruire la divine influence de son excellente mère ; et du reste de la famille ; mais elle affectait toujours de fréquenter les sociétés les plus viles et les plus scandaleuses ; n'estimant personne que par la facilité avec laquelle on se pliait à ses fantaisies, et exigeant rigoureusement le dévouement le plus entier à toutes ses variations. Sa grande occupation était de brouiller les amis et les parens, ou de former de monstrueuses alliances entre les gens les moins faits, par leurs sentimens, pour se rapprocher les uns des autres. Quelqu'un s'avisait-il de la contredire ? elle n'employait que la plus basse plaisanterie. Elle imaginait des surnoms insignifians, et dès qu'elle en avait gratifié quelqu'un, il n'était plus permis de lui supposer ni honneur, ni lumières, ni probité, ni sens commun. Elle venait se fourrer, mal-à-propos, dans toutes les compagnies ; on la trouvait aux bals, aux assemblées, aux parties de plaisir, dans les cafés, dans les boutiques de libraires, et son perpétuel bavardage portait par-tout le trouble et la confusion. Elle obsédait le Né-

Digitized by Google

gociant à la bourse, le Prêtre dans la chaire, le petit Marchand dans son comptoir. Sur-tout elle se trouvait aux assemblées publiques, pour souffler et applaudir ses amis, lorsqu'ils parlaient, et pour interrompre les autres, dès qu'ils voulaient parler (1); aussi-tôt qu'elle y entrait, on en voyait sortir la raison et la vérité. Un vieillard vénérable pouvait seul lui en imposer, et calmer, à la longue, ses fureurs; ce vieillard s'appelle le Temps.

(1) Je me suis permis d'ajouter ces derniers traits à l'original Anglais qui finit par ces mots : sur-tout elle fréquentait les assemblées publiques, sous la forme d'un oiseau hideux et de mauvais augure, prête à souffler ses amis, lorsqu'ils parlaient.

Digitized by Google

POÉSIES
FUGITIVES.

Digitized by Google

Digitized by Google

POÉSIES FUGITIVES.

L'HERMITE.

TRADUCTION D'UNE ROMANCE ANGLAISE DE GOLDSMITH. (1)

DANS cette nuit solitaire
Où je marche à l'abandon,
Sois mon ange tutélaire,
Bon Hermite du vallon.
Calme ma terreur secrète ;
La clarté qu'au loin je voi
Me promet une retraite ;
S'ouvrira-t-elle pour moi ?

Crains, mon fils, répond l'Hermite,
L'éclat trompeur de ces feux ;
Qui les suit, se précipite
En des abymes affreux.

(1) Cette pièce se trouve dans le joli roman *du Vicaire de Wakefield.*

Digitized by Google

L'étranger qui m'intercède,
L'humble enfant de la douleur,
Dans le peu que je possède,
Trouvent la part du malheur.

J'ai des fleurs, de la verdure,
Et des fruits, dans leur saison;
Au crystal d'une onde pure
Je vais puiser ma boisson.
Librement dans la prairie
Je laisse l'agneau bondir;
Le Ciel nous donna la vie;
Voudrais-je la lui ravir?

Viens; suis moi dans ma chaumière;
Je t'offre ce que je puis,
Une natte hospitalière,
Et l'élite de mes fruits.
Viens, mon fils, et te repose;
Chasse les soucis cuisans;
Nos besoins sont peu de chose,
Et nous vivons peu d'instans!

A la voix qui le console
Le voyageur s'attendrit;
Dans son cœur, chaque parole
S'insinue et le guérit.
Ils marchent vers la cabane;
L'ombre d'un feuillage épais
Dérobe au regard profane
Cet asile de la paix.

Tandis

Tandis que la nuit plus sombre,
Dans les coupables cités,
Prête l'horreur de son ombre
Aux forfaits, aux voluptés,
Sous son toît le bon Hermite
Accueille le pélerin,
Et d'un air riant l'invite
A son champêtre festin.

Mais rien ne peut faire trêve
Aux ennuis du voyageur;
Son sein ému se soulève;
Ses soupirs partent du cœur.
Abîmé dans ses pensées,
Il demeure sans parler;
De ses paupières baissées
Des pleurs viennent à couler.

L'Hermite qui voit ses larmes
Lui dit : jeune infortuné,
Réponds; à quelles alarmes
Le Ciel t'a-t-il condamné?
Pourquoi fuis-tu ta patrie?
Qui t'en a donc éloigné?
Est ce une amitié trahie?
Est-ce un amour dédaigné?

Que sont les biens de ce monde?
Des riens, des jeux, une erreur.
Insensé l'homme qui fonde
Sur une ombre son bonheur!
L'amitié n'est qu'un mensonge

Digitized by Google

Qui flatte et qui fuit soudain ;
L'amour est encore un songe
Plus doux, hélas ! et plus vain.

Il n'est plus d'amis fidèles
Qui le soient dans tous les tems ;
Hormis chez les tourterelles
Il n'est plus de vrais amans.
Méprise un sexe volage. . . . .
Mais tout-à-coup la rougeur,
Qui lui couvre le visage,
A trahi le voyageur.

Le solitaire y prend garde,
Et son œil plus curieux
De son hôte qu'il regarde
Parcourt les traits gracieux.
Combien sa surprise augmente !
Cet inconnu dans les pleurs
Est une fille charmante
Qu'embellissent ses douleurs.

Pardonne, s'écria-t-elle,
Ah ! pardonne, homme de Dieu,
Si de ma peine mortelle
J'ose troubler ce saint lieu :
Tu vois une infortunée
Triste jouet de l'amour ;
Peut-être suis-je amenée
Par le Ciel en ce séjour.

Chef d'une Province entière,
Mon père est riche et puissant ;

Digitized by Google

J'étais la seule héritière,
De ses biens et de son rang.
Pour moi beaucoup s'enflammèrent ;
Beaucoup m'offrirent des soins ;
Avec ardeur ils m'aimèrent
Ou le feignirent du moins.

Mais plus timide et plus tendre,
Le jeune Edvin me plaisait ;
Ses yeux se fesaient entendre,
Quand sa bouche se taisait :
Si vertu fesait noblesse,
Edvin devait naître Roi ;
Son cœur était sa richesse,
Et son cœur était à moi.

Une fleur qui vient d'éclore,
Le Ciel, quand il est serein,
Le jour naissant, sont encore
Moins purs que le cœur d'Edvin.
Leur beauté qu'un rien dérange
Souvent passe en un instant ;
La fleur tombe, le Ciel change ;
Mais Edvin était constant.

Devais-je contre sa flamme
M'armer de vaines froideurs ?
Quand je l'aimais dans mon ame,
Je l'accablais de rigueurs.
Hélas ! j'ai causé sa perte ;
Loin de moi portant ses pas,
Dans quelque forêt déserte
Il a trouvé le trépas.

Digitized by Google

Trop tard mon cœur le regrette ;
Je le pleure nuit et jour ;
Je vais cherchant la retraite
Qui fut son dernier séjour.
Et puisse une fin prochaine
Y terminer mon malheur !
Edvin est mort de sa peine ;
Je mourrai de ma douleur.

Ne meurs point, cria l'Hermite
La pressant contre son sein.....
La belle reste interdite ;
Elle est dans les bras d'Edvin. .
— Angéline, toujours chère,
Va, cesse de me pleurer ;
Edvin, ton amant sincère,
T'est rendu pour t'adorer.

Je revois tout ce que j'aime ;
Angéline est dans mes bras :
Promets, ô mon bien suprême,
Que pour Edvin tu vivras.
Jusqu'à notre heure dernière
Nos cœurs seront pleins d'amour ;
Quand tu perdras la lumière,
Ton Edvin perdra le jour.

Digitized by Google

IMITATION

De l'Élégie onzième du 1er. livre de Tibulle.

Quis fuit horrendos primus qui protulit enses?

QUEL est-il, le cruel, dont la fatale main
Forgea le premier glaive et la première lance ?
Le barbare ! ah, sans doute il eut un cœur d'airain.
Par lui, l'art des combats, homicide science,
Du trépas aux mortels abrégea le chemin.
Que son affreux génie a fait verser de larmes !
Mais non, tristes humains, n'en accusez que vous.
Contre le Tigre et l'Ours il inventa ces armes,
Que notre bras coupable aiguise contre nous.
C'est le crime de l'or, métal riche et stérile ;
Et l'homme plus heureux ignorait les combats,
Quand sa table s'ornait d'une coupe d'argile.
De murs et de remparts on ne l'entourait pas.
Au milieu du troupeau paissant dans la prairie,
Le paisible Berger goûtait un doux sommeil.
Oh ! que les Dieux alors n'ont-ils marqué ma vie !
La trompette jamais n'eût hâté mon réveil.
Le sang à mes côtés n'eût point rougi la terre.
Des cruels, malgré moi, m'entraînent à la guerre.
Déjà quelqu'ennemi, monstre avide de sang,
Saisit le javelot qui doit percer mon flanc.
Mes Pénates chéris, veillez à ma défense,
Vous dont l'œil protecteur garantit mes foyers,

Digitized by Google

Vous qui, dans les beaux jours de ma première enfance,
Me regardiez courir et jouer à vos pieds !
Ah ! ne rougissez point de votre forme antique ;
La naïve candeur, la bonne foi rustique
Régnait chez nos ayeux, lorsque, sous d'humbles toits,
Ils adoraient des Dieux faits de pierre ou de bois.
On ne leur offrait point de pompeux sacrifices ;
Quelques fleurs suffisaient pour les rendre propices,
Ou leur porter les vœux d'un cœur reconnaissant ;
Ils estimaient l'hommage, et non pas le présent.

O mes Dieux paternels, acceptez mes offrandes !
Loin de nous, de la guerre écartez tous les traits ;
Un jeune agneau paré de myrte et de guirlandes
Couvrira votre autel, et paiera vos bienfaits.

Qu'un autre aux ennemis arrache la victoire ;
J'aime mieux qu'à ma table, après ces jours d'effroi,
Le guerrier désarmé s'enivrant avec moi,
De ses périls passés me retrace l'histoire.

Ah ! pourquoi de nos ans vouloir hâter le cours ?
La mort, à pas furtifs, s'avance tous les jours ;
Il n'est plus de Printems, plus d'Été chez les ombres,
Mais une nuit profonde, une nuit sans amour,
Et l'effrayante horreur de ces demeures sombres,
Et l'eau noire du Styx qu'on passe sans retour.
Des mânes infernaux, troupe affreuse et plaintive,
Gémisent, dispersés sur la fatale rive.

Oh ! plus heureux le sort du mortel ignoré
Qui vieillit sous son toit, de ses fils entouré !
L'abondance y sourit, et le bonheur y brille ;
Il aime, il est aimé d'une tendre famille.

Digitized by Google

Puissé-je ainsi blanchir, et dans l'hiver des ans,
Me plaire à raconter les faits du bon vieux tems!

Que la paix cependant fertilise nos plaines;
La Paix conduit le soc qui creuse nos sillons;
Elle échauffe et colore, au feu de ses rayons,
Le Nectar que Bacchus nous verse à tasses pleines.
Dans sa cuve laissant son vin et sa raison,
Sur un rustique char, à la marche bruyante,
Le Vendangeur, le soir, ramène à la maison
Sa famille de joie et de santé brillante.
La rouille a dévoré les casques et les traits;
Les amans seuls entre eux font la guerre ou la paix;
Vénus a ses combats, ses trèves, ses ruptures,
Ses aimables fureurs, et ses douces blessures.

Viens donc, divine Paix, fais briller dans tes mains,
Avec l'or des épis, la pourpre des raisins.

INSCRIPTION

POUR LA PORTE D'UN JARDIN.

Puisse cette enceinte tranquille
A l'amitié servir souvent d'asile,
Et quelquefois aussi de retraite à l'amour!
Que jamais le bonheur n'en sorte;
Que l'innocente joie y fixe son séjour;
Que le chagrin reste à la porte.

Digitized by Google

CHARLOTTE AU TOMBEAU DE WERTHER. (1)

ROMANCE.

C'est donc ici qu'il repose !
Il m'aima pour son malheur !
C'est sur sa tombe que j'ose
Me livrer à ma douleur !
Cher Werther, cœur noble et tendre,
Pour qui le mien était fait,
Si tu peux encor m'entendre,
Vois mes pleurs et mon regret.

J'ai trop retenu ma plainte,
Trop caché mon désespoir ;
J'abjure enfin la contrainte
D'un triste et cruel devoir.
Honneur, tyran inflexible,
Ne puis-je, sans t'offenser,
Toucher cette urne insensible,
Et me plaire à l'embrasser ?

O toi ! dont la destinée
Fut de souffrir et d'aimer,
Par d'autres nœuds enchaînée
Aurais-je dû t'enflammer ?

(1) Cette Romance est faite d'après une gravure fort connue, où Charlotte est représentée près du tombeau de Werther, et tenant Ossian à la main.

Digitized by Google

Au penchant que tu fis naître
Mon cœur s'était confié;
Et faute de le connaître,
L'avait pris pour l'amitié.

Je viens nourrir ma tristesse
Aux lieux où tu te plaisais;
Je porte avec moi sans cesse
Le livre que tu lisais. (1)
Il redoublait tes alarmes;
Il augmente mes douleurs;
Tu le mouillais de tes larmes;
Je l'arrose de mes pleurs.

Je t'appelle ! je t'adore !....
Vains regrets ! cris superflus !
Seule hélas ! que fais-je encore
Sur la terre où tu n'es plus ?
Viens terminer ma misère,
O mort ! viens me secourir !
Mais non, non; Charlotte est mère;
Elle doit vivre et souffrir.

ÉPIGRAMME.

Georges, dont les grands biens sont une nouveauté,
Et qui fut autrefois mon petit locataire,
Enseigne le respect à la propriété,
A présent que ses vols l'ont fait propriétaire.

(1) Ossian.

Digitized by Google

LA VOITURE PUBLIQUE.

FABLE.

Un coche immense, et plein de voyageurs,
Gens de toutes façons, de ville et de campagne,
Descendait, en courant, une haute montagne.
Les chevaux fatiguaient la main des conducteurs.
La route était étroite, et la pente rapide;
Le cocher le plus intrépide
N'eût pas vu sans effroi le char se balancer,
De cahots en cahots toujours prêt à verser.
Aux deux bords du chemin s'ouvrait un précipice.
Rassemblé sur la route, un ramas de bandits,
Pour piller la voiture, attend qu'elle périsse.
Ils ont soin d'exciter les chevaux par des cris:
« Courez; vous n'êtes pas au bout de la carrière;
» Avancez; vous pourriez revenir en arrière;
» Courez encor plus fort; courez, mes bons amis. »
D'imprudens voyageurs, la tête à la portière,
Trompés par ces vils assassins,
En criant avec eux, secondaient leurs desseins.
Heureusement, les gens de l'équipage,
Cocher et postillons, et des bons voyageurs
Le plus grand nombre et le plus sage
Connurent les desseins de messieurs les brailleurs.
« Taisez-vous, insensés; cessez ce grand tapage;
» Ce n'est pas l'instant de crier.
» Nous, qui ne voulons pas que la voiture échoue,
» Nous allons rafraîchir et mouiller chaque roue,

Digitized by Google

» Et pour quelque tems enrayer.
» On ne remonte pas une pente si forte ;
» Nous sommes bien sûrs d'arriver ;
» Un peu plus tôt, un peu plus tard, n'importe ;
» L'important est de nous sauver. »

Français, vous m'entendez ; le tems qui tout amène,
Vous a fait voir deux siècles en deux ans (1) ;
Il produira sur notre scène
Encor bien d'autres changemens ;
Mais de nos ennemis ne servons point la haine,
C'est nous seuls que je crains pour nous ;
Les tyrans sont des sots ; ne soyons point des fous.
Joignons la sagesse au courage ;
Si nous rompons le frein des lois,
Nous aurons versé mille fois
Avant le terme du voyage.

ÉPIGRAMME.

Certain satyrique, en colere,
Disait un jour, haussant le ton,
Que de sa main un sien confrère
Recevrait cent coups de bâton.
— Cent ! dit quelqu'un ; pourquoi pas mille ?
Satisfaites votre courroux ;
Donner n'est pas bien difficile,
Quand on est en fonds comme vous.

(1) Cette pièce a été composée à la fin de 1791.

Digitized by Google

LES ARBRES
CHOISIS PAR LES DIEUX.

FABLE

TRADUITE DE PHÈDRE.

Les Dieux un jour eurent la fantaisie
De se choisir des arbres favoris.
Au Chêne altier Jupin donna le prix,
Vénus au Myrte ; et de la Poésie,
Le Dieu brillant adopta le Laurier.
Le Pin obtint la faveur de Cybèle.
Hercule aima le pâle Peuplier.
Minerve dit à la troupe immortelle :
Quoi ! vous prenez des arbres dont le fruit
N'a rien d'utile ! un pareil choix m'étonne !
Jupin répond : Voulez-vous qu'on soupçonne
Des immortels de tenir au produit ?
Je ne vends point ma faveur ; je la donne.
— On applaudit. — Pour moi, reprend Pallas,
C'est au fruit seul que je suis attentive ;
J'aime l'utile, et ne m'en défends pas ;
Et je choisis l'Olivier, pour l'olive.
— Lors Jupiter : ô ma fille, je vois
Qu'avec raison chacun vous nomme sage ;
Vous nous montrez par un si juste choix
Qu'il faut priser moins l'éclat que l'usage.

De faux brillans on est trop ébloui ;
Mettons la gloire à bien servir autrui.

Digitized by Google

LES PASSAGERS
ET
LE PILOTE.
FABLE. (1)

Un fameux vaisseau de haut bord
Revenait des lointains parages;
Il avait dans sa course essuyé mille orages;
Mais enfin on voyait le port.
Hélas ! en y touchant, combien ont fait naufrage !
Le navire entr'ouvert, sans voiles, démâté,
Donnant à l'eau plus d'un passage,
S'avançait lentement, penchant sur un côté.
Le Pilote s'écrie : allons, enfans, courage;
La vague est grosse, et le vent fort;
Mais on peut s'en tirer; il faut faire un effort,
Et ne pas craindre le dommage.
Dépêchons-nous : passagers, matelots,
Jetez vîte à la mer la plus grande partie
De ces nombreux et lourds ballots,
Qui nous feront périr, si l'on n'y remédie.
Le vaisseau soulagé marchera, j'en réponds.
Cependant l'eau nous gagne.... et nous coulons à fonds.....

(1) Cette Fable a été composée, lorsqu'il y avait pour quarante milliards d'assignats en circulation, et qu'il était devenu impossible d'en empêcher la chûte.

Digitized by Google

Ce discours fit frémir la troupe intéressée,
Non de peur, mais de la pensée
Qu'il fallait retrancher quelque chose du leur.
Beaucoup avaient été, durant la traversée,
Atteints d'un mal cruel, mercantile chaleur,
Fièvre d'accumuler, soif ardente, infernale,
Dont au milieu des eaux est dévoré Tantale.
Ce fut un vrai désespoir !
Une plainte générale !
Tel, pour cacher son avoir,
L'emportait à fonds de cale.
Chacun veut conserver le sien :
En vain le vieux Patron leur fait de la morale :
C'est à qui ne lâchera rien.
Que devint le vaisseau ? je n'en sais rien encore.
Mais chaque Passager, craignant de s'appauvrir,
Ne regardant que soi, s'exposait à périr.
Je le dis, puisqu'il semble aujourd'hui qu'on l'ignore.
Au vaisseau de l'État nous sommes passagers ;
Ne nous croyons donc pas l'un à l'autre étrangers ;
Les maux nous sont communs, ainsi que l'espérance.
Malheur à qui s'isole ! il accroît ses dangers,
Et d'un bonheur perfide il n'a que l'apparence.
Quand donc à l'égoïsme, à l'esprit de trafic,
Verrons-nous succéder en France
Un véritable esprit public ?

Digitized by Google

PORTRAIT
D'OLIVIER GOLDSMITH,

TRADUIT DE L'ANGLAIS DE DAVID GARRICK.

JUPITER ET MERCURE.

FABLE.

MERCURE! ici, Mercure; allons qu'on se dépêche,
Dit un jour Jupiter un peu chaud de nectar;
Ai-je là de l'argile fraiche?
Qu'on m'en donne, je veux modeler un gaillard
D'une plaisante espèce, une œuvre de caprice.
Je mêlerai le mal avec le bien,
Du plomb avec de l'or, trois vertus pour un vice;
Pour rien il boudera, s'amusera de rien.
Il faut qu'ensemble je pétrisse
Toutes les contradictions,
L'amour des vérités et l'art des fictions,
La passion du jeu, l'ardeur de la science,
La fureur des plaisirs, les goûts de l'innocence;
Très-peu chaste en ses mœurs, mais pudique écrivain,
Dans sa bouche je mets l'obscène hardiesse,
Dans sa plume la grâce et la délicatesse;
Qu'il soit, par dessus tout, poëte et libertin.
J'enflammerai ses sens, j'enflammerai sa tête,
Afin que chaque sexe y trouve son profit.
Savant, paillard, dévôt, dupe, joueur, poëte,
Il ira de la terre habiter la planète,

Digitized by Google

Et parmi les mortels charmés de son esprit,
Son nom sera fameux ; son nom sera GOLDSMITH.

Quand ce singulier météore
Cessera de briller là-bas,
Ici, pour nos plaisirs, tu nous l'amèneras ;
Les Dieux à ses talens applaudiront encore.

ÉPIGRAMME.

Que de coquins, dans cette ville,
Monsieur Harpon, sans vous compter !
— Morbleu ! cessez de plaisanter ;
Un railleur m'échauffe la bile.
— Eh bien ! soit ; je change de style ;
Déridez ce front mécontent ;
Que de coquins, dans cette ville,
Monsieur Harpon, en vous comptant

Digitized by Google

A MON AMI DESCHAMPS,

Qui dans sa jolie pièce de la Revanche Forcée, *avait fait faire une invocation* à Grécourt, *par un de ses personnages.*

Au nom du goût et de l'amour,
De la pudeur, du badinage,
Effacez ce nom de Grécour
Qui tache votre aimable ouvrage ;
De Tours le chanoine effronté,
Qu'estimaient les Clercs et les Pages,
A d'un cynisme déhonté
Trop sali ses burlesques pages ;
Et Chaulieu, plein d'urbanité,
De feu, de grâce, d'harmonie,
Se fâcherait, en vérité,
S'il apprenait qu'on l'eût cité
En si mauvaise compagnie.
Que votre Abbé, vû son état,
En rimant ses chansons légères,
Implore de ses chers confrères
L'Apollon en petit rabat,
Fort bien : mais la décence exige
Qu'il l'invoque au nom de Gresset,
Au Séminaire vrai prodige,
Qui, déguisé sous le collet
Et la robe noire d'Ignace,
Fut l'Homère d'un perroquet,

Digitized by Google

Et mit dans ses vers une grâce
Plus touchante, plus efficace,
Que la grâce du Paraclet;
Ne fut-il point votre préfet?
Pour moi, je vous crois de sa classe.
Parmi les Poëtes bénis,
Je vous propose encor Bernis,
Par qui l'église gallicane
Sur le Pinde eut un jour le prix,
Bernis, dont la Muse en soutane
Nous peint l'antiquité profane
Dans mille tableaux embellis
Du frais et riant coloris
Du Titien ou de l'Albane.
Mais le nom de Grécour déplaît
Par les sottises qu'il rappelle;
Et l'innocence en rougirait,
S'il pouvait être connu d'elle.
Ce Grécour, croyez-moi, n'eût point fait vos couplets,
Et Gresset et Bernis voudraient les avoir faits.

Digitized by Google

STANCES.

Quoi ! vous daignez me consoler!
Quoi ! mon malheur vous intéresse !
A vingt ans, vous savez parler
Avec tant d'ame et de sagesse !

De ces yeux par-tout adorés
J'ai vu s'échapper quelques larmes !
Qui peut tenir à tant de charmes ?
Vous êtes belle, et vous pleurez !

Vertueuse et douce Julie,
Si vous partagez mon chagrin,
Je pardonne presqu'au destin
Les amertumes de ma vie.

En vous parlant de vos bienfaits,
Déjà je ressens moins mes peines ;
Mon sang qui bouillait dans mes veines,
En ce moment, circule en paix.

De Vénus le charme invincible
Est souvent funeste aux mortels ;
C'est à Vénus sage et sensible
Que l'univers doit des autels.

Digitized by Google

COUPLETS

FAITS EN FAMILLE.

AIR : *des Dettes.*

J'ENTENDS bien des gens s'écrier
Qu'en famille on va s'ennuyer,
Qu'on y sèche, on y grille;
Ils changeraient ici d'avis;
Bientôt vous leur auriez appris
Qu'on n'est bien qu'en famille.

Ici chacun en liberté
Se livre à la franche gaîté;
On s'amuse, on babille;
Chacun y rit de ce qu'il dit,
Et sans courir après l'esprit,
On le trouve en famille.

La maîtresse de la maison
Unit la grâce à la raison;
Qu'elle est douce et gentille!
Elle a dans les traits, dans les yeux,
Avec le plus charmant des Dieux
Certain air de famille.

Ah! si l'on osait s'enflammer,
Ici l'on pourrait bien aimer

Digitized by Google

Ou veuve, ou femme ou fille;
Heureux celui qu'un doux moment
Ferait mystérieusement
Entrer dans la famille!

Vous amuser est le succès
De ces quatre petits couplets,
Où nul talent ne brille;
De l'indulgence pour l'Auteur;
Car, s'il juge d'après son cœur,
Il est de la famille.

AUTRES

Pour rendre compte d'un petit voyage entrepris pour affaires de famille.

AIR : *Daignez m'épargner le reste.*

Nous n'avons pas perdu le tems,
Mes amis, dans notre voyage;
Il faut rendre à nos commettans
Un compte en bref de leur message.
Nous ne rapportons point d'argent,
Malgré le besoin manifeste;
L'homme d'affaire intelligent
A toucher est fort diligent.....
Mais ce qu'il touche.... lui reste.

Digitized by Google

Une rente de cent dix sous
Dont nous avons perdu le titre,
Du bien à partir entre nous
Compose le premier chapitre.
Voici ce que je vous promets
De notre héritage modeste;
La moitié va passer en frais;
L'autre ne rentrera jamais.....
Nous partagerons..... le reste.

Souvent hélas ! entre parens
La paix fuit devant la richesse;
J'ai vu des petits et des grands
Préférer l'or à la tendresse.
Chacun veut prendre tout le bien;
On assigne, on plaide, on conteste;
Tu veux le mien; j'aurai le tien;
Pour nous qui n'avons presque rien.....
La bonne amitié nous reste.

Digitized by Google

TABLE.

AVERTISSEMENT.

CONTES ET OPUSCULES EN VERS.

Le Souper des six Sages, Conte moral, Page 1.
Les Français aux bords du Scioto, Épitre à un émigrant pour Kentucky, 7.
Avertissement sur l'Épitre au Pape, 13.
Epitre au Pape, 16.
Les Deux Rats, Fable imitée d'Horace, 24.
Autre imitation d'Horace, Beatus ille qui procul negotiis, 26.
Le Procès du Sénat de Capoue, anecdote tirée de l'Histoire Romaine, 29.
L'Hôpital des Fous, conte Persan, 35.
Le Meûnier de Sans-Souci, anecdote, 45.
L'Olivier, le Figuier, la Vigne et le Buisson, Fable tirée de la Bible, 49.
Socrate et Glaucon, dialogue tiré de Xenophon, 54.
Dialogue entre deux Journalistes, sur les mots Monsieur *et* Citoyen, 57.
Le Doyen de Badajoz, Conte moral, 66.
Sur mon élection au Corps Législatif, 77.

CONTES ET OPUSCULES EN PROSE.

Sur le défaut de modération, article traduit de la Gazette Scientifique du Nord, 81.
Sur la manie de parler tous ensemble, extrait du Journal d'un Voyageur Américain, 90.
Le Contrat de Mariage, anecdote, 95.
La Perruque Blonde, anecdote, 103.

Digitized by Google

Les Fausses Conjectures, anecdote, Page 109.
Essai sur un nouveau genre de traduction, 116.
Sur les illusions qu'on se fait à soi-même, 121.
Amour et Humanité, anecdote, 127.
Le Dernier Couvent de France, anecdote, 136.
Allégorie traduite du Grec, d'un Auteur inconnu, 144.
Avis au Public, Élixir du Docteur Papelardini, appelé par lui Sciroppo di Lusingha, 149.
Généalogie et Portrait de la Faction, 154.

POÉSIES FUGITIVES.

L'Hermite, Romance traduite de l'anglais de Goldsmith, 159.
Imitation d'une Élégie de Tibulle, Quis fuit horrendos primus qui protulit enses? 165.
Inscription pour la Porte d'un Jardin, 167.
Charlotte au tombeau de Werther, romance, 168.
Epigramme, 169.
La Voiture Publique, fable, 170.
Épigramme, 171.
Les Arbres choisis par les Dieux, fable traduite de Phèdre, 172.
Les Passagers et le Pilote, fable, 173.
Portrait de Goldsmith, ou Jupiter et Mercure, fable traduite de l'anglais de Garrick, 175.
Épigramme, 176.
A mon ami Deschamps, au sujet de sa pièce de la Revanche Forcée, 177.
Stances, 179.
Couplets faits en famille, 180.
Autres, 181.

FIN.

BIBLIOTHÈQUE DE PARIS 1894

Digitized by Google

Fautes à corriger.

Page 24, vers 10, Mangé du bont des dents ; *lisez* : Mange du bout des dents.

Page 29, lig. 2 du titre, L'HISTOITE, *lisez* : L'HISTOIRE.

Page 77, vers 16, il faut qu'il la défende. *lisez* : il faut qu'il la soutienne.

Page 80, vers pénultième, De mon paissible état, *lisez* : paisible.

Page 85, lig. 7, d'un excès de folie, *lisez* : de l'excès d'une folie.

Page 87, lig. 9 et 10, attaqués de la même folie, *lisez* : atteints de folie.

Page *ibid.*, lig. 18, excessifs, *lisez* : exaltés.

Page 89, ligne 9, *in medio virtus* ; lisez : *est modus in rebus* ; et dans la note 4, au lieu de : la vertu n'est qu'au milieu ; *lisez* : il faut de la mesure en tout.

Page 144, lig. 3 après le titre, qu'il dût le trouver, *lisez* : qu'on dût le trouver.

Digitized by Google

BIBLIOTHÈQUE DE LA VILLE
LYON
1894

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google